Accessions
157,640

Shelf No.
G. ~~3365.1~~
193.56.
V.1

Barton Library.

Thomas Pennant Barton.

Boston Public Library.
Received, May, 1873.
(Not to be taken from the Library.)

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX.

I.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ :

RAPILLY, Libraire, passage des Panoramas, n° 43;
DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, n° 46, au Marais, et rue Richelieu, n° 47 *bis;*
LEFÈVRE, galerie Véro-Dodat, n° 30;
MOREL, boulevard de la Madeleine, n° 31;
LAROQUE jeune, boulevard Poissonnière, n° 1;
MARY, passage du Petit-Saint-Antoine, n° 29;
LELIÈVRE, boulevard des Italiens, n° 17.

LES

MILLE ET UN JOURS,

CONTES ORIENTAUX

TRADUITS DU TURC, DU PERSAN ET DE L'ARABE,

Par Petis-de-la-Croix, Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte, etc.,

Avec une Notice, par M. Collin de Plancy,

ORNÉS DE DIX BELLES GRAVURES,

Dessinées et Gravées par nos premiers Artistes.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ RAPILLY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PASSAGE DES PANORAMAS, N° 43.

1826.

157,640
May, 1873

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue S.-Louis, n° 46, au Marais.

NOTICE.

Le savant littérateur, à qui nous devons les *Mille et un Jours*, publia ce recueil intéressant sous Louis XIV, comme traduction de l'ouvrage d'un derviche persan. « Moklès étant encore fort jeune, dit-il dans sa préface, s'avisa de traduire en persan des comédies indiennes, qui ont été traduites en toutes les langues orientales, et dont on voit à la Bibliothèque du Roi une version turque, sous le titre de *Alfaraga Badal-Schidda*, ce qui signifie *la joie après l'affliction*. Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela *Hezaryek-rouz*, c'est-à-dire, *Mille et un Jours*.

» Il semble, ajoute le traducteur français, que ces contes ne soient autre chose qu'une imitation des *Mille et une Nuits*. Effectivement, ces deux livres ont la même forme. Dans les *Mille et une Nuits*, c'est un prince prévenu contre les femmes; dans les *Mille et un Jours*, c'est une princesse prévenue contre les hommes. Il est à croire que

l'un de ces ouvrages a donné occasion de faire l'autre; mais, comme il n'y a point d'époque aux contes arabes, on ne saurait dire s'ils ont été faits avant ou après les contes persans. »

Petis-de-la-Croix dit encore que, se trouvant en 1765 à Ispahan, lié d'amitié avec le derviche Moklès, ce moine respectable lui confia son manuscrit, et lui permit même d'en prendre copie. Voilà l'origine généralement connue des *Mille et un Jours*.

Malheureusement pour les savans (car le public s'inquiète peu de la source de ses plaisirs, pourvu qu'il en jouisse), cette origine est maintenant contestée. M. Spencer Smithe et M. de Hammer, tous deux orientalistes très-distingués, prétendent, avec beaucoup d'apparence de raison, que la déclaration de Petis-de-la-Croix, sur l'origine des *Mille et un Jours*, est une imposture littéraire; que ces contes n'existent ni en persan ni en arabe; mais qu'ils sont pris en partie d'un livre de contes turcs, et en partie forgés par Petis-de-la-Croix.

« J'ai vérifié cette imposture, soupçonnée longtems avant moi, dit M. de Hammer, lorsqu'à la Bibliothèque royale de Paris, j'ai demandé le manuscrit auquel il se réfère dans sa préface, et qui n'est lui-même qu'un conte bleu. »

M. de Hammer avait dénoncé cette superche-

rie au public, dans un recueil périodique allemand (*les Mines de l'Orient*); mais cette collection étant peu répandue en France, nous avouerons que nous ne tenons ces renseignemens que de la bienveillance de M. Spencer Smithe.

Quoi qu'il en soit, si nous devons moins à Petis-de-la-Croix comme traducteur, nous lui devons davantage comme créateur; et sa gloire n'y perdra rien. Peut-être craignait-il de compromettre le succès de ses contes, en les donnant comme son ouvrage; car les Français ont souvent mieux aimé les productions étrangères que les chefs-d'œuvre de leur pays.

Cependant on convient que plusieurs de ces contes sont traduits du turc, sans doute avec toute la licence que permettait le respect des mœurs et des usages qu'on ne peut refuser à Petis d'avoir fort bien observés. Cardonne et Galland sont plus exacts peut-être. Mais Cazotte, dans ses contes que nous avons joints à cette réimpression, a traduit plus librement encore.

Ce qui nous a décidés à donner cette grande édition des *Mille et un Jours*, c'est le succès brillant et soutenu des *Mille et une Nuits*, dont cinq réimpressions ont été enlevées en même tems. Nous avons pensé qu'on accueillerait cette seconde collection, digne de marcher à côté de la première, écrite d'un style plus correct, sans être

moins naturel, selon le jugement de La Harpe, animée de l'intérêt le plus vif; et, d'autant plus faite pour mériter nos suffrages, que le travail de l'orientaliste a été revu tout entier par l'immortel auteur de *Gilblas*. On sait même que Lesage puisa dans ces contes charmans le canevas de la plupart de ses opéra-comiques.

Mais, au recueil de Petis-de-la-Croix, qui fait à peine la moitié de notre édition, nous avons cru devoir joindre d'autres contes rares, tirés des littératures orientales, et publiés par Galland, Cardonne, Chawis et Cazotte; contes qui n'ont pas encore été compris dans les collections. Nous espérons qu'on nous approuvera; du moins on nous a encouragés à cette innovation, par la vogue de notre édition des *Mille et une Nuits*, que nous avions augmentée de près de trois volumes [1].

Il faut maintenant nous conformer à un devoir que le public de nos jours, moins frivole qu'autrefois, impose à tous les éditeurs. Nous allons donc dire quelques mots des auteurs ou traducteurs de ces contes.

François Petis-de-la-Croix, fils d'un orientaliste célèbre, naquit à Paris en 1653, s'appliqua de bonne heure aux langues orientales, et fut en-

[1] *Les Mille et une Nuits*, 7 vol. in-8° avec 21 gravures. Édition de la Société de Traduction.

voyé à seize ans dans le Levant par le grand Colbert. Il y étudia avec attention les mœurs et les coutumes de l'Orient. Il demeura près de quatre ans dans Alep, traduisit le traité que Louis XIV venait de conclure avec la Porte, rassembla des manuscrits précieux pour la Bibliothèque du Roi, et se rendit à Ispahan dans sa vingt-deuxième année. Il habita deux ans cette ville, et ne revint à Paris qu'en 1680. Il partit deux ans après pour Maroc, et ne cessa d'être employé dans les rapports politiques de la France avec les puissances de l'Orient.

Nous ne pouvons oublier un trait qui honore Petis-de-la-Croix. La régence de Tripoli ayant été forcée de demander grâce à Louis XIV, Petis négocia la paix, et obtint le remboursement de six cent mille francs au profit du roi. Les Tripolitains lui offrirent alors une grosse somme d'argent, pour qu'il stipulât dans le marché *écus de France*, au lieu d'*écus de Tripoli*, ce qui faisait une différence de plus de cent mille francs. Quoiqu'il fût certain que la chose dût rester ignorée, et que Petis-de-la-Croix fût loin d'être riche, il rejeta cette proposition et resta fidèle à des devoirs de probité qui sont observés trop rarement pour n'être pas l'objet de notre admiration.

Il poursuivit avec honneur diverses négocia-

tions, et, s'étant fixé à Paris en 1692, il fut nommé, par Louis XIV, professeur d'arabe au Collége royal de France. Du reste, il n'eut ni pension ni récompense, quoiqu'il fît beaucoup pour la gloire de son roi, puisqu'il le fit connaître dans l'Orient par son Histoire de Louis XIV en arabe et en persan.

Il publia les *Mille et un Jours* en 1710; comme il se défiait un peu de son style, ayant plus vécu dans l'Orient que dans sa patrie, il fit retoucher ces contes délicieux par Lesage, que les *Aventures de Gilblas* avaient mis au premier rang dans l'art de conter; et cette publication eut dès-lors un succès presqu'égal à celui des *Mille et une Nuits.*

Petis mourut à soixante ans, en 1713, laissant un grand nombre d'ouvrages traduits ou compilés dans l'Orient. Il est probable que si tous les contes des *Mille et un Jours* ne sont pas traduits de manuscrits connus des orientalistes, ils ont tous une source populaire dans les pays que Petis parcourut; et qu'il les recueillit dans ses voyages.

On sait qu'Antoine Galland, immortel par ses *Mille et une Nuits*, se donna également des licences qu'un génie étroit peut seul se refuser; et qu'il rassembla, sous le titre de son célèbre recueil, tous les plus beaux contes qu'il put décou-

vrir dans la littérature arabe. Il n'y a qu'un interprète juré ou un écolier de cinquième qui traduisent avec une fidélité servile; et, s'il est permis d'orner ses originaux, c'est surtout dans des littératures comme celles de l'Orient, qui ne sont pas encore classiques.

Sans parler des nombreux ouvrages de Galland, après les *Mille et une Nuits* (publiées en 1704), ce savant a traduit encore les *Contes et Fables indiennes* de Bidpai et de Lokman. Nous y avons trouvé quelques histoires qu'il nous a semblé utile de joindre aux contes de Petis. Galland étant mort à soixante-neuf ans, en 1715, et n'ayant donné qu'une partie des Contes indiens, un autre orientaliste, Dominique Cardonne, né en 1720, mort en 1783, en acheva la traduction. Il publia aussi, en 1770, ses *Mélanges de Littérature orientale*, où nous avons recueilli de jolis contes.

Enfin, nous avons complété notre édition en y joignant tous ceux des contes de Jacques Cazotte qui ne sont pas compris sous une autre version dans notre édition des *Mille et une Nuits*. Ce littérateur était né, comme Cardonne, en 1720. On sait qu'un moine arabe, dom Chawis, s'était amusé à traduire, en un mauvais langage moitié italien et moitié français, une collection de contes arabes qu'il donna à Cazotte. Celui-ci, âgé alors de

soixante-dix ans, les mit en français avec assez de liberté, et intercala, parmi ces chroniques orientales, quelques morceaux de sa composition. Telle est, par exemple, l'histoire de *Maugrabi*, ou *le magicien*. Les contes de Cazotte ont été publiés dans les tomes XXXVII, XXXVIII, XXXIX et XL du *Cabinet des Fées*.

Si on nous reproche d'avoir donné une édition trop volumineuse, notre excuse est dans le goût du public pour les ouvrages de ce genre, et dans le désir de former, avec notre réimpression des *Mille et une Nuits*, une collection complète de tout ce que les littératures orientales nous ont laissé de chefs-d'œuvre.

Nous pourrions terminer cette notice par l'indication des pièces de théâtre, et des imitations diverses qu'on a puisées dans les *Mille et un Jours*. Nous nous contenterons de répéter que Lesage y puisa la plupart de ses opéra-comiques qu'il fit jouer à la Foire. C'est de là que viennent aussi *le Cadi dupé* de Lemonnier, le *Gulistan* de M. Étienne, etc., etc. On y trouvera sans doute encore les sujets de beaucoup de pièces; et, pour les lecteurs qui aiment les émotions et les surprises, les *Mille et un Jours* seront toujours une source de nouveaux plaisirs.

LES

MILLE ET UN JOURS,

Contes Orientaux.

INTRODUCTION.

Le royaume de Cachemire [1] était autrefois gouverné par un roi nommé Togrul-bey. Il avait un fils et une fille qui faisaient l'admiration de leur tems. Le prince, appelé Farrukhrouz (jour heureux), était un jeune héros que mille vertus rendaient recommandable; et Farrukhnaz (heureuse fierté), sa sœur, pouvait passer pour un miracle de beauté.

En effet cette princesse était si belle, et en même tems si piquante, qu'elle inspirait de l'amour à tous les hommes qui osaient la regarder; mais cet amour leur devenait funeste; car la plupart en perdaient la

[1] Petit royaume situé entre les Indes et le royaume de Thibet.

raison, ou tombaient dans une langueur qui les consumait insensiblement.

Lorsqu'elle sortait du palais pour aller à la chasse, elle n'avait point de voile. Le peuple la suivait en foule, et témoignait par ses acclamations le plaisir qu'il prenait à la voir. Elle montait ordinairement un cheval tartare blanc à taches rousses, et marchait au milieu de cent esclaves magnifiquement vêtues et montées sur des chevaux noirs. Ces esclaves étaient aussi sans voiles ; mais bien qu'elles fussent presque toutes d'une beauté charmante, leur maîtresse s'attirait seule tous les regards. Chacun s'efforçait de s'approcher d'elle, malgré la garde nombreuse qui l'environnait. Vainement les soldats avaient le sabre à la main pour tenir le peuple éloigné; ils avaient même beau frapper et tuer tous ceux qui s'avançaient trop, il se trouvait toujours des malheureux, qui, loin de craindre un si déplorable sort, semblaient se faire un plaisir de mourir aux yeux de la princesse.

Le roi, touché des malheurs que causaient les charmes de sa fille, résolut de la soustraire aux yeux des hommes. Il lui défendit de sortir du palais; de manière que le peuple cessa de la voir. Cependant la réputation de sa beauté se répandit dans l'Orient. Plusieurs rois se laissèrent enflammer sur la foi de la renommée; et bientôt on apprit à Cachemire que

des ambassadeurs partis de toutes les cours de l'Asie venaient demander la main de la princesse. Mais avant qu'ils arrivassent, elle fit un songe qui lui rendit tous les hommes odieux. Elle rêva qu'un cerf étant arrêté dans un piége, une biche l'avait délivré; et qu'ensuite la biche étant tombée dans le même piége, le cerf au lieu de la secourir l'avait abandonnée.

Farrukhnaz à son réveil fut frappée de ce songe. Elle ne le regarda point comme une illusion de fantaisie agitée. Elle crut que le grand Kesaya [1] s'intéressait à sa destinée, et qu'il avait voulu par ces images lui faire comprendre que tous les hommes étaient des traîtres qui ne pouvaient payer que d'ingratitude la tendresse des femmes.

Prévenue de cette étrange opinion, et dans la crainte d'être sacrifiée à quelqu'un des princes dont les ambassadeurs devaient incessamment arriver, elle alla trouver le roi son père. Sans lui dire qu'elle fût révoltée contre les hommes, elle le conjura les larmes aux yeux de ne la point marier malgré elle. Ses pleurs attendrirent Togrul-bey. Non, ma fille, lui dit-il, je ne contraindrai point vos inclinations. Bien qu'on dispose ordinairement de vos pareilles sans les consulter, je jure par Kesaya qu'aucun prince, fût-ce

[1] Idole adorée autrefois à Cachemire.

l'héritier même du sultan des Indes, ne vous épousera jamais, si vous n'y consentez. La princesse rassurée par ce serment, dont elle connaissait la force, se retira très-satisfaite, et bien résolue de refuser son aveu à tous les princes qui la rechercheraient.

Peu de jours après, il arriva des ambassadeurs de plusieurs cours différentes. Ils eurent audience tour à tour. Chacun vanta l'alliance de son maître, et le mérite du prince qu'il venait proposer. Le roi leur fit à tous beaucoup d'honnêtetés; mais il leur déclara que sa fille était maîtresse de sa main, parce qu'il avait juré par Kesaya qu'il ne la livrerait point contre son penchant. Ainsi la princesse ne voulant se donner à personne, les ambassadeurs s'en retournèrent fort confus de n'avoir pas réussi dans leur ambassade.

Le sage Togrul-bey vit leur départ avec douleur. Il craignit que leurs maîtres, irrités de ses refus, ne songeassent à s'en venger; et fâché d'avoir fait un serment qui pouvait lui attirer une cruelle guerre, il fit venir la nourrice de Farrukhnaz : Sutlumemé (gorge de lait), lui dit-il, je vous avoue que la conduite de la princesse m'étonne. Qui peut causer la répugnance qu'elle a pour le mariage? parlez, n'est-ce point vous qui la lui avez inspirée? — Non, Seigneur, répondit la nourrice; je ne suis point ennemie des hommes, et cette répugnance est l'effet d'un songe. —

D'un songe, s'écria le roi fort surpris! Ah! que m'apprenez-vous? Non, non, ajouta-t-il un moment après, je ne puis croire ce que vous me dites. Quel songe pourrait avoir fait sur ma fille une si forte impression? Sutlumemé le lui raconta, et après lui en avoir dit toutes les circonstances : Voilà, seigneur, continua-t-elle, voilà le songe dont la princesse a l'imagination frappée. Elle juge des hommes par ce cerf; et persuadée que ce sont tous des ingrats et des perfides, elle rejette également tous les partis qui se présentent.

Ce discours augmenta l'étonnement du roi, qui ne concevait pas comment ce songe pouvait avoir mis la princesse dans la disposition où elle était. « Eh bien, ma chère Sutlumemé, dit-il à la nourrice, que ferons-nous pour détruire les défiances dont l'esprit de ma fille s'est armé contre les hommes? Croyez-vous que nous puissions la ramener à la raison? — Seigneur, répondit-elle, si votre majesté veut bien me charger de ce soin-là, je ne désespère pas de m'en acquitter heureusement. — Eh, comment vous y prendrez-vous, reprit Togrul-bey? — Je sais, repartit la nourrice, une infinité d'histoires curieuses, dont le récit peut, en divertissant la princesse, lui ôter la mauvaise opinion qu'elle a des hommes. En lui faisant voir qu'il y a eu des amans fidèles, je la disposerai sans doute insensiblement à croire qu'il y en a encore. Enfin,

seigneur, ajouta-t-elle, laissez-moi combattre son erreur, je me flatte que je pourrai la dissiper. Le roi approuva le dessein de la nourrice, qui ne songea plus qu'à trouver des momens favorables pour l'exécuter.

Comme Farrukhnaz passait ordinairement l'après-dînée avec le roi, le prince de Cachemire et toutes les princesses de la cour à entendre les esclaves du palais chanter et jouer de toutes sortes d'instrumens, le matin parut plus commode à Sutlumemé, qui résolut de prendre le tems que la princesse employait à se baigner. Ainsi dès le jour suivant, aussitôt que Farrukhnaz fut dans le bain, la nourrice lui dit : Je sais une histoire remplie d'événemens singuliers; si ma princesse veut me permettre de la lui conter pour l'amuser, je ne doute point qu'elle n'y prenne beaucoup de plaisir.

La princesse de Cachemire, moins peut-être pour satisfaire sa curiosité que pour contenter celle de ses femmes qui la pressaient d'entendre cette histoire, permit à Sutlumemé d'en commencer le récit; ce qu'elle fit dans ces termes.

PREMIER JOUR.

HISTOIRE D'ABOULCASEM BASRY [1].

Tous les historiens conviennent que le calife Haroun-Arraschid aurait été le prince de son siècle le plus parfait, comme il en était le plus puissant, s'il n'eût pas eu un peu trop de penchant à la colère et une vanité insupportable. Il disait à tous momens qu'il n'y avait point de prince au monde qui fût aussi généreux que lui. Giafar, son premier visir, ne pouvant souffrir qu'il se vantât ainsi lui-même, prit la liberté de lui dire un jour : O mon souverain maître, monarque de la terre, pardonnez à votre esclave s'il ose vous représenter que vous ne devez point vous louer vous-même. Laissez faire votre éloge à vos sujets et à cette foule d'étrangers qu'on voit dans votre cour. Contentez-vous que les uns remercient le ciel de les avoir fait naître dans vos états, et que les autres

[1] Basry, de Basra ou Bassora.

s'applaudissent d'avoir quitté leur patrie pour venir ici vivre sous vos lois.

Haroun fut piqué de ces paroles. Il regarda fièrement son visir, et lui demanda s'il connaissait quelqu'un qui lui fût comparable en générosité. Oui, seigneur, répondit Giafar; il y a dans la ville de Basra [1] un jeune homme appelé Aboulcasem. Quoique simple particulier, il vit avec plus de magnificence que les rois; et sans excepter votre majesté, aucun prince du monde n'est plus généreux que lui.

Le calife rougit à ce discours, ses yeux s'enflammèrent de dépit. Sais-tu bien, dit-il, qu'un sujet qui a l'audace de mentir devant son maître, mérite la mort?—Je n'avance rien qui ne soit véritable, repartit le visir. Dans le dernier voyage que j'ai fait à Basra, j'ai vu cet Aboulcasem : j'ai été chez lui; mes yeux, quoiqu'accoutumés à vos trésors, ont été surpris de ses richesses, et j'ai été charmé de ses manières généreuses. A ces mots, l'impétueux Arraschid ne put retenir sa colère. Tu es bien insolent, s'écria-t-il, de mettre un particulier en parallèle avec moi. Ton impudence ne demeurera point impunie. En disant cela il fit signe au capitaine de ses gardes d'approcher, et lui commanda d'arrêter le visir Giafar. Ensuite il alla

[1] Ou Bassora ou Balsora, au-dessous du confluent du Tigre et de l'Euphrate.

dans l'appartement de la princesse Zobéide sa femme, qui pâlit d'effroi en lui voyant un visage irrité.

Qu'avez-vous, seigneur, lui dit-elle, qui peut causer le trouble qui vous agite? Il lui apprit ce qui venait de se passer, et il se plaignit de son visir dans des termes qui firent comprendre à Zobéide jusqu'à quel point il était en colère contre ce ministre. Mais cette sage princesse lui représenta qu'il devait suspendre son ressentiment et envoyer quelqu'un à Basra pour vérifier la chose : que si elle se trouvait fausse, le visir serait puni; qu'au contraire, si elle était véritable, ce qu'elle ne pouvait penser, il n'était pas juste qu'on le traitât comme un criminel.

Ce discours calma la fureur du calife. J'approuve ce conseil, madame, dit-il à Zobéide, et j'avouerai que je dois cette justice a un ministre tel que Giafar. Je ferai plus; comme la personne que je chargerais de cet emploi pourrait, par aversion pour mon visir, me faire un rapport peu fidèle, je veux aller à Basra et m'informer moi-même de la vérité. Je ferai connaissance avec ce jeune homme dont on me vante la générosité : si l'on m'a dit vrai, je comblerai de bienfaits Giafar, loin de lui savoir mauvais gré de sa franchise; mais je jure qu'il lui en coûtera la vie, s'il m'a fait un mensonge.

Aussitôt qu'Arraschid eut pris cette résolution, il ne songea plus qu'à l'exécuter. Il sortit une nuit se-

crétement de son palais. Il monte à cheval et se met en chemin sans vouloir que personne le suive, quelque chose que lui pût dire Zobéide, pour l'engager à ne point partir seul. Étant arrivé à Basra, il descendit au premier caravanserail qu'il trouva en entrant dans la ville, et dont le concierge était un bon vieillard. Mon père, lui dit Haroun, est-il vrai qu'il y a dans cette ville un jeune homme appelé Aboulcasem, qui surpasse les rois en magnificence et en générosité ? Oui, seigneur, repartit le concierge ; quand j'aurais cent bouches et dans chacune cent langues, je ne pourrais vous conter toutes les actions généreuses qu'il a faites. Comme le calife avait besoin de repos, il se coucha après avoir pris quelque nourriture.

Il se leva le lendemain de grand matin et alla se promener dans la ville jusqu'au lever du soleil. Alors s'approchant de la boutique d'un tailleur, il demanda la demeure d'Aboulcasem. Eh, de quel pays venez-vous, lui dit le tailleur ? Il faut que vous ne soyez jamais venu à Basra, puisque vous ne savez pas où demeure le seigneur Aboulcasem. Sa maison est plus connue que le palais du roi....

La nourrice de Farrukhnaz fut interrompue en cet endroit par l'arrivée d'une esclave qui avait soin tous les jours d'avertir la princesse lorsqu'il fallait aller à la prière de midi. D'abord que cette esclave parais-

sait, Farrukhnaz sortait du bain et s'habillait; la nourrice cessa donc de parler; elle reprit son discours le jour suivant, lorsque sa maîtresse rentra dans le bain [1].

2e JOUR.

La nourrice reprit ainsi la parole : Le calife répondit au tailleur : Je suis étranger. Je ne connais personne dans cette ville, et vous m'obligerez, si vous voulez me faire conduire chez ce seigneur. Aussitôt le tailleur ordonna à un de ses garçons de le mener à l'hôtel d'Aboulcasem. C'était une grande maison bâtie de pierres de taille et dont la porte était de marbre jaspé. Le prince entra dans la cour où il y avait une foule de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, qui s'amusaient à jouer en attendant les

[1] C'est de cette manière qu'on a fait la division des *Mille et un Jours*. On a suivi cet ordre; mais on a retranché tout ce qui dans l'original est devant et après la narration essentielle, parce que ces détails ne servent qu'à faire languir l'intérêt

ordres de leur maître. Il aborda l'un d'entr'eux et lui dit : Frère, je voudrais bien que vous prissiez la peine d'aller dire au seigneur Aboulcasem qu'un étranger souhaite de lui parler.

Le domestique jugea bien à l'air d'Haroun que ce n'était pas un homme du commun. Il courut en avertir son maître, qui vint jusque dans la cour recevoir l'étranger, qu'il prit par la main et conduisit dans une fort belle salle. Là le calife dit au jeune homme qu'il avait entendu parler de lui si avantageusement, qu'il n'avait pu résister à l'envie de le voir. Aboulcasem répondit à son compliment d'une manière fort modeste ; et après l'avoir fait asseoir sur un sofa, lui demanda de quel pays et de quelle profession il était et où il logeait à Basra. Je suis un marchand de Bagdad, répondit l'empereur, et j'ai pris un logement dans le premier caravanserail que j'ai trouvé en arrivant.

Après quelques momens de conversation, l'on vit entrer dans la salle douze pages blancs chargés de vases d'agathe et de cristal de roche, enrichis de rubis et pleins de liqueurs exquises. Ils étaient suivis de douze esclaves fort belles, dont les unes portaient des bassins de porcelaine remplis de fruits et de fleurs, et les autres de boîtes d'or où il y avait des conserves d'un goût excellent.

Les pages firent l'essai de leurs liqueurs pour les

présenter au calife. Ce prince en goûta, et quoiqu'accoutumé aux plus délicieuses de tout l'Orient, il avoua qu'il n'en avait jamais bu de meilleures. L'heure du dîner étant venue sur ces entrefaites, Aboulcasem fit passer son convive dans une autre salle, où ils trouvèrent une table couverte des mets les plus délicats et servis dans des plats d'or massif.

Le repas fini, le jeune homme prit le calife par la main et le mena dans une troisième salle plus richement meublée que les deux autres, où l'on apporta une prodigieuse quantité de vases d'or, enrichis de pierreries et pleins de toutes sortes de vins, avec des plats de porcelaine remplis de confitures sèches. Pendant que l'hôte et son convive buvaient des plus excellens vins, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens, qui commencèrent un concert dont Haroun fut enchanté. J'ai, disait-il en lui-même, des voix admirables dans mon palais, mais il faut avouer qu'elles ne méritent pas d'entrer en comparaison avec celles-ci. Je ne comprends pas comment un particulier peut avoir assez de bien pour vivre si magnifiquement.

Tandis que ce prince était particulièrement attentif à une voix dont la douceur le ravissait, Aboulcasem sortit de la salle et revint un moment après, tenant d'une main une baguette, et de l'autre un petit arbre dont la tige était d'argent, les branches

et les feuilles d'émeraudes, et les fruits de rubis. Il paraissait au haut de l'arbre un paon d'or bien travaillé, et dont le corps était rempli d'ambre, d'esprit d'aloès et d'autres senteurs. Il posa cet arbre aux pieds de l'empereur, puis frappant de sa baguette la tête du paon, le paon étendit ses aîles et sa queue, se mit à tourner avec beaucoup de vîtesse, et à mesure qu'il tournait, les parfums dont il était plein en sortaient de tous côtés et embaumaient toute la salle.

Le calife ne pouvait se lasser de considérer l'arbre et le paon, et il en témoignait encore son admiration, lorsqu'Aboulcasem les prit et les emporta fort brusquement. Arraschid fut piqué de cette action, et dit en lui-même : Que veut dire ceci? Ce jeune homme, ce me semble, ne sait pas si bien faire les choses que je croyais. Il m'ôte cet arbre et ce paon, quand il me voit occupé à les regarder. A-t-il peur que je le prie de m'en faire présent? Je crains que Giafar ne lui ait donné mal à propos le titre d'homme généreux.

Cette pensée se présentait dans son esprit, lorsqu'Aboulcasem rentra dans la salle accompagné d'un petit page aussi beau que le soleil. Cet aimable enfant avait une robe de brocard d'or, relevé de perles et de diamans. Il tenait dans sa main une coupe faite d'un seul rubis et rempli d'un vin couleur de pourpre. Il s'approcha du calife, se prosterna de-

vant lui jusqu'a terre et lui présenta la coupe. Le prince avança sa main pour la recevoir, et l'ayant prise il la porta à sa bouche ; mais, ô prodige étonnant ! après avoir bu, il s'aperçut en la rendant au page, qu'elle était encore toute pleine. Il la reprend aussitôt, et l'ayant reportée à sa bouche, il la vide jusqu'à la dernière goutte. Il la remet ensuite entre les mains du page, et à l'instant même il voit qu'elle se remplit sans que personne verse rien dedans.

A cet objet merveilleux, la surprise d'Haroun fut extrême, et lui fit oublier l'arbre et le paon. Il demanda comment cela se pouvait faire. Seigneur, lui répondit Aboulcasem, c'est l'ouvrage d'un ancien sage qui possédait tous les secrets de la nature. En achevant ces paroles, il prit le page par la main et sortit de la salle avec précipitation. Le calife en fut indigné. Oh pour le coup, dit-il, ce jeune homme a perdu l'esprit. Il m'apporte ses curiosités sans que je l'en prie ; il les offre à mes yeux ; et quand il s'aperçoit que je prends le plus de plaisir à les voir, il me les enlève. Il n'y a rien de si ridicule ni de si malhonnête. Ah Giafar ! je vous apprendrai à mieux juger des hommes.

Il ne savait que penser du caractère de son hôte, ou plutôt il commençait à n'en avoir pas bonne opinion, lorsqu'il le vit rentrer pour la troisième fois, suivi d'une demoiselle toute couverte de perles et

de pierreries, et plus parée encore de sa beauté que de ses ajustemens. Le calife à la vue d'un si bel objet, demeura saisi d'étonnement. Elle lui fit une profonde révérence et acheva de le charmer en s'approchant de lui. Il la fit asseoir. En même tems Aboulcasem demanda un luth tout accordé. On lui en apporta un composé de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène. Il donna cet instrument à la belle esclave, qui en joua si parfaitement qu'Haroun qui s'y connaissait, s'écria dans l'excès de son admiration : O jeune homme, que votre sort est digne d'envie! Les plus grands rois du monde, le commandeur des croyans même n'est pas si heureux que vous.

D'abord qu'Aboulcasem remarqua que son convive était enchanté de la demoiselle, il la prit par la main et la mena hors de la salle.

3e JOUR.

Ce fut une nouvelle mortification pour le calife. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât, mais il se contraignit,

et son hôte étant revenu dans le moment, ils continuèrent à se réjouir jusqu'au coucher du soleil. Alors Haroun dit au jeune homme : O généreux Aboulcasem, je suis confus du traitement que vous m'avez fait. Permettez-moi de me retirer et de vous laisser en repos. Le jeune homme de Basra, qui ne voulait point le gêner, lui fit la révérence d'un air gracieux ; et sans s'opposer à son dessein, le conduisit jusqu'a la porte de son hôtel, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas reçu aussi magnifiquement qu'il le méritait.

Je conviens, disait le calife en retournant au caravanserail, que pour la magnificence, Aboulcasem est au-dessus des rois ; mais pour la générosité, mon visir n'a pas raison de le mettre en parallèle avec moi ; car enfin, m'a-t-il fait le moindre présent ? Je me suis pourtant récrié sur la beauté de l'arbre, sur la coupe, sur le page et sur la demoiselle. Et mon admiration devait du moins l'engager à m'offrir quelqu'une de ces choses. Non, cet homme-là n'a que de l'ostentation. Il se fait un plaisir d'étaler ses richesses aux yeux des étrangers. Pourquoi ? Pour contenter seulement son orgueil et sa vanité. Dans le fond, ce n'est qu'un avare, et je ne dois point pardonner à Giafar de m'avoir menti.

En faisant ces réflexions si désagréables pour son premier ministre, il arriva au caravanserail. Mais

quel fut son étonnement d'y trouver des tapis de soie, des tentes magnifiques, des pavillons, un grand nombre de domestiques, tant esclaves qu'affranchis, des chevaux, des mulets, des chameaux, et outre tout cela, l'arbre et le paon, le page avec sa coupe, et la belle esclave avec son luth.

Les domestiques se prosternèrent devant lui, et la demoiselle lui présenta un rouleau de papier de soie qu'il déplia, et qui contenait ces mots : « Cher » et aimable convive que je ne connais point, je n'ai » peut-être pas eu pour vous les égards que je vous » devais. Je vous supplie d'oublier les fautes que » j'ai commises en vous recevant, et de ne pas me » faire l'affront de refuser les petits présens que je » vous envoie. Pour l'arbre, le paon, le page, la » coupe et l'esclave, ils étaient à vous déjà, puis- » qu'ils vous avaient plû; car une chose qui plaît à » mes convives cesse d'être à moi, et devient leur » propre bien. »

Quand le calife eut achevé de lire cette lettre, il fut surpris de la libéralité d'Aboulcasem, convenant alors qu'il avait mal jugé de ce jeune homme : Mille millions de bénédictions, s'écria-t-il, soient données à Giafar! Il est cause que je suis désabusé. Ne te vante plus, Haroun, d'être le plus magnifique et le plus généreux de tous les hommes! un de tes sujets l'emporte sur toi. Mais, ajouta-t-il en se reprenant,

comment un simple particulier peut-il faire de pareils présens ? Je devais bien lui demander où il a trouvé tant de richesses. Je confesse que j'ai tort de ne l'avoir point interrogé là-dessus. Je ne veux pas m'en retourner à Bagdad sans avoir approfondi cette affaire. Aussi bien il m'importe de savoir pourquoi dans les États qui sont sous ma puissance, il y a un homme qui mène une vie plus délicieuse que moi. Il faut que je le revoie, et que je l'engage adroitement à me découvrir par quels moyens il a pu faire une fortune si prodigieuse.

Impatient de satisfaire sa curiosité, il laissa dans le caravanserail ses nouveaux domestiques, et retourna chez le jeune homme à l'heure même, et se voyant seul avec lui : O trop aimable Aboulcasem, lui dit-il, les présens que vous m'avez faits sont si considérables, que je crains de ne pouvoir les accepter sans abuser de votre générosité. Permettez que je vous les renvoie, et que charmé de la réception que vous m'avez faite, j'aille publier à Bagdad votre magnificence et votre penchant généreux.

Seigneur, lui répondit le jeune homme d'un air mortifié, vous avez sans doute sujet de vous plaindre du malheureux Aboulcasem. Il faut que quelqu'une de ses actions vous ait déplû, puisque vous rejetez ses présens. Vous ne me feriez pas cette injure, si vous étiez content de moi. — Non, répliqua le

prince, le ciel m'en est témoin, je suis enchanté de votre politesse; mais vos présens sont trop précieux. Ils surpassent ceux des rois; et si j'ose vous dire ce que je pense, vous devriez moins prodiguer vos richesses, et faire réflexion qu'elles peuvent s'épuiser.

Aboulcasem sourit à ces paroles, et repartit au calife : Seigneur, je suis bien-aise d'apprendre que ce n'est point pour me punir d'avoir commis quelque faute à votre égard que vous voulez refuser mes présens; et pour vous obliger à les recevoir, je vous dirai que j'en puis faire tous les jours de semblables, et même de plus grands sans m'incommoder. Je vois bien, ajouta-t-il, que ce discours vous étonne, mais vous cesserez d'en être surpris, quand je vous aurai conté toutes les aventures qui me sont arrivées. Il faut que je vous fasse cette confidence. En disant cela il conduisit Haroun dans une salle mille fois plus ornée et plus riche que les autres. Plusieurs cassolettes très-douces la parfumaient, et l'on y voyait un trône d'or avec de riches tapis de pied. Arraschid ne pouvait se persuader qu'il fût dans la maison d'un particulier; il croyait être chez un prince plus puissant que lui-même. Le jeune homme le fit monter sur le trône, s'assit à ses côtés, et commença de cette manière l'histoire de sa vie.

4e JOUR.

Je suis fils d'un joaillier du Caire nommé Abdelaziz. Il possédait tant de richesses, que craignant d'armer contre lui l'envie ou l'avarice du sultan d'Égypte, il quitta son pays et vint s'établir à Basra, où il épousa la fille unique du plus riche marchand de la ville.

Je suis le seul fruit de ce mariage; de sorte que jouissant de tous les biens de mon père et de ceux de ma mère après leur mort, j'avais une fortune très-brillante. Mais j'étais fort jeune, j'aimais la dépense, et me voyant de quoi exercer mon humeur libérale, ou pour mieux dire ma prodigalité, je vivais avec tant de profusion qu'en moins de deux ou trois ans mon patrimoine se trouva dissipé. Alors, comme tous ceux qui se repentent de leur mauvaise conduite, je fis les plus belles réflexions du monde.

Après la figure que j'avais faite à Basra, je crus devoir aller traîner ailleurs des jours malheureux.

Il me sembla que ma misère me serait plus supportable devant des yeux étrangers. Je vendis ma maison, le seul bien qui me restait. Je me joignis à une caravane de marchands avec lesquels j'allai à Moussel, ensuite à Damas; et traversant le désert d'Arabie et le mont Pharan, j'arrivai au grand Caire.

La beauté des maisons et la magnificence des mosquées me surprirent; et me représentant tout-à-coup que j'étais dans la ville où Abdelaziz avait pris naissance, je ne pus m'empêcher de soupirer et de répandre quelques larmes. O mon père, disais-je en moi-même, si vous viviez encore, et que dans le lieu où vous avez joui d'un sort digne d'envie, vous vissiez votre fils dans une situation déplorable, quelle serait votre douleur!

Occupé de cette pensée qui m'attendrissait, j'arrivai en me promenant sur les bords du Nil. J'étais derrière le palais du sultan. Il parut à une fenêtre une jeune dame, dont la beauté me frappa. Je m'arrêtai pour la regarder; elle s'en aperçut et se retira. Comme la nuit approchait, et que je ne m'étais point encore assuré d'un logement, j'en allai chercher un dans le voisinage.

Je pris peu de repos; les traits de la jeune dame s'offraient sans cesse à mon esprit. Je sentais bien que je l'aimais déjà. Plût à Dieu, disais-je, que je ne l'eusse pas vue, ou qu'elle ne m'eût point remar-

qué. Je n'aurais pas conçu pour elle un amour insensé, ou j'aurais eu le plaisir de la regarder plus long-tems.

Je ne manquai pas le lendemain de me rendre sous ses fenêtres dans l'espérance de la revoir. Mais je fus trompé dans mon attente. Elle ne se montra point. Cela m'affligea fort, sans pourtant me rebuter; car j'y retournai le jour suivant, et je fus plus heureux. La dame parut, et voyant que je la considérais avec attention : Insolent, me dit-elle, ne sais-tu pas qu'il est défendu aux hommes de s'arrêter sous les fenêtres de ce palais? Retire-toi promptement. Si les officiers du sultan te surprennent en cet endroit, ils te feront mourir.

Au lieu d'être épouvanté de ces paroles et de prendre la fuite, je me prosternai le visage contre terre, puis m'étant relevé : Madame, lui dis-je, je suis un étranger. J'ignore les coutumes du Caire, et quand je les saurais, votre beauté m'empêcherait de les observer. — Ah! téméraire, s'écria-t-elle, crains que je n'appelle ici des esclaves pour punir ton audace. En parlant de cette sorte elle disparut, et je crus qu'indignée de ma hardiesse, elle allait effectivement appeler du monde pour me maltraiter.

Je m'attendais à voir venir fondre sur moi des gens armés; mais plus touché de la colère de la dame

que de ses menaces; j'étais insensible au péril où je me trouvais. Je regagnai lentement ma maison. Que cette nuit fut cruelle pour moi! Une ardente fièvre, causée par l'agitation de mon amour, vint échauffer mon sang et me causa d'affreuses rêveries.

Cependant l'envie de revoir la dame et l'espérance d'en être regardé plus favorablement, quoique je n'eusse pas lieu de m'y attendre, calmèrent mes transports. Entraîné par ma folle passion, je courus encore le lendemain sur les bords du Nil, et me plaçai au même endroit que les jours précédens.

La jeune dame se montra dès qu'elle m'aperçut, mais elle avait l'air si fier que j'en fus effrayé : Quoi, misérable, me dit-elle, après les menaces que je t'ai faites, tu peux revenir dans ces lieux! fuis loin de ce palais. Je veux bien t'avertir encore par pitié que ta perte est certaine, si tu ne disparais en ce moment. Qui peut te retenir, ajouta-t-elle un moment après, voyant que je ne m'en allais point? Tremble, jeune audacieux, la foudre est prête à tomber sur toi.

A ce discours, qui sans doute aurait persuadé un homme moins épris que moi, au lieu de m'éloigner de la dame, je la regardai d'un air tendre, et lui répondis : Belle dame, croyez-vous qu'un malheureux qui s'est laissé charmer et qui vous adore sans espérance, puisse craindre la mort? Hélas! j'aime mieux perdre la vie, que de ne pas vivre pour vous. —Eh bien,

reprit-elle, puisque tu es si opiniâtre, vas passer le reste de la journée dans la ville, et reviens cette nuit sous mes fenêtres. A ces mots elle disparut avec précipitation, et me laissa rempli d'étonnement, d'amour et de joie.

Si jusques-là j'avais été rebelle au commandement rigoureux que la dame me faisait de m'en aller, vous pouvez bien penser que je m'y soumis alors fort volontiers; la nouvelle circonstance qu'on y ajoutait en adoucissait la rigueur. Dans l'attente des plaisirs que je me promettais, j'oubliais mes malheurs. Je ne dois plus, disais-je, me plaindre de la fortune; elle me devient plus favorable qu'elle ne m'a été contraire. Je me retirai chez moi, où je m'occupai à me parer et à me parfumer.

Quand la nuit fut venue, et que je jugeai qu'il était tems d'aller où mon amour m'appelait, je m'y rendis dans l'obscurité. Je trouvai à une fenêtre de l'appartement de la dame une corde suspendue. Je m'en servis pour y monter. Je traversai deux chambres pour en gagner une troisième qui était magnifiquement meublée, et au milieu de laquelle il y avait un trône d'argent.

Je fis peu d'attention aux meubles précieux et à toutes les choses rares qu'on y voyait. La dame seule attira mes regards. Ah! seigneur, que d'attraits! Soit que la nature l'eût formée pour montrer aux hommes

qu'elle sait, quand il lui plaît, faire un ouvrage parfait, soit que trop prévenue pour elle, mon imagination charmée dérobât ses défauts à mes yeux, je fus enchanté de sa beauté.

Elle me fit monter sur le trône, s'assit auprès de moi et me demanda qui j'étais. Je lui contai mon histoire avec beaucoup de sincérité. Je m'aperçus qu'elle l'écoutait fort attentivement. Elle me parut même touchée de la situation où la fortune m'avait réduit; et cette pitié qui marquait un cœur généreux, acheva de me rendre le plus amoureux de tous les hommes. Madame, lui dis-je, quelque malheureux que je sois, je cesse d'être à plaindre, puisque vous êtes sensible à mes malheurs.

5e JOUR.

Insensiblement nous nous engageâmes dans un tendre entretien qu'elle soutint avec beaucoup d'esprit; et elle m'avoua que si j'avais été frappé de sa vue, de son côté, elle n'avait pu se défendre d'avoir de l'attention pour moi. Puisque vous m'avez appris

qui vous êtes, poursuivit-elle, je ne veux point que vous ignoriez qui je suis.

Je me nomme Dardané. J'ai pris naissance dans la ville de Damas. Mon père était un des visirs du prince qui y règne aujourd'hui, et s'appelait Behrouz. Comme la gloire de son maître et le bien de l'état faisaient la règle de toutes ses actions, il eut pour ennemis tous ceux qui avaient d'autres principes, et ces ennemis le perdirent dans l'esprit du roi. L'infortuné Behrouz, après plusieurs années de service, fut écarté de la cour. Il se retira dans une maison qu'il avait aux portes de la ville, où il se donna tout entier à mon éducation. Mais, hélas! il n'eut pas le plaisir de recueillir le fruit de ses peines, il mourut que je n'étais point encore sortie de l'enfance.

Ma mère ne le vit pas plus tôt mort, qu'elle fit de l'argent comptant de tous ses effets; et cette misérable femme, après m'avoir vendue à un marchand d'esclaves, partit pour les Indes avec un jeune homme qu'elle aimait. Cependant le marchand d'esclaves m'amena au Caire, avec plusieurs autres filles qu'il avait achetées. Il nous habilla toutes magnifiquement, et quand il nous crut en état d'être présentées au sultan d'Égypte, il nous fit entrer dans une grande salle où le sultan était assis sur son trône.

Nous passâmes toutes l'une après l'autre devant ce prince, qui parut charmé de ma vue. Il descendit

de son trône, et s'étant approché de moi : Qu'elle est bien faite, s'écria-t-il! quels yeux! quelle bouche! Mon ami, continua-t-il en s'adressant au marchand, depuis que tu me vends des esclaves, tu ne m'en as jamais amené une de la beauté de celle-ci. Non, rien n'est comparable à cette jeune personne. Demande ce que tu voudras pour elle. Je ne puis assez te payer un objet si charmant. Enfin ce prince transporté de joie et déjà fort amoureux, fit donner une grosse somme au marchand et le renvoya avec ses autres esclaves. Il appela ensuite le chef des eunuques : Keydkabir, lui dit-il, conduis ce soleil dans un appartement séparé. Keydkabir obéit, et m'amena dans celui-ci qui est le plus riche du palais. Je n'y fus pas plus tôt rendue, que plusieurs esclaves, jeunes et vieilles, y entrèrent. Les unes m'apportèrent des habits magnifiques; les autres des rafraîchissemens, et les autres avaient des luths dont elles jouaient assez bien. Elles me dirent toutes qu'elles m'étaient envoyées par le sultan; que ce prince les destinait à me servir, et qu'elles n'épargneraient rien pour s'en bien acquitter.

Je reçus bientôt une visite du sultan. Il me déclara son amour dans les termes les plus vifs; et les réponses naïves que je faisais à des discours si nouveaux pour moi, au lieu de déplaire à ce prince, irritaient sa passion. Enfin me voilà devenue sultane favorite. Toutes les esclaves qui se croyaient assez

belles pour mériter ma place, en furent très-jalouses ; et vous ne sauriez imaginer tous les moyens qu'elles mettent en usage depuis trois ans pour me détruire. Mais je me tiens si bien sur mes gardes, que leur malice a été inutile jusqu'ici. Ce n'est pas que je sois contente de mon sort; car je ne puis aimer le sultan, et je ne suis point assez ambitieuse pour être éblouie des honneurs qu'on me rend. Je suis seulement piquée de tous les efforts que mes rivales font pour me perdre, et je veux qu'elles en aient le démenti. Vous devez pardonner cela à une femme.

Leurs chagrins, poursuivit-elle, me font donc plus de plaisir que l'amour du sultan. Il faut pourtant avouer que ce prince est aimable; mais soit qu'il ne dépende pas de nous d'aimer, soit que la conquête de mon cœur vous fût réservée, vous êtes le premier homme qui se soit attiré mes regards. Pour répondre à un aveu si obligeant, et qui me semblait augmenter le prix de ma bonne fortune, je promis à la jeune dame un amour immortel, et je la pressai de ne pas différer plus long-tems mon bonheur. Mes discours passionnés l'attendrirent : mais la fortune se plaît à présenter aux malheureux des espérances trompeuses, et mon astre ennemi n'avait pas encore répandu sur moi toute sa mauvaise influence. Dans le moment que la belle Dardané, rendue aux pressantes instances de ma tendresse, allait combler mes désirs, on

vint frapper à la porte de la chambre assez rudement. Nous en fumes effrayés l'un et l'autre. O ciel, me dit la dame tout bas, on m'a trahie! nous sommes perdus! c'est le sultan lui-même!

Si la corde dont je m'étais servi pour monter eût été attachée à une fenêtre de la chambre où nous étions, j'aurais pu facilement me sauver, mais elle était à une fenêtre de la chambre même où se trouvait alors le Sultan. De sorte que prenant le seul parti qui me restait, je me cachai sous le trône, et Dardané alla ouvrir la porte.

6e JOUR.

Le sultan, suivi de plusieurs eunuques noirs qui portaient des flambeaux, entra d'un air furieux. Malheureuse! s'écria-t-il, quel homme est ici avec toi? On en a vu monter un à une fenêtre de cet appartement, et la corde y est encore attachée. La dame demeura interdite à ces paroles. Elle ne put répondre un seul mot; et quand elle aurait osé payer de hardiesse, son effroi ne la condamnait que trop.

Qu'on cherche partout, ajouta le Sultan, et que le téméraire n'échappe point à ma vengeance! Les eunuques obéirent. Ils m'eurent bientôt découvert. Ils m'arrachèrent de dessous le trône et me traînèrent jusqu'aux pieds de leur maître, qui me dit : O misérable! quelle est ton audace? La ville du Caire n'a-t-elle point assez de femmes pour toi, et ne devais-tu pas respecter mon palais?

Je n'étais pas moins épouvanté que la favorite. Peu s'en fallut même que je ne tombasse évanoui. Je crois que si la même aventure vous arrivait à Bagdad, et que vous vous trouvassiez surpris par le grand Haroun Arraschid dans son sérail, pardonnez-moi, seigneur, cette réflexion, vous ne seriez peut-être pas dans un autre état. Je n'eus donc pas la force de parler. J'étais à genoux devant le sultan, et je n'attendais que la mort. Ce prince tira son sabre pour me la donner; mais dans le tems qu'il m'allait frapper, il arriva une vieille dame mulâtre qui l'en empêcha. Qu'allez-vous faire, seigneur, lui dit-elle, ne frappez point ces misérables; ne souillez pas votre main d'un sang si abject. Ils sont indignes même que la terre reçoive leurs cadavres, puisqu'ils ont eu l'insolence, l'un de vous manquer de respect, et l'autre de vous trahir. Ordonnez qu'on les jette tous deux dans le Nil, et qu'ils servent de pâture aux poissons. Le sultan suivit ce conseil, et les eu-

nuques nous précipitèrent dans le Nil par les fenêtres d'une tour, dont ce fleuve battait les murs.

Quoiqu'étourdi de ma chute, comme je sais fort bien nager, je gagnai le rivage opposé au palais. Échappé d'un si grand péril, je me rappelai le souvenir de la jeune dame, que la peur de mourir m'avait fait oublier; et l'amour à son tour triomphant de la crainte de la mort, je rentrai dans le Nil avec plus d'ardeur que je n'en étais sorti, j'en suivis le cours en nageant; et autant que l'obscurité de la nuit me pouvait permettre de discerner les objets, je tâchai de découvrir sur l'eau le corps de la dame infortunée dont je causais la perte; mais je ne l'aperçus point, et sentant que mes forces commençaient à s'affaiblir, je fus obligé de regagner la terre pour conserver une vie que j'exposais inutilement. Je ne pouvais douter que la favorite n'eût perdu la sienne, et j'étais inconsolable d'avoir sa mort à me reprocher. Je pleurais amèrement. Hélas! disais-je, sans moi, sans mon funeste amour, Dardané, la belle Dardané vivrait encore! Eh pourquoi suis-je venu au Caire? Pourquoi, n'ignorant pas que les malheurs sont contagieux, ai-je recherché la tendresse d'une si charmante personne? Pénétré de douleur de me voir la cause de son infortune, et le séjour du Caire me devenant odieux après cette aventure, je pris la route de Bagdad.

Après quelques jours de chemin, j'arrivai au soir au pied d'une montagne, derrière laquelle il y avait une assez grande ville. Je m'assis au bord d'un ruisseau pour me reposer, et je résolus de passer la nuit en cet endroit. Le sommeil se rendit maître de mes sens, et déjà les premiers rayons du jour étaient prêts à paraître, lorsque j'entendis à quelques pas de moi des plaintes et des gémissemens qui me réveillèrent. Je prêtai une oreille attentive, et il me sembla que ces plaintes étaient d'une femme qu'on maltraitait. Je me levai aussitôt, et m'avançant du côté qu'elles partaient, j'aperçus un homme qui faisait une fosse avec une pioche.

Je me cachai dans un buisson pour l'observer. Je remarquai qu'ayant fait la fosse, il mit dedans quelque chose qu'il couvrit de terre et qu'ensuite il s'en alla. Le jour étant venu presque dans le moment, je m'approchai pour voir ce que c'était. Je remuai la terre, et trouvai un grand sac de toile tout ensanglanté, dans lequel il y avait une jeune fille qui paraissait rendre les derniers soupirs. Ses habits, quoique couverts de sang, ne laissèrent pas de me faire juger que ce devait être une personne de qualité. Quelle cruelle main, m'écriai-je, saisi d'horreur et de compassion, quel barbare a pu maltraiter cette jeune personne? Le ciel veuille punir cet assassin.

La dame que je croyais sans connaissance entendit ces paroles, et me dit : O Musulman! sois assez charitable pour me secourir. Si tu aimes ton créateur, donne-moi une goutte d'eau pour apaiser la soif qui me dévore, et pour soulager ma vive douleur. Je courus aussitôt à la fontaine et remplis mon turban d'eau que je lui portai. Elle en but, et puis ouvrant les yeux, elle me regarda.

O jeune homme, me dit-elle, qui viens si à propos à mon secours, tâche d'arrêter mon sang. Je ne crois pas mes plaies mortelles. Sauve-moi la vie ; tu ne t'en repentiras pas.

Je déchirai mon turban et une partie de ma veste, et quand j'eus bandé ses plaies : Pousse la charité jusqu'au bout, me dit-elle ; porte-moi dans la ville et me fais panser. — Belle dame, lui dis-je, je suis étranger; je ne connais personne dans cette ville. Si l'on me demande par quelle aventure je me trouve chargé d'une fille assassinée, que faudra-t-il que je réponde? — Dis que je suis ta sœur, repartit-elle, et ne te mets point en peine du reste.

Je pris la dame sur mon dos. Je la portai dans la ville, et j'allai loger dans un caravanserail où je lui fis préparer un lit. J'envoyai chercher un chirurgien qui la pansa, et qui m'assura que ses blessures n'étaient pas dangereuses. En effet, elle fut guérie au bout d'un mois. Pendant qu'elle était convalescente,

elle demanda du papier et de l'encre. Elle écrivit une lettre, et me la mettant entre les mains : Vas, me dit-elle, au lieu où s'assemblent les marchands, demande Mahyar, présente-lui ma lettre, prends ce qu'il te donneras, et reviens.

Je portai la lettre à Mahyar. Il la lut avec beaucoup d'attention, la baisa fort respectueusement et la mit sur sa tête. Il tira ensuite deux grosses bourses pleines de sequins d'or qu'il me donna. Je les pris et revins trouver la dame qui me chargea de louer une maison. J'en louai une, et nous y allâmes tous deux loger. Sitôt que nous y fûmes arrivés, elle écrivit une seconde lettre à Mahyar, qui me donna quatre bourses remplies de pièces d'or. J'achetai, par ordre de la dame, des habits pour elle et pour moi, avec quelques esclaves pour nous servir...

7e JOUR.

Je passais dans le quartier pour frère de la dame, et je vivais avec elle comme si je l'eusse été véritablement, quoique ce fût une fort belle personne.

Dardané occupait sans cesse ma pensée, et loin de me livrer à de nouvelles amours, je voulus plus d'une fois quitter la dame; mais elle me priait de ne la point abandonner. Attends, jeune homme, me disait-elle, j'ai encore besoin de toi pour quelque tems. Je t'apprendrai bientôt qui je suis, et je prétends bien reconnaître les services que tu m'as rendus.

Je demeurais donc toujours avec elle, et je faisais par pure générosité tout ce qu'elle exigeait de moi. Quelque envie que j'eusse de savoir pourquoi elle avait été assassinée, il ne me fut pas possible de l'engager à me le dire. J'avais beau lui donner souvent occasion de me conter son histoire, elle gardait là-dessus un profond silence, au lieu de satisfaire ma curiosité.

Vas, me dit-elle un jour en me présentant une bourse pleine de sequins, vas trouver un marchand nommé Namahran. Dis-lui que tu veux acheter de belles étoffes. Il t'en montrera de plusieurs sortes. Choisis-en quelques pièces et paye-les lui sans marchander. Fais-lui ensuite bien des civilités, et apporte-moi les étoffes. Je m'informai de la demeure de Namahran; on me l'enseigna. Il était assis dans sa boutique. Je vis un jeune homme de fort belle taille, qui avait de petits cheveux crépus et plus noirs que du jais. Il avait de beaux pendans d'oreilles et de gros diamans à tous ses doigts. Je m'assis auprès de

lui; je demandai des étoffes, il m'en fit voir plusieurs pièces; j'en choisis trois, il y mit le prix; je lui comptai l'argent. Je me levai, et après avoir pris congé de lui fort civilement, je fis emporter les étoffes par une esclave qui me suivait.

Deux jours après, la dame me donna encore une bourse et me dit de retourner chez Namahran pour y acheter d'autres étoffes. Mais souvenez-vous, ajouta-t-elle, qu'il ne faut point marchander. Quelque chose qu'il vous demande, ne manquez pas de le lui donner. D'abord que ce marchand me vit venir chez lui, et qu'il sut ce qui m'amenait, il étala devant moi ses plus riches étoffes. Je m'arrêtai à celles qui me plurent; et quand il fut question de payer, je jetai ma bourse en disant à Namahran de prendre ce qu'il voudrait. Il fut charmé de ce procédé noble : Seigneur, me dit-il, ne pourriez-vous pas un jour me faire l'honneur de venir dîner chez moi? — Très-volontiers, lui répondis-je, et ce sera dès demain, si vous le souhaitez. Le marchand me témoigna que je lui ferais beaucoup de plaisir.

Quand j'appris à la dame que Namahran m'avait invité à dîner chez lui, elle en parut transportée de joie. Ne manquez pas d'y aller, me dit-elle, et de le prier de venir ici demain. Dites-lui que vous voulez le régaler à votre tour. J'aurai soin de faire préparer un superbe festin. Je ne savais ce que je devais pen-

ser des mouvemens de joie qu'elle laissait éclater. Je voyais bien qu'elle avait quelque dessein; mais j'étais bien éloigné de le pénétrer. Je me rendis donc le lendemain chez le marchand, qui me reçut et me traita parfaitement bien. Avant que de nous séparer, je lui appris ma demeure, et lui dis que le jour suivant je voulais aussi lui donner à dîner.

Il ne manqua pas de me venir trouver. Nous nous mîmes tous deux à table, et nous passâmes toute la journée à boire des meilleurs vins. La dame ne voulut point être de la partie; elle eut même grand soin de se tenir cachée pendant le repas. Comme elle m'avait fort recommandé d'amuser le marchand et de ne pas souffrir qu'il s'en retournât chez lui cette nuit, je l'arrêtai le soir, malgré toutes les instances qu'il me put faire pour que je lui permisse de s'en aller. Nous continuâmes de boire, et nous fîmes la débauche jusqu'à minuit. Alors je le menai dans une chambre où il y avait un lit préparé pour lui. Je l'y laissai et me retirai dans la mienne. Je me couchai et m'endormis; mais je ne goûtai pas long-tems la douceur du sommeil. La dame vint bientôt me réveiller. Elle tenait un flambeau d'une main et de l'autre un poignard. Jeune homme, me dit-elle, lève-toi; viens voir ton convive baigné dans son perfide sang [1].

[1] On trouve une aventure qui ressemble beaucoup à celle-là dans

Je me levai plein d'horreur à ces paroles ; je m'habillai à la hâte. Je suivis la dame dans la chambre du marchand, et voyant le misérable étendu sans vie sur son lit : Ah ! cruelle, m'écriai-je, qu'avez-vous fait ? Avez-vous pu commettre une action si noire ? Et pourquoi m'avez-vous fait servir d'instrument à votre fureur ? — Jeune étranger, me dit-elle, ne sois pas fâché d'avoir contribué à me venger de Namahran. C'était un traître. Tu ne le plaindras pas quand tu sauras son crime, ou plutôt quand tu apprendras qu'il est l'auteur de mon infortune que je te vais raconter.

HISTOIRE

DE LA DAME TROUVÉE DANS UN SAC.

Je suis, poursuivit-elle, fille du roi de cette ville. Un jour que j'allais aux bains publics, j'aperçus Namahran dans sa boutique. J'en fus frappée, et malgré moi, son image s'offrait toujours à mon esprit. Je sentis que je l'aimais ; je combattis d'abord mes sentimens ; je m'en représentai l'indignité, et je crus que je les vaincrais par des réflexions. Mais je me trompais ; l'amour l'emporta sur ma fierté. Je devins

les Mille et une Nuits ; tome Ier, pag. 177, édit. de Collin de Plancy. *Le Cordonnier et la fille du Roi.*

inquiète, languissante, et mon mal s'augmentant de moment en moment, je tombai dans une maladie, dont je serais morte infailliblement, si ma gouvernante qui se connaissait mieux à mes symptômes que les médecins, n'en eût pénétré la cause. Elle m'engagea fort adroitement à lui avouer que ses conjectures n'étaient pas fausses. Je lui contai de quelle manière j'avais conçu mon malheureux amour; et elle jugea par ce que je lui dis, que j'étais follement éprise de Namahran.

Elle fut touchée de l'état où je me trouvais, et elle promit de soulager mes peines. En effet, une nuit elle fit entrer dans le sérail le jeune marchand sous des habits de fille, et me l'amena dans mon appartement. Outre la joie de le voir, j'eus le plaisir de remarquer qu'il était charmé de son bonheur. Après l'avoir tenu enfermé dans un cabinet pendant plusieurs jours, ma gouvernante le fit sortir du sérail aussi heureusement qu'elle l'y avait introduit, et de tems en tems il y revenait sous le même déguisement.

8e JOUR.

Il me prit fantaisie d'aller voir à mon tour Namahran. Je me faisais un plaisir de le surprendre, ne doutant point que cette démarche qui lui prouvait l'excès de ma passion, ne lui fût très-agréable. Je sortis toute seule une nuit du palais par des détours qui m'étaient connus, et je me rendis à sa maison. J'eus peu de peine à la trouver, parce que je l'avais bien remarquée en allant aux bains et en revenant. Je frappai à la porte. Un esclave vint ouvrir et me demanda qui j'étais et ce que je voulais. Je suis, lui répondis-je, une jeune dame de la ville, et je voudrais parler à ton maître. — Il est en compagnie, reprit l'esclave. Il s'entretient en ce moment avec une autre dame, revenez demain.

A ce mot de dame, je me sentis saisie d'un mouvement de jalousie qui me mit hors de moi-même ; je devins furieuse. Au lieu de me retirer, j'entre brusquement dans la maison, et m'avançant dans une

salle où il y avait de la lumière et tout l'appareil d'un festin, j'aperçois le marchand à table avec une jeune fille assez belle. Ils buvaient tous deux et chantaient des chansons tendres et passionnées. Je ne pus retenir ma colère à ce spectacle; je me jetai sur la jeune fille, et lui donnai mille coups. Je lui aurais ôté la vie, si elle n'eût pas trouvé moyen de m'échapper. Je ne m'en pris pas seulement à ma rivale, dans le transport qui m'agitait, je n'épargnai point Namahran.

Il se jeta d'abord à mes genoux, me demanda pardon, et me jura qu'il ne me trahirait plus. Il m'apaisa; je me rendis à ses sermens et à ses soumissions. Il m'engagea même à boire avec lui, et fit si bien qu'il m'enivra. Quand il me vit dans cet état, le traître me frappa de plusieurs coups de couteau. Je tombai sans sentiment; il me crut morte. Il me mit dans un grand sac de toile et me porta lui-même sur son dos hors de la ville, jusqu'à l'endroit où tu m'as trouvée. Pendant qu'il me creusait un tombeau, j'ai repris mes esprits et poussé quelques plaintes; mais bien loin d'en être attendri et de se montrer du moins assez pitoyable pour achever de me donner la mort avant que de me mettre en terre, le barbare se faisait un plaisir de m'enterrer toute vive.

Pour Mahyar, continua-t-elle, cet autre marchand à qui tu as porté des lettres de ma part, c'est

le marchand du sérail. Je lui ai fait savoir que j'avais besoin d'argent, et lui ai mandé mon aventure en le priant de la tenir secrète jusqu'à ce que j'eusse goûté le plaisir d'une pleine vengeance. O jeune homme, voilà mon histoire. Je n'ai pas voulu te l'apprendre plus tôt, de peur que tu ne te fisses un scrupule de m'amener ici ma victime. Je ne crois pas que tu désapprouves présentement ma généreuse action; et pour peu que tu sois ennemi des cœurs perfides, tu dois me louer d'avoir eu le courage de percer celui de Namahran. Aussitôt qu'il sera jour, ajouta-t-elle, nous irons ensemble au palais. Le roi mon père m'aime passionnément. Je lui confesserai ma faute. J'espère qu'il me la pardonnera, et j'ose me promettre qu'il te comblera de bienfaits.

Non, madame, dis-je alors à la princesse, je ne demande rien pour vous avoir sauvée. Le ciel m'est témoin que je ne m'en repens pas; mais, je vous l'avoue, je suis au désespoir d'avoir si bien servi votre ressentiment. Vous avez abusé de ma complaisance en me faisant contribuer à une trahison. Vous deviez plutôt m'obliger à vous venger noblement. J'aurais volontiers exposé ma vie pour vous. Enfin, seigneur, quoique je trouvasse Namahran justement puni, j'avais tant de regrets de l'avoir moi-même conduit à la mort, que j'abandonnai sur-le-champ la dame et méprisai ses promesses. Je sortis de la ville avant

le jour, et j'aperçus sitôt qu'il parut une caravane de marchands qui était campée dans une prairie. Je la joignis, et comme elle allait à Bagdad où j'avais envie de me rendre, je partis avec elle.

J'y arrivai heureusement; mais je me trouvai bientôt dans une situation fort triste. J'étais sans argent, et il ne me restait de toute ma fortune passée qu'un sequin d'or. Je m'avisai de le changer en aspres. J'en achetai des pommes de senteur, des dragées, des baumes et des roses. J'allais tous les jours chez un marchand de fiquaa [1] où plusieurs seigneurs et autres personnes avaient couturne de s'assembler pour s'entretenir ensemble. Je leur présentais dans une corbeille ce que j'avais acheté. Chacun prenait ce qu'il voulait, et ne manquait pas de me donner quelque argent. Si bien que ce petit commerce me fournissait de quoi vivre commodément.

Un jour que je présentais des fleurs comme à l'ordinaire chez le marchand de fiquaa, il y avait dans un coin de la salle un vieillard auquel je ne prenais pas garde, et qui voyant que je ne m'adressais point à lui, m'appela : Mon ami, me dit-il, d'où vient que tu ne m'offres pas ta marchandise aussi-bien qu'aux autres? Ne me comptes-tu point parmi les honnêtes gens, ou t'imagines-tu que je n'ai rien dans

[1] Boisson composée d'orge, d'eau et de raisins de passe.

ma bourse ?—Seigneur, lui répondis-je, je vous prie de m'excuser. Je ne vous voyais pas, je vous assure. Tout ce que j'ai est à votre service, et je ne vous en demande rien. En même-tems je lui présentai ma corbeille. Il prit une pomme de senteur, et me dit de m'asseoir auprès de lui ; je m'assis. Il me fit mille questions; il me demanda qui j'étais, et comment on me nommait. Dispensez-moi, lui dis-je en soupirant, de contenter votre curiosité. Je ne puis la satisfaire sans rouvrir des blessures que le tems commence à fermer. Ces paroles ou plutôt le ton dont je les prononçai, empêcha le vieillard de me presser là-dessus. Il changea de discours; et après un assez long entretien, s'étant levé pour s'en aller, il tira de sa bourse dix sequins d'or qu'il me mit entre les mains.

Je fus fort surpris de cette libéralité. Les plus considérables seigneurs à qui j'avais coutume de présenter ma corbeille ne me donnaient pas même un sequin, et je ne savais ce que je devais penser de cet homme-là. Je retournai le lendemain chez le marchand de fiquaa, et j'y trouvai encore mon vieillard. Il ne fut pas ce jour-là des derniers à s'attirer mon attention. Je m'adressai d'abord à lui ; il prit un peu de baume, et m'ayant encore fait asseoir auprès de lui, il me pressa si vivement de lui raconter mon histoire, que je ne pus m'en défendre.

Je lui appris tout ce qui m'était arrivé, et après que je lui eus fait cette confidence, il me dit : J'ai connu votre père. Je suis un marchand de Basra. Je n'ai point d'enfans ni d'espérance d'en avoir; j'ai conçu de l'amitié pour vous, je vous adopte. Ainsi, mon fils, consolez-vous de vos malheurs passés. Vous retrouvez un père plus riche qu'Abdelaziz et qui n'aura pas moins d'amitié pour vous. Je remerciai ce vénérable vieillard de l'honneur qu'il me faisait et je le suivis lorsqu'il sortit. Il me fit jeter ma corbeille et mes fleurs, et me mena dans un grand hôtel qu'il avait loué. Il m'y donna un appartement avec des e slaves pour me servir. On m'apporta par son ordre, de riches habits. On eut dit que mon père Abdelaziz vivait encore, et il ne semblait pas que j'eusse jamais été dans un état misérable.

Quand le marchand eut terminé les affaires qui le retenaient à Bagdad; c'est-à-dire, qu'il eut vendu toutes les marchandises qu'il y avait apportées, nous prîmes ensemble le chemin de Basra. Mes amis, qui n'espéraient plus me revoir, ne furent pas peu surpris d'apprendre que j'avais été adopté par un homme qui passait pour le plus riche marchand de la ville. Je m'attachai à plaire au vieillard. Il fut charmé de ma complaisance. Aboulcasem, me disait-il souvent, je suis ravi de t'avoir rencontré à Bagdad. Tu me parais bien digne de ce que j'ai fait pour toi.

J'étais si touché des sentimens qu'il me marquait, que bien loin d'en abuser, j'allais au devant de tout ce qui pouvait lui faire plaisir. Au lieu de chercher les gens de mon âge, je lui tenais bonne compagnie. Je ne le quittais presque point.

9e JOUR.

Cependant ce bon vieillard tomba malade, et les médecins ne le purent guérir. Se voyant à l'extrémité, il fit retirer tout le monde et me dit : Il est tems, mon fils, de vous révéler un secret important. Si je n'avais pour tout bien que cette maison avec les richesses que vous y voyez, je croirais ne vous laisser qu'une fortune médiocre ; mais tous les biens que j'ai amassés pendant le cours de ma vie, quoique considérables pour un marchand, ne sont rien en comparaison du trésor qui y est caché et que je veux vous découvrir. Je ne vous dirai pas depuis quel tems, par qui, ni de quelle manière il se trouve ici, car je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que

mon aïeul en mourant le découvrit à mon père, qui me fit aussi la même confidence peu de jours avant sa mort.

Mais, poursuivit-il, j'ai un avis à vous donner, et gardez-vous bien de le mépriser. Vous êtes naturellement généreux. Lorsque vous vous verrez en état de suivre votre penchant, vous ne manquerez pas de prodiguer vos richesses. Vous recevrez magnifiquement les étrangers qui viendront chez vous. Vous les accablerez de présens, et vous ferez du bien à tous ceux qui imploreront votre secours. Cette conduite que j'approuverais fort, si vous la pouviez tenir impunément, sera cause de votre perte. Vous vivrez avec tant de magnificence, que vous exciterez l'envie du roi de Basra ou l'avarice de ses ministres. Ils vous soupçonneront d'avoir un trésor caché. Ils n'épargneront rien pour le découvrir, et ils vous l'enlèveront. Pour prévenir ce malheur, vous n'avez qu'à suivre mon exemple. J'ai toujours, de même que mon aïeul et mon père, exercé ma profession et joui de ce trésor sans éclat. Nous n'avons point fait de dépense dont le monde ait été surpris.

Je ne manquai pas de promettre au marchand que j'imiterois sa prudence. Il m'apprit dans quel endroit était le trésor, et il m'assura que quelque grande idée que je pusse me former des richesses qu'il renfermait, je les trouverais encore plus considérables

que je ne me les représenterais. En effet, après que ce généreux vieillard fut mort, et que comme son unique héritier, je lui eus rendu les derniers devoirs, je pris possession de tous ses biens dont cette maison fait une partie, et j'allai voir le trésor. Je vous avouerai, seigneur, que j'en fus étonné. S'il n'est pas inépuisable, il est du moins si riche, que je ne saurais l'épuiser, quand le ciel me laisserait vivre beaucoup plus long-tems que les autres hommes. Aussi, loin de tenir la promesse que j'ai faite au marchand, je répands partout mes richesses. Il n'y a personne dans Basra qui n'ait senti mes bienfaits. Ma maison est ouverte à tous ceux qui ont besoin de moi, et ils s'en retournent tous contens. Est-ce posséder un trésor, que de n'oser y toucher? Et puis-je en faire un meilleur usage, que de l'employer à soulager les malheureux, à bien recevoir les étrangers, et à mener une vie délicieuse?

Tout le monde s'imagina d'abord que j'allais me ruiner une seconde fois. Quand Aboulcasem, disait-on, aurait tous les trésors du commandeur des croyans, il les dissiperait. Mais on fut fort étonné dans la suite, lorsqu'au lieu de voir dans mes affaires le moindre désordre, elles paraissaient au contraire devenir de jour en jour plus florissantes. On ne concevait pas comment je pouvais augmenter mon bien en le prodiguant.

Je faisais pourtant tant de dépenses, qu'enfin je soulevai contre moi l'envie, comme le vieillard me l'avait prédit. Le bruit se répandit dans la ville que j'avais trouvé un trésor. Il n'en fallut pas davantage pour attirer chez moi des gens avides. Le lieutenant de police de Basra me vint voir. Je suis, me dit-il, le Daroga [1], et je viens vous demander où est le trésor qui vous fournit de quoi vivre avec tant de magnificence ? Je me troublai à ces paroles, et demeurai tout interdit.

Il jugea bien à mon air éperdu que les discours qu'on tenait de moi dans la ville n'étaient pas sans fondement. Mais au lieu de me presser de lui découvrir mon trésor : Seigneur Aboulcasem, continua-t-il, j'exerce ma charge en homme d'esprit. Faites-moi quelque présent qui soit digne de ma discrétion, et je me retire. — Combien me demandez-vous, lui dis-je ? — Je me contenterai, me répondit-il, de dix sequins d'or par jour. Je lui répliquai : Ce n'est pas assez, je veux vous en donner cent. Vous n'avez tous les jours ou tous les mois qu'à venir ici, et mon trésorier vous les comptera.

Le lieutenant de police fut transporté de joie, lorsqu'il entendit ces paroles. Seigneur, me dit-il, je voudrais que vous eussiez trouvé mille trésors. Jouis-

[1] C'est-à-dire lieutenant de police.

sez tranquillement de vos biens. Je n'en troublerai jamais la possession. Il toucha par avance une grosse somme et s'en alla.

Peu de tems après, le visir Aboulfatah-Waschy m'envoya chercher, et m'ayant fait entrer dans son cabinet, il me dit : O jeune homme, j'ai appris que tu as découvert un trésor. Tu sais que le quint appartient à Dieu. Il faut que tu le donnes au roi. Paye donc le quint, et tu demeureras tranquille possesseur des quatre autres parts. Je lui répondis : Seigneur, je veux bien vous avouer que j'ai trouvé un trésor, et je vous jure en même tems, par le grand Dieu qui nous a créés l'un et l'autre, que je ne le découvrirai point, quand on devrait me mettre en pièces. Mais je m'engage à vous donner tous les jours mille sequins d'or, pourvu qu'après cela vous me laissiez en repos. Aboulfatah fut aussi traitable que le lieutenant de police, il m'envoya un homme de confiance à qui mon trésorier donna trente mille sequins pour le premier mois.

Ce visir craignant sans doute que le roi de Basra n'apprît ce qui se passait, aima mieux le lui dire lui-même. Ce prince l'écouta fort attentivement, et la chose lui paraissant mériter d'être approfondie, il me voulut voir. Il me reçut d'un air riant, et me dit : O jeune homme, pourquoi ne me montres-tu pas ton trésor? Me crois-tu assez injuste pour te l'enlever?

— Sire, lui répondis-je, que la vie de votre majesté soit aussi longue que les siècles ; mais dût-on m'arracher la chair avec des tenailles brûlantes, je ne découvrirai point mon trésor. Je consens de payer chaque jour à votre majesté deux mille sequins d'or. Si vous refusez de les accepter, et que vous jugiez plus à propos de me faire mourir, vous n'avez qu'à ordonner. Je suis prêt à souffrir tous les supplices imaginables, plutôt que de contenter votre curiosité.

Le roi regarda son visir à ce discours, et lui demanda conseil. Sire, lui dit le ministre, la somme qu'il vous offre est si considérable, que c'est avoir trouvé un véritable trésor. Renvoyez ce jeune homme ; qu'il vive avec sa magnificence ordinaire ; qu'il ait soin seulement d'être exact à tenir la parole qu'il donne à votre majesté. Le roi suivit ce conseil. Il me fit bien des caresses, et depuis ce tems-là, suivant nos conventions, je paye tous les ans, tant à lui qu'au visir et au lieutenant de police, plus d'un million soixante mille sequins d'or. Voilà, seigneur, ce que vous souhaitiez d'apprendre. Vous ne devez plus être surpris des présens que je vous ai faits, ni de tout ce que vous avez vu chez moi.

Lorsqu'Aboulcasem eut achevé le récit de ses aventures, le calife animé d'un violent désir de voir le trésor, lui dit : Est-il possible qu'il y ait au monde un trésor que votre générosité ne soit pas capable

d'épuiser bientôt? Non, je ne le puis croire, et si ce n'était pas trop exiger de vous, seigneur, je demanderais à voir celui que vous possédez, en vous jurant par tout ce qui peut rendre un serment inviolable, que je n'abuserai point de votre confiance.

Le fils d'Abdelaziz parut affligé du discours du calife : Je suis fâché, seigneur, lui dit-il, que vous ayez cette curiosité. Je ne puis la satisfaire qu'à des conditions fort désagréables. — N'importe, s'écria le prince, quelles que puissent être ces conditions, je m'y soumets sans répugnance. — Il faudra, reprit Aboulcasem, que je vous bande les yeux et que je vous conduise, vous, sans armes et la tête nue, et moi, le cimeterre à la main, prêt à vous frapper de mille coups mortels, si vous violez les lois de l'hospitalité. Je sais bien, ajouta-t-il, qu'on peut m'accuser d'imprudence, et que je ne devrais point céder à votre envie; mais je me repose sur la foi de vos sermens, et d'ailleurs je ne puis me résoudre à renvoyer un convive mécontent.

De grace, dit le calife, contentez donc dès-à-présent, mes désirs curieux. — Cela ne se peut tout-à-l'heure, répondit le jeune homme, mais demeurez chez moi cette nuit; quand tous mes domestiques reposeront, j'irai vous prendre dans l'appartement où je vais vous conduire. A ces mots, il appela du monde, et à la clarté d'une grande quantité de bou-

gies que portaient des esclaves dans des flambeaux d'or, il mena le prince dans une chambre magnifique et il se retira dans la sienne. Les esclaves déshabillèrent l'empereur, le couchèrent et sortirent, après avoir mis au chevet et aux pieds du lit leurs bougies, dont la cire parfumée se faisait agréablement sentir en brûlant....

10e JOUR.

Au lieu de songer à prendre quelque repos, Haroun-Arraschid attendit impatiemment Aboulcasem, qui ne manqua pas de le venir chercher au milieu de la nuit, et lui dit : Seigneur, tous mes domestiques sont endormis. Un profond silence règne dans ma maison. Je puis présentement vous montrer mon trésor aux conditions que je vous ai dites. — Allons, répondit le calife en se levant, je suis prêt à vous suivre; et je jure par le créateur du ciel et de la terre, que vous ne vous repentirez point d'avoir satisfait ma curiosité.

Le fils d'Abdelazis aida au prince à s'habiller, puis lui mettant un bandeau sur les yeux : C'est à regret, seigneur, lui dit-il, que j'en use de cette sorte avec vous : votre air et vos manières me paraissent dignes d'une confiance... — J'approuve ces précautions, interrompit l'empereur, et je ne vous en sais point mauvais gré. Aboulcasem le fit descendre par un escalier dérobé dans un jardin d'une vaste étendue ; et après plusieurs détours, ils entrèrent tous deux dans l'endroit qui recélait le trésor.

C'était un profond et spacieux souterrain, dont une simple pierre couvrait l'entrée. D'abord ils trouvèrent une longue allée en pente et fort obscure, au bout de laquelle il y avait une grande salle que plusieurs escarboucles rendaient très-brillante. Quand ils furent arrivés dans cette salle, le jeune homme ôta le bandeau au calife, qui vit avec étonnement tout ce qui s'offrait à ses yeux. Un bassin de marbre blanc qui avait cinquante pieds de circonférence et trente de profondeur paraissait au milieu. Il était plein de grosses pièces d'or, et l'on voyait régner tout autour douze colonnes du même métal, qui soutenaient autant de statues de pierres précieuses et admirablement bien travaillées.

Aboulcasem conduisit le prince au bord du bassin, et lui dit : « Ce bassin est profond de trente pieds. Voyez cet amas de pièces d'or. Il n'est encore baissé

que de deux doigts. Pensez-vous que je puisse dissiper cela bientôt? Haroun, après avoir attentivement regardé le bassin, répondit : Voilà, je l'avoue, d'immenses richesses; mais vous pouvez les épuiser. — Eh bien, reprit le jeune homme, quand ce bassin sera vide, j'aurai recours à ce que je vais vous montrer. En disant cela, il le fit passer dans une autre salle encore plus brillante que la première, et où il y avait plusieurs sofas de brocard rouge relevé d'une infinité de perles et de diamans. L'on voyait aussi au milieu un bassin de marbre. Il n'était pas, à la vérité, si grand que celui où étaient les pièces d'or, mais en récompense il était plein de rubis, de topases, d'émeraudes et de toutes sortes de pierreries.

Jamais surprise ne fut égale à celle que le calife fit paraître alors. A peine pouvait-il croire qu'il fût éveillé. Ce nouveau bassin lui paraissait un enchantement. Il avait encore la vue attachée dessus, lorsque le fils d'Abdelaziz lui fit remarquer sur un trône d'or deux personnes qu'il lui dit être les premiers maîtres du trésor. C'était un prince et une princesse qui avaient sur la tête des couronnes de diamans. Ils paraissaient encore tous deux pleins de vie. Ils étaient tout couchés de leur long, tête contre tête, et l'on voyait à leurs pieds une table d'ébène sur laquelle on lisait ces paroles en lettres d'or. « J'ai amassé

» pendant le cours d'une longue vie toutes les ri-
» chesses qui sont ici. J'ai pris des villes et des châ-
» teaux que j'ai pillés. J'ai conquis des royaumes et
» terrassé tous mes ennemis. J'ai été le plus puissant
» roi du monde ; mais toute ma puissance a cédé à
» celle de la mort. Quiconque me verra dans l'état
» où je suis, doit ouvrir les yeux. Qu'il fasse ré-
» flexion que j'ai vécu comme lui, et qu'il mourra
» comme moi. Qu'il ne craigne pas d'épuiser ce
» trésor. Il ne saurait en venir à bout. Qu'il s'en
» serve pour acquérir des amis, et pour mener une
» vie agréable, car, quand il faudra qu'il meure, tous
» ces biens ne le garantiront pas du sort commun à
» tous les hommes. »

Je ne désapprouve plus votre conduite, dit Haroun au jeune homme, après avoir lu ces mots. Vous avez raison de vivre comme vous vivez, et je condamne les conseils que vous a donnés le vieux marchand. Mais, ajouta-t-il, je voudrais bien savoir le nom de ce prince. Quel roi peut avoir possédé tant de richesses ? Je suis fâché de ce que cette inscription ne me l'apprenne pas.

Le jeune homme fit encore voir au calife une autre salle dans laquelle il y avait plusieurs choses très-précieuses, et entr'autres, des arbres semblables à celui dont il lui avait fait présent. Ce prince aurait volontiers passé le reste de la nuit à considérer tout

ce que renfermait ce merveilleux souterrain, si le fils d'Abdelaziz craignant d'être aperçu de ses domestiques, ne l'en eût fait sortir avant le jour, de la même manière qu'il l'y avait mené, c'est-à-dire, la tête nue et les yeux bandés, et lui, le cimeterre à la main, prêt à lui couper la tête, s'il faisait le moindre effort pour ôter son bandeau.

Ils traversèrent le jardin et remontèrent par l'escalier dérobé dans la chambre où l'empereur avait couché. Ils y trouvèrent encore les bougies allumées. Ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Après ce que je viens de voir, dit le prince au jeune homme, et à en juger par l'esclave que vous m'avez donnée, je ne doute point que vous n'ayez chez vous les plus belles femmes de l'Orient.—Seigneur, lui répondit Aboulcasem, j'ai des esclaves d'une assez grande beauté : mais je n'en puis aimer aucune. Dardané, ma chère Dardané remplit toujours ma mémoire. J'ai beau me dire à tous momens qu'elle a perdu la vie, et que je n'y dois plus penser ; j'ai le malheur de ne pouvoir me détacher de son image. J'en suis possédé à un point, que malgré toutes mes richesses, au milieu de mes prospérités, je sens que je ne suis pas heureux. Oui, j'aimerais mieux mille fois n'avoir qu'une fortune médiocre et posséder Dardané, que de vivre sans elle avec tous mes trésors.

L'empereur admira la constance du fils d'Abdelaziz, mais il l'exhorta à faire tous ses efforts pour vaincre une passion chimérique. Il lui fit ensuite de nouveaux remerciemens de la réception qu'il lui avait faite. Après cela s'en étant retourné au caravanserail, il prit le chemin de Bagdad avec tous les domestiques, le page, la belle esclave et tous les présens qu'il avait reçus d'Aboulcasem.

11e JOUR.

Deux jours après le départ de ce prince, le visir Aboulfatah ayant entendu parler des présens magnifiques qu'Aboulcasem faisait tous les jours aux étrangers qui l'allaient voir, et d'ailleurs, étonné de l'exactitude avec laquelle il lui payait, aussi-bien qu'au roi et au lieutenant de police, les sommes promises, résolut de ne rien épargner pour découvrir où pouvait être ce trésor où il puisait tant de richesses. Ce ministre était un de ces méchans hommes à qui les plus grands crimes ne coûtent rien quand ils veulent

se satisfaire. Il avait une fille de dix-huit ans d'une beauté ravissante. Elle s'appelait Balkis. Elle avait toutes les bonnes qualités du cœur et de l'esprit. Le prince Aly, neveu du roi de Basra l'aimait éperdument. Il l'avait déjà demandée à son père, et il devait bientôt l'épouser.

Aboulfatah la fit venir dans son cabinet, et lui dit : Ma fille, j'ai besoin de vous. Je veux que vous vous pariez de vos plus beaux ajustemens, et que vous alliez cette nuit chez Aboulcasem. Il s'agit de lui plaire. Il faut que vous mettiez tout en usage pour charmer ce jeune homme et l'obliger à vous découvrir le trésor qu'il a trouvé. Balkis frémit à ce discours, et fit voir par avance sur son visage l'horreur qu'elle avait pour la démarche qu'on exigeait de son obéissance. — Seigneur, répondit-elle, que proposez-vous à votre fille ? Songez-vous à quel péril vous voulez l'exposer ? Considérez la honte dont vous allez la couvrir, la tache que vous imprimez à votre honneur, et le sensible outrage que vous ferez au prince Aly, en le privant du prix qui flatte peut-être le plus sa tendresse. — J'ai fait toutes ces réflexions, répliqua le visir ; mais rien ne peut me détourner de ma résolution, et je vous ordonne de vous préparer à m'obéir. La jeune Balkis fondit en pleurs à ces paroles : Au nom de Dieu, mon père, s'écria-t-elle, ne me forcez pas vous-même à vous déshonorer.

Étouffez ce mouvement d'avarice qui vous porte à dépouiller un homme d'un bien qui ne vous appartient pas. Laissez-le jouir en paix de ses richesses, au lieu de chercher à les lui ravir.—Tais-toi, fille insolente, dit le visir en colère, il te sied bien de blâmer mes desseins. Ne me replique pas davantage. Je veux que tu ailles chez Aboulcasem, et je jure que si tu reviens sans avoir vu son trésor, je te plongerai un poignard dans le sein.

Balkis se voyant dans la triste nécessité de faire une démarche si périlleuse, se retira dans son appartement accablée de tristesse. Elle prend de riches habits et se pare de pierreries, sans toutefois donner à ses charmes tout ce que l'art y pouvait ajouter; mais il n'en était pas besoin. Sa beauté naturelle n'était seule que trop capable d'inspirer de l'amour. Jamais fille n'eut moins d'envie, ou plutôt tant de peur de plaire que Balkis. Elle craignait autant de paraître trop belle au fils d'Abdelaziz, qu'elle appréhendait de ne l'être pas assez quand elle se montrait au prince Aly.

Enfin, lorsque la nuit fut arrivée, et qu'Aboulfatah jugea qu'il était tems que sa fille se rendît chez Aboulcasem, il la fit sortir fort secrétement, et la conduisit lui-même jusqu'à la porte de ce jeune homme, où il la laissa, après lui avoir dit encore qu'il la tuerait si elle ne s'acquittait pas bien de l'infame per-

sonnage qu'il lui faisait jouer. Elle frappe à la porte, et demande à parler au fils d'Abdelaziz. Aussitôt un esclave la mena dans une salle où son maître couché sur un grand sofa, rappelait dans sa mémoire ses malheurs passés; et, ce qui lui arrivait fort souvent, rêvait à sa chère Dardané.

D'abord que Balkis parut, Aboulcasem se leva pour la recevoir. Il lui fit une profonde révérence, lui tendit la main d'un air respectueux, et après l'avoir obligée de s'asseoir sur le sofa, il lui demanda pourquoi elle lui faisait l'honneur de le venir voir. Elle lui répondit, que sur la réputation qu'il avait d'être un jeune homme fort galant, il lui avait pris fantaisie de faire une débauche avec lui. En même tems elle ôta son voile et fit briller à ses yeux une beauté qui le surprit. Malgré son indifférence pour les femmes, il ne put voir impunément tant de charmes. Il en fut touché. Belle dame, lui dit-il, je sais bon gré à mon étoile de m'avoir procuré une si agréable aventure. Je ne puis assez admirer mon bonheur.

Après quelques momens de conversation, l'heure du souper arriva. Ils allèrent tous deux dans une salle s'asseoir à une table sur laquelle il y avait plusieurs mets différens. On voyait là un grand nombre de pages et d'officiers; mais Aboulcasem les fit retirer, afin que la dame ne fût point exposée à leurs

regards. Il se mit à la servir ; il lui présentait de ce qu'il y avait de meilleur, et lui versait d'excellent vin dans une coupe d'or enrichie de rubis et d'émeraudes. Il buvait aussi pour lui faire raison, et plus il regardait Balkis, plus il la trouvait belle. Il lui tenait des discours fort galans, et comme la dame n'avait pas moins d'esprit que de beauté, elle y répondait si spirituellement, qu'il en était charmé. Il se jeta à ses genoux sur la fin du repas. Il lui prit une de ses mains, et la serrant entre les siennes : Madame, lui dit-il, si vos beaux yeux m'ont d'abord ébloui, votre entretien vient d'achever de m'enchanter. Vous m'embrasez d'un feu qui ne s'éteindra jamais. Je veux désormais être votre eslave, et vous consacrer tous les momens de ma vie.

En achevant ces paroles, il baisa la main de Balkis avec un transport si vif, que la dame effrayée du péril pressant qui la menaçait, changea tout-à-coup de visage. Elle devint plus pâle que la mort ; et cessant de se contraindre, elle prit un air triste et ses yeux furent bientôt baignés de larmes. Qu'avez-vous, madame, lui dit le jeune homme fort surpris ? D'où cette douleur soudaine ? Que m'annoncent ces pleurs qui pénètrent jusqu'au fond de mon ame ? Est-ce moi qui les fait couler ? Suis-je assez malheureux pour avoir dit ou fait quelque chose qui vous ait déplu ? Parlez ? ne me laissez point, de grace, ignorer plus

long-tems la cause de ce funeste changement qui paraît en vous.

Seigneur, répondit Balkis, c'est trop dissimuler. La pudeur, la crainte, la douleur et la perfidie me livrent des combats trop violens pour pouvoir les soutenir : je vais rompre le silence. Je vous trompe, Aboulcasem. Je suis une fille de qualité. Mon père qui sait que vous avez un trésor caché, veut se servir de moi pour découvrir l'endroit qui le cache. Il m'a ordonné de venir chez vous, et de ne rien épargner pour vous engager à me le montrer. J'ai voulu m'en défendre : mais il m'a juré qu'il m'ôterait la vie, si je m'en retournais sans l'avoir vu. Quel ordre rigoureux pour moi! Quand je n'aurais pas pour amant un prince que j'aime uniquement et qui doit bientôt m'épouser, la démarche que mon père me fait faire ne laisserait pas de me paraître affreuse. Ainsi, seigneur, si je viens chez vous, je vous avoue que c'est avec une répugnance que la seule crainte de la mort peut surmonter.

12e JOUR.

Après que la fille d'Aboulfatah eût parlé de cette sorte, Aboulcasem lui dit : Madame, je suis bien-aise que vous m'ayez découvert vos sentimens. Vous ne vous repentirez pas de cette noble franchise. Vous verrez mon trésor, et vous serez traitée avec tout le respect que vous souhaitez. De quelque beauté que vous soyez pourvue, quelque impression qu'elle ait faite sur moi, vous n'avez rien à craindre, vous êtes ici en sûreté. Je renonce aux espérances que j'avais conçues, puisqu'elles ne vous font que de la peine; et vous pourrez sans rougir revoir l'heureux amant dont le cher intérêt redouble vos alarmes. Cessez donc de répandre des pleurs et de vous affliger.—Ah ! Seigneur, s'écria Balkis à ce discours, ce n'est pas sans raison que vous passez pour le plus généreux de tous les hommes. Je suis charmée d'un procédé si beau, et je ne serai point satisfaite que je n'aie trouvé quelque occasion de vous en marquer ma reconnaissance.

Après cette conversation, le fils d'Abdelaziz conduisit la dame dans la même chambre où le calife avait couché, et il y demeura seul avec elle, jusqu'à ce qu'il n'entendît plus de bruit dans son domestique. Alors mettant un bandeau sur les yeux de Balkis : Madame, lui dit-il, pardonnez si j'en use de cette manière avec vous ; mais je ne puis vous montrer mon trésor qu'à cette condition. — Faites tout ce qu'il vous plaira, seigneur, répondit-elle ; j'ai tant de confiance en votre générosité, que je vous suivrai partout où vous voudrez. Je n'ai plus d'autre crainte que celle de ne pouvoir assez reconnaître vos bontés. Aboulcasem la prit par la main, et l'ayant fait descendre dans le jardin par l'escalier dérobé, il la mena dans le souterrain où il lui ôta son bandeau.

Si le calife avait été surpris de voir tant de pièces d'or et tant de pierreries, Balkis le fut bien davantage. Chaque chose qu'elle regardait lui causait un extrême étonnement. Néanmoins ce qui attira le plus son attention, et ce qu'elle ne pouvait se lasser de considérer, c'étaient les premiers maîtres du trésor. Elle lut l'inscription qu'on voyait à leurs pieds. Comme la reine avait un collier de perles aussi grosses que des œufs de pigeon, Balkis ne put s'empêcher de se récrier sur le collier. Aussitôt Aboulcasem le détacha du cou de la princesse, et le mit à celui de la jeune dame, en lui disant que son père jugerait

[illegible] 1826 Ch. Maudins sculp.

par-là qu'elle aurait vu le trésor; et afin qu'il en fût encore mieux persuadé, il la pria de se charger des plus belles pierreries. Elle en prit une assez grande quantité qu'il lui choisit lui-même.

Cependant le jeune homme craignant que le jour ne vînt tandis qu'elle s'amusait à regarder toutes les merveilles du souterrain qui ne pouvaient fatiguer sa curiosité, lui remit le bandeau sur les yeux, la fit sortir, et la conduisit dans une salle où ils s'entretinrent ensemble jusqu'au lever du soleil. Alors la dame, après avoir témoigné de nouveau au fils d'Abdelaziz qu'elle n'oublierait jamais sa retenue et sa générosité, prit congé de lui, se retira chez elle, et alla rendre compte à son père de ce qui s'était passé.

Ce visir, uniquement occupé de son avarice, attendait impatiemment sa fille. Il craignait qu'elle n'eût pas assez de charmes pour séduire Aboulcasem. Il était dans une agitation inconcevable. Mais lorsqu'il la vit revenir avec le collier, et qu'elle lui montra les pierreries dont le jeune homme lui avait fait présent, il fut transporté de joie. Eh bien, ma fille, lui dit-il, as-tu vu le trésor ?—Oui, seigneur, répondit Balkis, et pour vous en donner une juste idée, je vous dirai que quand tous les rois de la terre ensemble uniraient leurs richesses, elle ne seraient pas comparables à celles d'Aboulcasem; mais quels

que soient les biens de ce jeune homme, j'en suis encore moins charmée que de sa politesse et de sa générosité. En même-tems elle lui conta toute l'aventure. Il fut peu sensible à la retenue du fils d'Abdelaziz, et il aurait mieux aimé que sa fille eût été deshonorée, que de ne pas savoir où était le trésor qu'il voulait découvrir.

Pendant ce tems-là Haroun-Arraschid s'avançait vers Bagdad. D'abord que ce prince fut de retour dans son palais, il remit en liberté son premier visir; il lui rendit sa confiance, et après lui avoir fait le détail de son voyage : Giafar, lui dit-il, que ferai-je? tu sais que la reconnaissance des empereurs doit passer le plaisir qu'on leur a fait. Si je me contente d'envoyer au magnifique Aboulcasem ce que j'ai de plus rare et de plus précieux dans mon trésor, cela sera fort peu de chose pour lui. Cela sera même au-dessous des présens qu'il m'a faits. Comment donc pourrai-je le vaincre en générosité? — Seigneur, lui dit le visir, si votre majesté m'en veut croire, elle écrira dès aujourd'hui au roi de Basra, pour lui ordonner de remettre le gouvernement de l'état au jeune Aboulcasem : nous ferons aussitôt partir le courrier, et dans quelques jours, je partirai moi-même pour aller porter les patentes au nouveau roi.

Le calife approuva cet avis. Tu as raison, dit-il à son ministre; c'est le moyen de m'acquitter envers

Aboulcasem et de me venger du roi de Basra et de son visir, qui m'ont fait un secret des sommes considérables qu'ils tirent de ce jeune homme. Il est même juste de les punir de la violence qu'ils lui ont faite, et ils ne sont pas dignes des places qu'ils occupent. Il écrivit sur-le-champ au roi de Basra, et fit partir le courrier. Il se rendit dans l'appartement de Zobéide pour lui conter aussi le succès de son voyage, et lui présenter le petit page, l'arbre et le paon. Il lui fit aussi présent de la demoiselle. Zobéide la trouva si charmante, qu'elle dit à l'empereur en souriant, qu'elle acceptait cette belle esclave avec beaucoup plus de plaisir que les autres présens. Le prince ne garda pour lui que la coupe ; le visir Giafar eut tout le reste, et ce ministre, comme il avait été résolu, disposa toutes choses pour partir peu de jours après.

13e JOUR.

Le courrier du calife ne fut pas plus tôt dans la ville de Basra, qu'il se hâta de remettre sa dépêche au

roi, qui ne put la lire sans sentir une vive douleur. Ce prince la montra à son visir : Aboulfatah, lui dit-il, vois quel ordre fatal le commandeur des croyans m'envoye. Puis-je me dispenser d'obéir ? — Oui, seigneur, répondit le ministre ; ne vous abandonnez point à votre affliction. Il faut perdre Aboulcasem : je vais, sans lui ôter la vie, faire croire à tout le monde qu'il est mort. Je le tiendrai si bien caché qu'on ne le verra jamais. Par ce moyen vous demeurerez toujours sur le trône et vous aurez toutes les richesses de ce jeune homme ; car, quand nous serons maîtres de sa personne, nous lui ferons souffrir tant de maux que nous l'obligerons à nous découvrir son trésor. — Fais ce que tu voudras, reprit le roi ; mais que manderons-nous au calife ? — Reposez-vous encore de cela sur moi, repartit le visir. Le commandeur des croyans y sera trompé comme les autres. Laissez-moi seulement exécuter le dessein que je médite, et que le reste ne vous cause aucune inquiétude.

Aboulfatah, accompagné de quelques courtisans qui ne savaient pas son intention, alla voir Aboulcasem. Il les reçut comme les premières personnes de la cour. Il les régala magnifiquement. Il fit asseoir le visir à la place d'honneur, et il le comblait d'honnêtetés sans avoir le moindre soupçon de sa perfidie. Pendant qu'ils étaient tous à table et qu'ils buvaient d'excellens vins, le traître Aboulfatah eut

l'adresse de jeter dans la coupe du fils d'Abdelaziz, sans que personne s'en aperçût, une poudre qui ôtait tout-à-coup le sentiment. Un corps tombait en léthargie, et ressemblait à un cadavre déjà privé du jour depuis long-tems.

Le jeune homme n'eut pas porté la coupe à ses lèvres, qu'il lui prit une faiblesse. Ses domestiques s'avancèrent pour le soutenir; mais bientôt voyant en lui toutes les marques d'un homme mort, ils le couchèrent sur un sofa et commencèrent à pousser des cris effroyables. Tous les convives, frappés d'une terreur soudaine, demeurèrent saisis d'étonnement. Pour Aboulfatah, on ne saurait dire jusqu'à quel point il porta la dissimulation. Il ne se contenta pas de feindre une douleur immodérée; il se mit à déchirer ses habits et à exciter par son exemple tous les autres à s'affliger. Il ordonna ensuite qu'on fît un cercueil d'ivoire et d'ébène; et tandis qu'on y travaillait, il s'empara de tous les effets d'Aboulcasem, et les mit en sequestre dans le palais du roi.

Cependant le bruit de la mort du jeune homme se répandit dans la ville. Toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe prirent le deuil et se répandirent à la porte de son hôtel, la tête et les pieds nuds. Les vieillards et les jeunes gens, les femmes et les filles fondaient en pleurs. Ils faisaient retentir l'air de plaintes et de lamentations. On eût dit que les uns

perdaient en lui un fils unique, les autres un frère, et les autres un mari tendrement aimé. Les riches et les pauvres étaient également touchés de sa mort. Les riches pleuraient un ami qui les recevait agréablement chez lui, et les pauvres un bienfaiteur dont ils n'avaient jamais pu lasser la charité. C'était une consternation générale.

Le malheureux Aboulcasem fut enfermé dans le cercueil, que le peuple, par ordre d'Aboulfatah, porta hors de la ville dans un grand cimetière où il y avait plusieurs tombeaux, et entr'autres, un magnifique où reposait le père de ce visir avec quelques autres personnes de sa famille. On mit le cercueil dans ce tombeau, et le perfide Aboulfatah, appuyant sa tête sur ses genoux, se frappait la poitrine. Il faisait toutes les démonstrations d'un homme que le désespoir possède. Tous ceux qui le voyaient en avaient pitié et priaient le ciel de le consoler.

Comme la nuit approchait, tout le peuple se retira dans la ville, et le visir demeura avec deux de ses esclaves dans le tombeau dont ils fermèrent la porte à double tour. Alors ils allumèrent du feu, firent chauffer de l'eau dans un bassin d'argent, puis ayant tiré du cercueil Aboulcasem, ils le lavèrent d'eau chaude. Ce jeune homme reprit peu à peu ses esprits. Il jeta les yeux sur Aboulfatah qu'il reconnut. Ah! seigneur, lui dit-il, où sommes-nous, et dans quel

état me vois-je réduit? — Misérable, lui répondit le ministre, apprends que c'est moi qui cause ton infortune. Je t'ai fait apporter ici pour t'avoir en ma puissance et te faire souffrir mille maux, si tu ne découvres ton trésor. Je mettrai ton corps en pièces. J'inventerai tous les jours de nouveaux supplices pour te rendre la vie insupportable. En un mot, je ne cesserai point de te tourmenter, que tu ne me livres ces richesses cachées qui te font vivre avec plus de magnificence que les rois. — Vous pouvez faire tout ce qu'il vous plaira, lui répondit Aboulcasem, je ne découvrirai point mon trésor.

A peine eut-il achevé ces paroles, que le lâche et cruel Aboulfatah fit tenir par ses esclaves le malheureux fils d'Abdelaziz, et tira de dessous sa robe un fouet de courroies de peau de lion entortillées, dont il le frappa long-tems et avec tant de violence, que ce jeune homme s'évanouit. Quand le visir le vit en cet état, il commanda à ses esclaves de le remettre dans le cercueil, et le laissant dans le tombeau, qu'il fit bien fermer, il se retira chez lui.

Il alla le lendemain matin rendre compte au roi de ce qu'il avait fait. Sire, lui dit-il, j'éprouvai hier la fermeté d'Aboulcasem. Elle ne s'est point encore démentie; mais je ne crois pas qu'elle résiste aux tourmens que je lui prépare. Le prince, qui n'était guère moins barbare que son ministre, lui dit: Visir,

je suis content de vous. J'espère que nous apprendrons bientôt dans quel lieu est le trésor. Cependant il faut renvoyer le courrier sans différer davantage. Qu'allons-nous écrire au calife? — Mandons-lui, répondit Aboulfatah, qu'Aboulcasem ayant appris qu'on lui donnait votre place, en a conçu tant de joie, et en a fait de si grandes réjouissances, qu'il est mort subitement dans une débauche. Le roi approuva cette pensée. Ils écrivirent sur-le-champ à Haroun-Arraschid, et lui renvoyèrent son courrier.

Le visir, qui se flattait qu'Aboulcasem dès ce jour-là lui découvrirait son trésor, sortit de la ville dans la résolution de lui aller faire souffrir de nouveaux supplices. Mais étant arrivé au tombeau, il fut surpris d'en trouver la porte ouverte. Il entra tout troublé, et ne voyant plus dans le cercueil le fils d'Abdelaziz, il en pensa perdre l'esprit. Il retourna promptement au palais, et raconta cet accident au roi qui se sentit saisir d'une frayeur mortelle, et qui lui dit : O Waschy, que deviendrons-nous ? Puisque ce jeune homme nous est échappé, nous sommes perdus. Il ne manquera pas de se rendre à Bagdad et de parler au calife.

14e JOUR.

Aboulfatah de son côté, au désespoir de n'avoir plus en sa puissance la victime de son avarice et de sa cruauté, dit au roi son maître : Plût au ciel que je lui eusse hier ôté la vie, il ne nous causerait pas tant d'inquiétude. Il ne faut pas toutefois, ajouta-t-il, nous désespérer encore. S'il a pris la fuite, comme il n'en faut pas douter, il ne saurait être loin d'ici. Allons avec tous les soldats de la garde. Parcourons tous les environs de la ville. J'espère que nous le trouverons. Le roi se détermina sans peine à une recherche si importante. Il assembla tous ses soldats, et les partageant en deux corps, il en donna un à son visir. Il se mit à la tête de l'autre, et ces troupes se répandirent de toutes parts dans la campagne.

Pendant qu'on cherchait Aboulcasem dans tous les villages, dans les bois et dans les montagnes, le visir Giafar, qui s'était mis en chemin, rencontra sur la route le courrier, qui lui dit : Seigneur, il est inu-

tile que vous alliez jusqu'à Basra, si Aboulcasem est la seule cause de votre voyage; car ce jeune homme est mort. Ses obsèques se firent ces jours passés. Mes yeux en ont été les tristes témoins. Giafar, qui se faisait un plaisir de voir le nouveau roi et de lui présenter lui-même ses patentes, fut très-affligé de sa mort. Il en répandit des larmes, et ne croyant pas devoir continuer son voyage, il retourna sur ses pas.

Dès qu'il fut arrivé à Bagdad, il se rendit au palais avec le courrier. La tristesse qui paraissait sur leur visage fit comprendre par avance à l''empereur qu'ils avaient quelque malheur à lui annoncer. Ah! Giafar, s'écria le prince, vous voilà bientôt de retour. Que venez-vous m'apprendre?—Commandeur des croyans, lui répondit le visir, vous ne vous attendez pas sans doute à la triste nouvelle que je vais vous dire. Aboulcasem n'est plus. Depuis votre départ de Basra, ce jeune homme a perdu la vie.

Haroun-Arraschid n'eut pas plus tôt ouï ces paroles, qu'il se jeta de son trône en bas. Il demeura quelques momens étendu par terre sans donner aucun signe de vie. On se hâta de le secourir, et quand on l'eut fait revenir de son évanouissement, il chercha des yeux le courrier qui venait de Basra, et l'ayant aperçu, il lui demanda sa dépêche. Le courier la lui présenta. Le prince la lut avec beaucoup d'attention. Il s'enferma ensuite dans son cabinet avec Gia-

far. Il lui montra la lettre du roi de Basra. Après l'avoir relue plusieurs fois, le calife dit : Cela ne me paraît pas naturel. Le roi de Basra et son visir me sont suspects. Au lieu d'exécuter mes ordres, ils auront fait mourir Aboulcasem. — Seigneur, dit à son tour Giafar, le même soupçon me vient dans l'esprit, et je serais d'avis qu'on les fit arrêter l'un et l'autre. — C'est à quoi je me détermine dès ce moment, reprit Haroun. Prends dix mille chevaux de ma garde; marche à Basra. Saisis-toi des deux coupables et me les amène ici. Je veux venger la mort du plus généreux de tous les hommes. Giafar obéit ; il choisit dix mille chevaux et se mit en marche avec eux.

Venons présentement au fils d'Abdelaziz, et disons pourquoi le visir Aboulfatah ne le trouva plus dans le tombeau où il l'avait laissé. Ce jeune homme, après avoir été long-tems évanoui, commençait à reprendre ses esprits, lorsqu'il se sentit saisir par des bras vigoureux qui le tirèrent du cercueil et le posèrent à terre. Il crut que c'était encore le visir et ses esclaves qui voulaient recommencer à le maltraiter : Bourreaux, leur dit-il, donnez-moi la mort, si vous êtes capables de pitié. Épargnez-moi des douleurs qui vous sont inutiles, puisque je vous déclare encore que vos tourmens ne m'arracheront jamais mon secret. — Ne craignez rien jeune homme, lui répondit une des personnes qui l'avaient tiré du cercueil;

au lieu de venir vous maltraiter, nous venons à votre secours. A ces paroles Aboulcasem ouvrit les yeux, les jeta sur ses libérateurs, et reconnut parmi eux la jeune dame à qui il avait montré son trésor. Ah! madame, dit-il, est-ce vous à qui je dois la vie? —Oui, seigneur, répondit Balkis, c'est à moi et au prince Aly, mon amant que vous voyez ici. Instruit de toute votre générosité, il a voulu partager avec moi le plaisir de vous délivrer de la mort. — Il est vrai, dit le prince Aly, et j'exposerais dix mille fois ma vie, plutôt que de laisser périr un homme si généreux.

Le fils d'Abdelaziz ayant entièrement repris l'usage de ses sens par le secours de quelques liqueurs qu'on lui donna, fit à la dame et au prince Aly des remerciemens proportionnés au service reçu, et leur demanda comment ils avaient appris qu'il respirait encore. Seigneur, lui dit Balkis, je suis fille du visir Aboulfatah. Je n'ai pas été la dupe du faux bruit de votre mort. J'ai soupçonné mon père de tout ce qu'il a fait, et j'ai gagné un de ses esclaves qui m'a tout avoué. Cet esclave est un des deux qui étaient ici tantôt avec lui; et comme il s'est trouvé chargé de la clef du tombeau, il me l'a confié. J'en ai fait aussitôt avertir le prince Aly, qui s'est hâté de me joindre avec quelques-uns de ses plus fidèles domestiques. Nous sommes venus en diligence, et nous

rendons grâces au ciel de n'être point arrivés trop tard.

O Dieu, dit alors Aboulcasem, se peut-il qu'un père si lâche et si cruel, ait une fille si généreuse! — Allons, seigneur, dit le prince Aly, ne perdons point de tems. Je ne doute pas que demain le visir ne vous trouvant plus dans le tombeau, ne vous fasse chercher avec beaucoup de soin; mais je vais vous conduire chez moi. Vous y serez en sûreté. On ne me soupçonnera point de vous avoir donné un asile. On couvrit Aboulcasem d'une robe d'esclave. Après quoi, ils sortirent tous du tombeau, qu'ils laissèrent ouvert, et prirent le chemin de la ville. Balkis retourna chez elle et rendit la clef du tombeau à l'esclave, et le prince Aly emmena chez lui le fils d'Abdelaziz, qu'il tint si bien caché, que ses ennemis n'en purent apprendre aucune nouvelle.

15e JOUR.

Aboulcasem demeura dans la maison du prince Aly, qui lui fit toutes sortes de bons traitemens,

jusqu'à ce que le roi et le visir désespérant de le retrouver, cessèrent de le chercher. Alors le prince Aly lui donna un fort beau cheval, le chargea de sequins et de pierreries, et lui dit : Vous pouvez présentement vous sauver. Les chemins vous sont ouverts. Vos ennemis ne savent ce que vous êtes devenu. Allez où il vous plaira. Le fils d'Abdelaziz remercia ce généreux prince de ses bontés, et l'assura qu'il en aurait une éternelle reconnaissance. Le prince Aly l'embrassa, le vit partir et pria le ciel de le conduire. Aboulcasem prit la route de Bagdad, et y arriva heureusement après quelques jours de marche.

Lorsqu'il fut dans cette ville, la première chose qu'il fit, fut d'aller au lieu où s'assemblent les marchands. L'espérance d'y voir celui qu'il avait régalé à Basra et de lui conter ses disgraces, faisait toute sa consolation. Il fut mortifié de ne pas le trouver. Il parcourut toute la ville, et il cherchait ses traits dans tous les hommes qui s'offraient à sa vue. Se sentant fatigué, il s'arrêta devant le palais du calife. Le petit page qu'il avait donné à ce prince était alors à une fenêtre, et cet enfant ayant jeté par hasard les yeux sur lui, le reconnut. Il courut aussitôt à l'appartement de l'empereur. Seigneur, lui dit-il, je viens de voir tout-à-l'heure mon ancien maître de Basra.

Haroun n'ajouta point foi à ce rapport. Tu t'es trompé, lui répondit-il, Aboulcasem ne vit plus. Séduit par quelque ressemblance tu auras pris un autre pour lui.—Non, non, commandeur des croyans, répliqua le page, je suis bien assuré que c'est lui. Je l'ai bien reconnu. Quoique le calife ne crût point cette nouvelle, il ne laissa pas de la vouloir approfondir. Il envoya sur-le-champ un de ses officiers avec le page, pour voir si l'homme dont il s'agissait était effectivement le fils d'Abdelaziz. Ils le trouvèrent encore dans la même place, parce que de son côté, croyant avoir reconnu le petit page, il attendait que cet enfant reparût à la fenêtre.

Quand le page fut persuadé qu'il ne s'était pas trompé, il se jeta aux pieds d'Aboulcasem, qui le releva, et lui demanda s'il avait l'honneur d'appartenir au calife? Oui, seigneur, lui répondit l'enfant; c'est le commandeur des croyans lui-même que vous avez reçu chez vous à Basra, et c'est à lui que vous m'avez donné. Venez avec moi, seigneur, l'empereur sera bien aise de vous voir. A ce discours, la surprise du jeune homme de Basra fut extrême. Il se laissa entraîner dans le palais par le page et l'officier, et bientôt il fut introduit dans l'appartement d'Haroun. Ce prince était assis sur un sofa. Il se sentit extraordinairement ému en voyant Aboulcasem; il se leva d'un air empressé, alla au devant de ce jeune hom-

me, et le tint long-tems embrassé sans pouvoir prononcer une parole, tant il était transporté de joie.

Lorsqu'il fut un peu revenu de l'extrême émotion que lui avait causée cette aventure, il dit au fils d'Abdelaziz : O jeune homme! ouvre les yeux et reconnais ton heureux convive. C'est moi que tu as si bien reçu, et à qui tu as fait des présens que ceux des rois n'égalent pas. A ces mots, Aboulcasem qui n'était pas moins troublé que le calife, sur qui par respect il n'avait osé porter la vue, l'envisagea, et le reconnaissant : O mon souverain maître, s'écria-t-il! ô roi du monde, est-ce vous qui êtes venu chez votre esclave? En disant cela, il se jeta la face contre terre aux pieds de l'empereur qui le releva et le fit asseoir auprès de lui sur un sofa.

Comment est-il possible, lui dit ce prince, que vous soyez encore en vie? Alors Aboulcasem raconta toutes les cruautés d'Aboulfatah, et par quelle aventure il avait été arraché à la fureur de ce visir. Haroun l'écouta fort attentivement, et puis lui dit : Je suis cause de vos derniers malheurs. Étant de retour à Bagdad, je voulus commencer à m'acquitter envers vous. J'envoyai un courrier au roi de Basra. Je lui mandai que mon intention était qu'il vous remît sa couronne. Au lieu d'exécuter mes ordres, il résolut de vous ôter la vie; car vous devez être persuadé qu'Aboulfatah vous aurait bientôt fait mou-

rir. L'espérance qu'il avait que les supplices vous obligeraient bientôt à lui découvrir votre trésor, lui faisait seulement différer votre mort. Mais vous serez vengé; Giafar avec un grand nombre de troupes est allé à Basra. Je lui ai donné ordre de se saisir de vos deux persécuteurs et de me les amener. Cependant vous demeurerez dans mon palais et vous y serez servi par mes officiers comme moi-même.

En achevant ces paroles, il prit le jeune homme par la main et le fit descendre dans un jardin rempli des plus rares fleurs. On y voyait plusieurs bassins de marbre, de porphyre et de jaspe qui servaient de réservoirs à une infinité de beaux poissons. Au milieu du jardin paraissait sur douze colonnes de marbre noir fort hautes, un dôme dont la voûte était de bois de sandal et de bois d'aloès. Les intervalles des colonnes étaient fermés par un double treillis d'or, qui formait tout autour une volière pleine de mille et mille serins de diverses couleurs, de rossignols, de fauvettes et d'autres oiseaux harmonieux, qui confondant leurs ramages, faisaient un concert charmant.

Les bains d'Haroun-Arraschid étaient sous ce dôme. Ce prince et son hôte se baignèrent. Après quoi, plusieurs officiers les couvrirent de linges du plus fin lin et qui n'avaient jamais servi. On revêtit ensuite Aboulcasem de riches habits. Puis le calife le mena

dans une salle où il le fit manger avec lui. On leur apporta des potages de jus de mouton et des blancs-mangers. On leur servit des grenades d'Amlas et de Ziri, des pommes d'Exhalt, des raisins de Melah et de Sevise, et des poires d'Ispahan. Après qu'ils eurent mangé de ces potages et de ces fruits, et bu d'un vin délicieux, l'empereur conduisit Aboulcasem à l'appartement de Zobéide.

Cette princesse paraissait sur un trône d'or au milieu de toutes ses esclaves qui étaient debout et partagées en deux files. Les unes avaient des tambours de basque, les autres des flûtes douces, et les autres des harpes. Elles ne faisaient point alors entendre leurs instrumens. Elles écoutaient toutes avec attention une fille plus belle que les autres, qui chantait une chanson dont le sens était : « Qu'il ne faut » aimer qu'une fois ; mais il faut aimer toute sa vie ; » et pendant qu'elle chantait, la demoiselle qu'Aboulcasem avait donnée au calife, jouait de son luth de bois d'aloès, d'ivoire, de bois de sandal et d'ébène.

D'abord que Zobéide aperçut l'empereur et le fils d'Abdelaziz, elle descendit de son trône pour les recevoir. Madame, lui dit Haroun, vous voulez bien que je vous présente mon hôte de Basra. Le jeune homme se prosterna aussitôt devant cette princesse, la face contre terre. Mais tandis qu'il était dans cet état, on entendit tout-à-coup du bruit parmi les esclaves.

Celle qui venait de chanter ayant jeté les yeux sur Aboulcasem, fit un grand cri et s'évanouit.

16e JOUR.

L'empereur et Zobéide se tournèrent aussitôt du côté de l'esclave, et le fils d'Abdelaziz s'étant relevé la regarda aussi; mais il ne l'eut pas envisagée, qu'il tomba en faiblesse. Ses yeux se couvrirent de ténèbres; une pâleur mortelle se répandit sur son visage. On crut qu'il allait mourir. Le calife, prompt à le secourir, le prit entre ses bras et le fit peu à peu revenir de son évanouissement.

Lorsqu'Aboulcasem eut repris ses esprits, il dit au prince : Commandeur des croyans, vous savez l'aventure qui m'est arrivée au Caire. Cette esclave que vous voyez, est la personne qui a été jetée avec moi dans le Nil : c'est Dardané. — Est-il possible, s'écria l'empereur ? Le ciel soit à jamais béni d'un si merveilleux événement !

Pendant ce tems-là l'esclave, par le secours de ses compagnes, reprit aussi l'usage de ses sens. Elle vou-

lut se prosterner aux pieds du calife qui l'en empêcha, et lui demanda par quel miracle elle était encore en vie après avoir été précipitée dans le Nil? Commandeur des croyans, dit-elle, j'allai donner dans les filets d'un pêcheur, qui par hazard les retira dans le moment. Il fut assez surpris d'avoir fait une pareille pêche; et comme il s'aperçut que je respirais encore, il me porta dans sa maison, où par ses soins, rappelée à la vie, je lui contai ma déplorable histoire. Il en parut effrayé; il eut peur que le sultan d'Égypte n'apprît qu'il m'avoit sauvée. Ainsi, craignant de perdre la vie pour avoir conservé la mienne, il se hâta de me vendre à un marchand d'esclaves qui partait pour Bagdad. Ce marchand m'amena dans cette ville, et me présenta peu de tems après à la princesse Zobéide qui m'acheta.

Tandis que l'esclave parlait, le calife la considérait attentivement, et la trouvant d'une beauté charmante: Aboulcasem, s'écria-t-il dès qu'elle eut cessé de parler, je ne suis plus surpris que vous ayez toujours conservé le souvenir d'une si belle personne. Je rends graces au ciel de l'avoir conduite ici pour me donner de quoi m'acquitter envers vous. Dardané n'est plus esclave, elle est libre. Je crois, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Zobéide, que vous ne vous opposerez point à sa liberté. — Non, seigneur, répondit la princesse, j'y souscris avec joie, et je souhaite que

ces deux amans goûtent les douceurs d'une longue et parfaite union après les malheurs qui les ont séparés.

Ce n'est pas tout, reprit Haroun, je veux que leur mariage se consomme dans mon palais, et qu'on fasse pendant trois jours des réjouissances publiques dans Bagdad. Je ne saurais traiter trop honorablement mon hôte de Basra. — Ah! seigneur, dit Aboulcasem, en se jetant aux pieds de l'empereur, si vous êtes au-dessus des autres hommes par votre rang, vous l'êtes encore plus par votre générosité. Permettez que je vous découvre mon trésor et vous en abandonne dès-à-présent la possession. — Non, non, repartit le calife, jouissez tranquillement de votre trésor; je renonce même au droit que j'ai dessus, et puissiez-vous vivre assez long-tems pour l'épuiser.

Zobéide pria le fils d'Abdelaziz et Dardané de lui conter leurs aventures, et elle les fit écrire en lettres d'or. Après cela, l'empereur ordonna les apprêts de leur mariage qui se fit avec beaucoup de pompe. Les réjouissances publiques qui le suivirent duraient encore, lorsqu'on vit revenir le visir Giafar avec les troupes qui tenaient Aboulfatah bien lié. Pour le roi de Basra, il s'était laissé mourir de chagrin de n'avoir pu retrouver Aboulcasem.

Sitôt que Giafar eut rendu compte de sa commission à son maître, on dressa devant le palais un écha-

faud et l'on y fit monter le méchant Aboulfatah. Tout le peuple instruit de la cruauté de ce visir, au lieu d'être touché de son malheur, témoignait de l'impatience de voir son supplice. Déjà l'exécuteur avait le sabre à la main prêt à faire tomber la tête du coupable, quand le fils d'Abdelaziz se prosternant devant le calife, lui dit : Commandeur des croyans, accordez à mes prières la vie d'Aboulfatah. Qu'il vive! qu'il soit témoin de mon bonheur! qu'il voye toutes les bontés que vous avez pour moi, ne sera-t-il pas assez puni?

O trop généreux Aboulcasem, s'écria l'empereur, que vous méritez bien de régner! Que les peuples de Basra seront heureux de vous avoir pour roi! —Seigneur, lui dit le jeune homme, j'ai encore une grace à vous demander. Donnez au prince Aly ce trône que vous me destinez. Qu'il règne avec la dame qui a eu la générosité de me dérober à la fureur de son père. Ces deux amans sont dignes de cet honneur. Pour moi, chéri et protégé du commandeur des croyans, je n'ai pas besoin de couronne. Je suis au-dessus des rois.

Le calife, pour récompenser le prince Aly du service qu'il avait rendu au fils d'Abdelaziz, lui envoya des patentes, et le fit roi de Basra. Mais trouvant Aboulfatah trop coupable pour lui accorder la liberté avec la vie, il ordonna que ce visir serait enfermé

dans une tour obscure pour le reste de ses jours. Quand le peuple de Bagdad sut que c'était l'offensé lui-même qui avait demandé la vie de l'offenseur, on donna mille louanges au jeune Aboulcasem, qui partit peu de tems après pour Basra avec sa chère Dardané, tous deux escortés par des troupes de la garde du calife, et suivis d'un très-grand nombre d'officiers.

Sutlumemé finit en cet endroit l'histoire d'Aboulcasem Basry. Toutes les femmes de la princesse de Cachemire lui donnèrent de grands applaudissemens. Les unes louèrent la magnificence et la générosité du jeune homme de Basra : les autres prétendaient que le calife Haroun-Arraschid n'était pas moins généreux que lui. D'autres enfin, ne s'attachant qu'à la constance, disaient qu'Aboulcasem avait été un amant très-fidèle. Alors Farukhnaz, prenant la parole, dit : Je ne suis pas de votre sentiment ; peu s'en est fallu que Balkis ne lui ait fait oublier Dardané. Je veux qu'un amant, si la mort lui enlève sa maîtresse, en conserve toujours un si tendre souvenir, qu'il soit incapable d'une passion nouvelle ; mais les hommes ne se piquent pas d'une si grande constance. — Pardonnez-moi, madame, dit Sutlumemé ; on en a vu dont la fidélité ne s'est jamais démentie. Vous en serez persuadée si vous voulez entendre l'histoire du roi Ruzvanschad et de la princesse Cheheristany.

Voyons, répliqua Farrukhnaz, je vous permets de nous la raconter. Aussitôt la nourrice la commença de cette sorte.

HISTOIRE

DU ROI RUZVANSCHAD ET DE LA PRINCESSE CHEHERISTANY.

Un jeune roi de la Chine, appelé Ruzvanschad, étant un jour à la chasse, rencontra une biche blanche à taches bleues et noires, qui avait des anneaux d'or aux pieds, et sur le dos une housse de satin jaune relevée d'une broderie d'argent.

A la vue d'une si belle proie, le prince enflammé du désir de s'en rendre maître, courut sur elle à toutes brides; mais la biche trompant sa poursuite, s'enfuit avec tant de vîtesse et de légèreté, que bientôt il ne vit pas même la poussière qu'elle élevait en courant. Il ne perdit pas sans chagrin l'espérance de la joindre, et il en était tout mortifié lorsqu'elle s'offrit à ses yeux pour la seconde fois. Il l'aperçut auprès d'une fontaine, où couchée sur le gazon, elle semblait se délasser de la course qu'elle venait de faire. Il pousse encore son cheval; mais il fait de vains efforts pour la prendre : la biche le voyant approcher, se lève légèrement, fait deux ou trois bonds, et s'élance dans l'eau, de manière qu'elle ne parut plus....

17e JOUR.

Le roi de la Chine mit promptement pied à terre. Il court, s'agite, tourne sans cesse autour de la fontaine, il remue l'eau, il y cherche sa proie, et n'en découvrant aucunes traces, il demeure fort étonné de cette aventure. Son visir et les autres personnes de sa suite n'en furent pas moins surpris. Le roi, après avoir fait là-dessus bien des réflexions, dit qu'il ne pouvait se persuader que cette biche fût en effet une bête sauvage, et que c'était plutôt une nymphe, qui sous cette forme prenait plaisir à se jouer des chasseurs. Les courtisans furent tous de ce sentiment.

Cependant Ruzvanschad regardait sans cesse la fontaine, et soupirait de tems en tems sans savoir pourquoi. Il faut, dit-il à son visir, que je passe ici la nuit. Je veux par curiosité observer cette nymphe. J'ai un secret pressentiment que je la verrai sortir de l'eau. Après avoir pris cette résolution, il renvoya tout son monde, à la réserve de son visir. Ils s'assirent tous deux sur l'herbe et continuèrent à s'entre-

tenir de la biche blanche jusqu'à la nuit. Alors le roi fatigué de la chasse, voulut prendre un peu de repos. Muezin, dit-il à son visir, je ne puis me défendre du sommeil. Veille pendant que je dormirai. Que tes yeux soient toujours attachés sur la fontaine; et si tu vois paraître quelque chose, ne manque pas de m'éveiller. Muezin, bien qu'accablé de lassitude, veilla quelque tems pour plaire au roi; mais enfin, se sentant assoupi malgré son zèle, il s'endormit.

Le sommeil dura peu. Ils se réveillèrent en sursaut l'un et l'autre au bruit d'une symphonie charmante qui se fit entendre assez près d'eux; et pour comble d'étonnement, ils aperçurent un magnifique palais fort éclairé, et que la main des hommes ne pouvait avoir élevé. Muezin, dit le roi tout bas, qu'est-ce que ceci? Quels concerts frappent nos oreilles? Quel palais s'offre à nos yeux? — Seigneur, répondit le visir, tout ceci sans doute n'est point naturel. C'est un enchantement. Plût au ciel que nous eussions abandonné cette fontaine. Ce palais est peut-être un piége que quelque magicien tend à votre majesté. — Quoi que ce puisse être, reprit le prince, ne pense pas que la crainte m'arrête. Marchons vers ce palais, ajouta-t-il en se levant, voyons quelle sorte de gens l'habitent. Cesse de me vouloir faire envisager des malheurs. Plus tu me représenteras de périls, et plus tu me donneras d'envie de m'y exposer.

Le visir voyant son maître déterminé à tenter l'aventure, n'osa plus s'opposer à son dessein. Ils marchèrent tous deux vers le palais. Ils arrivèrent à la porte. Ils la trouvent ouverte : ils entrent dans une grande cour, et de-là dans une salle pavée de porcelaines de la Chine, ornée de sofas et de tapisseries de brocard d'or, et parfumée des plus agréables odeurs. Ils traversèrent cette salle où il n'y avait personne, et passèrent dans une autre où ils virent sur un trône d'or une jeune dame toute couverte de pierreries, et dont l'extrême beauté les surprit.

Elle paraissait écouter avec beaucoup d'attention cinquante ou soixante demoiselles, dont les unes chantaient et les autres jouaient du luth. Elles avaient toutes des habits de taffetas couleur de rose parsemés de perles, et se tenaient debout devant le trône. Ruzvanschad ne pouvait entendre de plus belles voix ni des sons plus touchans; mais il y fit peu d'attention : la dame qui était sur le trône l'occupa tout entier.

Quand les demoiselles aperçurent ce prince, elles cessèrent de chanter. Il fit une profonde révérence, et s'étant avancé au milieu de la salle, il adressa ce discours à la dame dont il se sentait déjà charmé : O ravissante reine des cœurs, qui venez d'asservir par vos premiers regards le souverain maître de la Chine, apprenez-moi de grace, le nom de cette merveilleuse nymphe, dont la vue produit des effets si

puissans! La dame sourit à ces paroles, et répondit : Je suis une biche qui sais enchaîner les lions. Je suis cette proie que vous avez poursuivie aujourd'hui et qui s'est jetée dans la fontaine.—Mais, madame, que dois-je penser de cette métamorphose? Mon amour en est alarmé. Que sais-je si dans ce moment vous n'offrez point à mes yeux de trompeuses apparences? —Non, repartit la dame, je vous parais telle que je suis naturellement. Il est vrai que je change de formes quand il me plaît. Je me rends à mon gré visible et invisible aux hommes; mais tout cela se fait sans enchantement; et le pouvoir de me transformer en ce que je veux, est un avantage que j'ai reçu du ciel en naissant.

A ces mots, la dame descendit de son trône, s'approcha du roi, le prit par la main, et le mena dans une chambre où il y avait une table couverte de viandes délicates. Elle le fit asseoir et se mit entre lui et Muezin, qui de tout ce qu'il voyait n'augurant rien de bon pour son maître, s'attendait à quelque triste événement.

Pour le jeune roi, il était enchanté de la dame; aucune réflexion ne troublait le plaisir qu'il prenait à la regarder. Il voulut la servir, mais elle lui dit : Mangez vous deux. Pour nous, l'odeur des parfums ou celle des viandes nous sert de nourriture....

18e JOUR.

Aussitôt que le prince et son visir eurent mangé, deux demoiselles leur présentèrent à chacun une coupe d'agathe, remplie d'un vin de couleur de pourpre. Ils burent, et ces mêmes demoiselles avaient soin de tenir toujours les coupes pleines. On apporta aussi du vin à la dame; mais elle n'en but pas une goutte. Elle se contentait de le sentir, et la seule odeur faisait sur elle autant d'effet que la liqueur même sur Ruzvanschad. Ils commencèrent à s'échauffer. Le roi dit à la dame mille choses passionnées, et la dame se laissant attendrir, lui parla en ces termes :

Prince, quoique vous soyez d'une espèce inférieure à la mienne, je n'ai pu m'empêcher de vous aimer. Et pour vous apprendre de quel prix est la conquête que vous avez faite, je ne veux pas que vous ignoriez plus long-tems qui je suis. On voit dans la mer une île appelée Cheheristan. Elle est habitée par des

génies dont le roi se nomme Menoutcher. Je suis fille unique de ce prince, et Cheherestany est mon nom.

Il y a trois mois que j'ai quitté la cour de mon père, et que curieuse de voir tous les différens pays où vivent les enfans d'Adam, je me plais à voyager. J'ai parcouru tout le monde, et j'étais prête à m'en retourner à Cheheristan, lorsqu'en traversant aujourd'hui vos états, je vous ai vu à la chasse. Je me suis arrêtée pour vous regarder. Mes sens se sont troublés tout-à-coup, et je ne vous ai pas perdu de vue que je suis tombée dans une profonde rêverie. Il m'est échappé quelques soupirs, et sentant que malgré moi j'étais occupée de vous, j'en ai rougi. Est-il possible, disais-je, qu'un homme cause le trouble qui m'agite? Un enfant d'Adam triomphera-t-il de ma fierté? J'ai eu honte de ma faiblesse, et j'ai voulu promptement m'éloigner de vous; mais arrêtée, comme par le pouvoir d'un charme, je n'en ai pas eu la force. Alors cédant aux tendres mouvemens qui retenaient mes pas, je n'ai plus songé qu'à chercher les moyens de vous plaire. J'ai pris la forme d'une biche blanche, et me suis présentée devant vous pour vous attirer. Vous m'avez poursuivie; et après que je me suis jetée dans la fontaine, vous ne sauriez croire avec quel plaisir je vous ai vu fatiguer l'eau pour me retrouver. Je me suis applaudie de

votre inquiétude. J'en ai conçu un heureux présage. Attentive à tous vos discours, j'ai été ravie d'entendre que vous vouliez passer la nuit auprès de la fontaine; et pendant que vous dormiez, j'ai fait bâtir ce palais pour vous recevoir. Les génies qui me servent l'ont construit en un moment.

Cheheristany allait continuer, lorsqu'il entra une demoiselle qui paraissait fort affligée. La princesse lisant sur son visage le malheur qu'elle venait lui annoncer, fit un grand cri. Ensuite elle se frappa le visage et se prit à pleurer amèrement. Quel spectacle pour le roi de la Chine! Vivement touché de la douleur qu'elle faisait paraître, il était fort en peine d'en savoir la cause. Il allait la demander, quand la demoiselle qui venait d'arriver, s'avança et dit à la princesse : O reine, vous savez que les génies, quoiqu'ils vivent plus long-tems que les hommes, ne laissent pas d'être comme eux sujets à la mort. Vous avez perdu le roi votre père. Il vient de passer de la vie périssable à la vie éternelle. Tous les peuples vous demandent. Ils vous attendent pour vous couronner. Venez donc recevoir l'hommage de vos nouveaux sujets, et répondre à l'impatience qu'ils ont de vous rendre tous les honneurs qui vous sont dus. Le grand visir mon père m'a chargé de hâter votre retour.

Mainona, lui répondit la princesse, c'est assez.

Je reconnaitrai le zèle de votre père et celui que vous me marquez. Je vais partir avec vous tout-à-l'heure. Adieu, prince, ajouta-t-elle en se tournant vers Rusvanschad, et lui tendant une de ses belles mains qu'il baisa avec transport, il faut que je vous quitte; mais soyez assuré que nous nous reverrons quelque jour. Si je vous retrouve amoureux et fidèle, je n'aurai point d'autre époux que vous.

Elle disparut en achevant ces mots. Aussitôt une épaisse nuit, succédant à la clarté des bougies dont le palais était illuminé, laissa le roi de la Chine et son visir dans une obscurité à ne pouvoir rien discerner, et ils demeurèrent dans cet état jusqu'au jour qui leur causa une nouvelle surprise; car au lieu d'être dans un palais, comme ils se l'imaginaient, ils se trouvèrent au milieu de la campagne sans apercevoir la moindre maison.

Muezin, dit alors le prince, faut-il prendre pour un songe tout ce qui vient de nous arriver? — Non, seigneur, répondit le visir, je crois plutôt que c'est un enchantement. La dame que nous avons vue est quelque effroyable magicienne, qui pour vous inspirer de l'amour aura pris la forme d'une charmante nymphe; et toutes ces belles demoiselles qui chantaient et jouaient si bien du luth, sont autant de démons dévoués à ses charmes.

Quelque vraisemblance qu'il y eût dans ce que di-

sait Muezin, le roi était trop amoureux pour le croire, et ne voulant pas perdre l'opinion avantageuse qu'il avait conçue de sa dame, il s'en retourna dans son palais résolu d'en conserver toujours un vif et tendre souvenir. En effet loin de l'oublier, bien qu'il n'en reçût aucunes nouvelles, et que le visir ne cessât de combattre sa passion, il tomba dans une profonde mélancolie. Il abandonna tous les plaisirs. Il n'en pouvait goûter aucun que celui de la chasse; encore n'allait-il chasser qu'aux lieux où sa biche blanche lui avait apparue, et où il se flattait quelquefois de la revoir.

Cependant il y avait près d'une année qu'il aimait sans qu'il eût sujet de se flatter qu'il n'aimait pas un objet chimérique. Il commençait à craindre que tout ce qu'il avait vu ne fût un enchantement. Il lui prit envie de voyager dans l'espérance que les distractions effaceraient insensiblement toutes ces images de son esprit. Il laissa la conduite du royaume à Muezin; et malgré tout ce que ce ministre lui put représenter pour le détourner du dessein qu'il avait pris de ne vouloir être accompagné de personne, il partit tout seul une nuit, monté sur un fort beau cheval, qui avait une selle et une bride d'or enrichies de rubis et d'émeraudes. Ce prince était couvert de riches habits, et portait un large cimeterre dont le fourreau était parsemé de diamans.

Il avait déjà traversé ses États. Il avait même gagné les frontières du Thibet, et il s'avançait vers la capitale de ce royaume. Il n'en était qu'à deux petites journées, lorsqu'il s'arrêta sous un gros arbre dont l'épais feuillage faisait beaucoup d'ombre. A peine eut-il mit pied à terre pour se reposer quelques momens, qu'il aperçut assez près de lui, sous un autre arbre, une dame qui ne paraissait pas avoir dix-huit ans. Elle était assise, la tête appuyée sur une de ses mains; elle rêvait profondément, et l'on jugeait à son air triste qu'il fallait que quelque malheur lui fût arrivé. Les habits qui la couvraient étaient tout déchirés; mais au travers de ses haillons on ne laissait pas de remarquer que c'était une très-belle personne, et qui ne devait pas être du commun. Ruzvanschad s'approcha d'elle, et après lui avoir offert son secours, lui demanda qui elle était. La dame lui répondit: « Je suis fille et femme de » roi, et cependant je ne suis point ce que je dis. Je » suis princesse, et je ne suis point ce que je suis. »

19e JOUR.

Le roi de la Chine ne savait que penser de la jeune dame. Il crut qu'elle avait perdu l'esprit. Madame, reprit-il, rappelez votre raison et me croyez disposé à vous rendre tous les services qui dépendront de moi.—Seigneur, dit-elle alors, je ne suis point étonnée que vous me regardiez comme une folle. Le discours que je viens de vous tenir a dû vous paraître insensé; mais vous me le pardonnerez sans doute quand vous saurez mes malheurs. Je vais vous les apprendre pour reconnaître votre générosité.

HISTOIRE

DU JEUNE ROI DE THIBET ET DE LA PRINCESSE DE NAÏMANS.

Je suis, poursuivit-elle, fille d'un roi des Naïmans. Mon père n'ayant pas d'autre enfant que moi, lorsqu'il mourut, tous les grands et le peuple me pro-

clamèrent reine; et en attendant que je fusse en âge de régner, car je n'avais que quatre ans, on confia le gouvernement de l'État au visir Aly-Bin-Haytam qui avait épousé ma nourrice, et dont on connaissait la capacité. Ce sage ministre fut aussi chargé de mon éducation. Il commençait à m'enseigner l'art de régner, et j'allais bientôt prendre connaissance des affaires, quand la fortune qui donne et ôte à son gré les diadèmes, vint me précipiter du haut du trône dans un abîme affreux. Un frère de mon père, le prince Mouaffac qu'on croyait mort depuis longtems, et qu'on disait avoir été tué dans une bataille donnée contre les Mogols, parut tout-à-coup dans le pays des Naïmans. Quelques grands seigneurs qui avaient autrefois été de ses amis entrèrent dans ses intérêts, et secondant l'ambition qui l'animait, excitèrent dans l'État une révolte en sa faveur. Le visir Aly s'efforça vainement de l'apaiser. Au lieu d'éteindre ce feu qui s'allumait, il ne fit que l'irriter. En un mot tous mes peuples se laissèrent séduire par les pratiques de Mouaffac, et se déclarèrent pour lui.

L'usurpateur ne se vit pas plus tôt couronné, qu'il voulut s'assurer de ma personne et me faire mourir, pour prévenir tout ce que le zèle de quelques amis qui me restaient, pourrait entreprendre pour moi. Mais le visir Aly et ma nourrice sa femme, trouvèrent moyen de me soustraire à la fureur du tyran. Ils m'en-

levèrent une nuit, nous sortîmes d'Albasim, et par des chemins détournés nous gagnâmes le Thibet. Nous allâmes demeurer dans la capitale de ce royaume, où le visir passa pour un peintre indien, et moi pour sa fille. Il avait appris à peindre, et il possédait cet art si parfaitement, qu'il acquit bientôt de la réputation. Quoique nous eussions une grande quantité de pierreries, et que nous pussions vivre avec éclat, nous menions une vie obscure comme si nous eussions été réduits à subsister du pinceau d'Aly. Nous craignions les émissaires de Mouaffac, et nous ne voulions point qu'on nous soupçonnât d'être autre chose que ce que nous paraissions.

Deux années s'écoulèrent pendant ce tems-là. Je perdis insensiblement les idées de grandeur qu'on m'avait inspirées, et prenant des sentimens conformes à mon malheur, déjà je commençais à m'accoutumer à l'obscurité d'une condition commune. Il semblait que je n'eusse jamais été que la fille d'un simple particulier. Je ne me souvenais plus d'avoir été sur le trône. La tranquillité dont je jouissais me faisait oublier le passé ; ou si quelquefois encore je rappelais dans ma mémoire le rang glorieux que j'avais occupé, je ne l'envisageais plus que comme un joug dont j'étais dégagée ; et libre des soins attachés à la puissance souveraine, je pardonnais à la fortune de me l'avoir ôtée. Plût au ciel, hélas ! que j'eusse

passé le reste de ma vie dans cet état obscur et heureux; mais non, il faut remplir sa destinée : et il n'est pas moins inutile de se plaindre de ses disgraces que de vouloir les prévenir.

Le visir fit quelques tableaux qui furent admirés de toute la ville de Thibet. Le roi en entendit parler et eut envie de les voir. Il vint lui-même chez Aly qui les lui montra. Ce prince en fut très-satisfait, aussi-bien que de la conversation du peintre. Pendant qu'ils s'entretenaient tous deux, j'entrai dans la chambre où ils étaient, entraînée par la curiosité de voir le roi. Je crus que ne paraissant devant lui que comme la fille du peintre, il ne ferait aucune attention à moi. Je me trompai : il me regarda; il fut même frappé de ma vue; je m'en aperçus et me retirai. Il ne fit pas semblant toutefois de m'avoir remarquée, et il continua de parler au visir; mais avec tant de trouble et d'émotion, avec un air si inquiet, qu'il ne fut pas difficile de juger que j'avais fait sur lui quelque impression. Effectivement ce prince revint dès le lendemain chez Aly. Il y revint encore les jours suivans. Sous prétexte de chercher des tableaux, il entrait dans toutes les chambres, et faisait si bien qu'il pénétrait toujours jusqu'à celle où j'étais. Il ne me disait rien à la vérité, mais ses regards enflammés ne découvraient que trop ses sentimens.

Un jour il offrit au visir un appartement dans son

palais avec une grosse pension, voulant, disait-il, arrêter dans ses États et s'attacher un si fameux peintre. Aly devina sans peine le motif de cette proposition, et comme il en voyait les conséquences, il me dit : Je m'aperçois, ma reine, que le roi de Thibet vous aime. L'amour a plus de part que la peinture aux offres qu'il nous a faites. Nous allons loger dans son palais. Il ne manquera pas de chercher tous les jours à vous entretenir de sa passion. Souvenez-vous de votre naissance; et bien loin d'accorder aux soupirs de ce prince une indigne victoire, résistez courageusement aux pressantes instances de sa tendresse. S'il est assez amoureux pour vouloir vous associer à son rang, vous l'écouterez ; s'il a d'autres vues, nous saurons bien les tromper. Je promis au visir de suivre exactement ses conseils. Je ne lui dis point que j'avais remarqué aussi-bien que lui l'amour du roi, et encore moins ce que cette découverte avait produit en moi. Le prince, etait jeune, beau, parfaitement bien fait ; je ne pus me défendre d'avoir pour lui les mêmes sentimens que je lui avais inspirés.

20e JOUR.

Cependant quelque penchant que je me sentisse pour le roi de Thibet, je me promettais bien de le lui cacher, s'il n'avait pas d'autre dessein que de tenter ma vertu ; mais ce prince m'épargna la peine de me contraindre long-tems. Je ne fus pas plus tôt dans son palais qu'il me déclara son amour de la manière que je le souhaitais. Vous m'avez charmé, me dit-il, dès le premier moment que je vous ai vue. J'ai été depuis sans cesse occupé de vous, et je sens que je ne puis vivre sans vous posséder ; mais quelque vive ardeur qui m'enflamme, ne croyez pas que je veuille vous traiter comme une esclave. J'ai pour vous autant de respect que j'en aurais pour la fille du roi de la Chine, et je prétends en vous donnant ma foi vous placer sur le trône de Thibet.

Je remerciai le prince de l'honneur qu'il me voulait faire, et prenant cette occasion pour lui apprendre qui j'étais, je lui contai mon histoire qui le tou-

cha vivement. Ma princesse, s'écria-t-il, je vois bien que le ciel m'a réservé l'honneur de vous venger, puisque vous êtes venue chercher un asile au Thibet. Oui, le perfide Mouaffac sera bientôt puni d'avoir osé prendre votre place. Consentez que je vous épouse aujourd'hui, et soyez assurée que dès demain je lui enverrai des ambassadeurs pour lui déclarer la guerre, s'il refuse de vous céder le trône qu'il a usurpé. Je fis de nouveaux remercîmens au roi, et lui avouai qu'en nous voyant tous deux pour la première fois, si j'avais fait sur lui quelque impression, je ne l'avais pas aussi impunément regardé. Cet aveu le charma. Il prit une de mes mains; il la baisa avec transport, et me jura qu'il m'aimerait toujours. Il m'épousa dès le jour même, et notre mariage fut célébré dans la ville par de grandes rejouissances.

Le lendemain le roi, comme il me l'avait promis, nomma des ambassadeurs pour aller au pays des Naïmans. Ils partirent en diligence, et ils ne furent pas si tôt arrivés à la cour de Mouaffac qu'ils demandèrent audience; on la leur accorda. Ils dirent à ce prince que leur maître m'ayant épousée, ils venaient le sommer de me restituer le royaume des Naïmans, ou sur son refus lui déclarer la guerre. Mouaffac, bien que hors d'état de résister au roi de Thibet, fut assez fier pour mépriser ses menaces, de sorte que les ambassadeurs de retour, annoncèrent à leur

maître le refus de l'usurpateur. Aussitôt on fit des levées dans tout le royaume de Thibet, et l'on mit sur pied une pied une armée nombreuse; mais dans le tems que les troupes assemblées étaient prêtes à marcher contre les Naïmans, il vint des députés de la part de ces peuples pour m'assurer de leur obéissance, et m'apprendre que mon oncle Mouaffac était mort après quelques jours de maladie. Sur cette nouvelle, le roi congédia son armée et résolut d'envoyer Aly régner pour moi dans les pays des Naïmans. Ce ministre était prêt à partir, lorsqu'une aventure, à laquelle je ne me serais jamais attendu, l'en empêcha.

Un soir j'étais assise sur un sofa dans mon cabinet et je lisais quelques chapitres de l'alcoran. Après les avoir lus, je me levai pour aller trouver le roi qui était déjà couché. Un fantôme effroyable se présenta tout-à-coup au-devant de mes pas et disparut dans le moment. Je fis un si grand cri, que je réveillai le roi qui dormait. Il accourut à moi promptement, et me demanda pourquoi j'avais crié. Je lui en dis la cause, et rassurée par sa présence, j'étais déjà disposée à croire que le fantôme qui m'était apparu venait de ma seule imagination que la lecture avait échauffée. Le prince m'écouta fort attentivement, et bien loin d'achever de dissiper ma frayeur, il me dit : Je suis plus troublé que vous, et je ne

comprends pas, madame, comment vous pouvez être en même-tems dans mon lit et dans ce cabinet. — Seigneur, lui dis-je, je ne conçois rien au discours que vous me tenez. Parlez-moi, de grace, plus clairement. —Eh bien, repartit-il, vous n'avez qu'à vous approcher du lit, et vous allez voir la chose du monde la plus étonnante. En effet, m'étant avancée jusqu'au chevet, j'aperçus avec toute la surprise que vous pouvez penser, une jeune femme qui me ressemblait parfaitement. Elle avait tous mes traits et toute ma figure.

O ciel, m'écriai-je à ce spectacle, quel objet s'offre à ma vue! Quel prodige inoui..... Ah! méchante, interrompit cette dame d'un son de voix pareil au mien, il faut que tu sois bien effrontée pour oser prendre ma forme! Quel est donc ton dessein, scélérate enchanteresse? Crois-tu que le roi mon époux, trompé par ces apparences qui lui laissent ignorer laquelle de nous deux est sa femme, pourra me chasser de son lit et te donner ma place? Perds cette espérance. Ton artifice sera inutile; malgré tes enchantemens, mon mari voit bien que tu n'es qu'une misérable. Mon cher seigneur, ajouta-t-elle en s'adressant au prince, faites arrêter cette perfide magicienne; ordonnez tout-à-l'heure qu'on la jette dans un sombre cachot, et que demain elle expie dans les flammes sa coupable intention.

21e JOUR.

Si la parfaite ressemblance qui était entre cette dame et moi, poursuivit la princesse des Naïmans, m'avait étonnée, son discours insolent me surprit encore davantage. Au lieu de répondre sur le même ton, je ne pus m'empêcher de pleurer, et je dis au roi : Seigneur, je croyais avoir épuisé ma mauvaise fortune, j'avais lieu de penser qu'après avoir uni mon sort au vôtre, tous mes malheurs étaient finis; mais hélas! un démon jaloux de mon bonheur vient le traverser. Il emprunte mes traits et veut passer pour moi-même; il a réussi. Vous ne me connaissez plus. Vous me confondez avec lui. Regardez-moi de grace. Si votre femme vous est chère, votre cœur doit la démêler au travers du charme qui trompe vos yeux. J'atteste le ciel que je suis la princesse des Naïmans.

La dame couchée m'interrompit pour la seconde fois : Vous en avez menti, me dit-elle, vous êtes une impudente, et vous faites assez voir ce qu'on doit

penser de vous. Les traîtres ont d'abord recours aux sermens, et leurs yeux prompts à servir leur perfidie, leur fournissent toujours des pleurs. — Cessez, nous dit alors le roi, finissez des discours qui ne m'apprennent point ce que je veux savoir. Vous ne faites que m'embarasser l'une et l'autre. Je ne puis reconnaître ma femme. L'une de vous deux est une magicienne qui cherche à me séduire, mais il ne m'est pas possible de la distinguer, et je craindrais, en voulant punir la coupable, de faire tomber le châtiment sur l'innocente.

Le roi ne pouvant donc me démêler de la magicienne, appela le chef de ses eunuques et lui commanda de nous enfermer dans des appartemens séparés. Nous y passâmes le reste de la nuit. Le lendemain, le prince fit venir le visir Aly et sa femme, et leur conta toute l'aventure. Ils demandèrent à nous voir toutes deux ensemble, ne doutant point, quelque chose que leur pût dire le roi, qu'ils ne me reconnussent; mais ils nous trouvèrent si semblables l'une à l'autre, qu'il ne leur fut pas moins impossible qu'au roi de discerner le mensonge de la vérité. Ma nourrice même se ressouvenant que j'avais apporté en naissant une marque au genou, nous visita, et fut assez surprise lorsqu'elle vit que nous avions toutes deux le même signe au même endroit. Ils ne se rebutèrent point pour cela, ils commencèrent à nous

interroger séparément. La dame répondit à leurs questions comme moi-même ; de sorte qu'ils ne savaient ce qu'ils devaient penser. Il parut cependant à ma nourrice que mes réponses étaient plus justes, et elle décida pour moi.

Mais on ne s'arrêta point à son sentiment, et tous les visirs que le roi avait assemblés, jugeant au contraire que la dame qu'on avait trouvé couchée dans le lit du prince était la reine et l'autre la magicienne, ils conclurent qu'il fallait me brûler. Le roi ne voulut pas suivre un avis si cruel, de peur de faire mourir sa femme en croyant la venger : il se contenta de me bannir de la cour. On m'ôta mes habits, on me couvrit de haillons, et l'on me mit hors de la ville. Je suis venue jusqu'ici en vivant des provisions que les personnes charitables m'ont données. Voilà mon histoire, seigneur, ajouta la princesse des Naïmans. J'espère qu'après cela vous conviendrez que j'ai eu raison de vous dire « que je suis fille et femme de » roi, et que cependant je ne suis point ce que je » dis ; que je suis princesse, et ne suis point ce que » je suis. »

En cet endroit la reine de Thibet ayant cessé de parler, Ruzvanschad prit la parole et lui dit : Consolez-vous, madame, vos malheurs sont parvenus à leur comble, et vous ne devez pas douter que la fortune désormais ne vous devienne favorable ; car,

comme dit un de nos poètes, une chose qui est arrivée au point de sa perfection touche au moment de sa décadence, et un malheur extrême est voisin de la prospérité. Attends-toi à périr, ajoute le même poète, quand on te dira que tu es parfait, et prépare ton cœur à la joie, lorsque l'adversité te fera sentir ce qu'elle a de plus rigoureux. C'est ainsi que le ciel a réglé la vie des hommes. Pour vous convaincre de cette vérité, je veux, madame, vous conter l'histoire du visir Caverscha.

HISTOIRE

DU VISIR CAVERSCHA.

Un roi d'Hyrcanie, appelé Codavende, avait un visir, nommé Caverscha. Ce ministre, homme d'un esprit supérieur et d'un expérience consommée, voulut un jour se baigner. Il était auprès de la cuve du bain. Il tira de son doigt sa bague en badinant, et la laissa tomber par hasard dans la cuve; mais au lieu d'aller au fond, elle demeura sur la surface de l'eau.

Caverscha, frappé de ce prodige, ordonna aussitôt à ses officiers d'enlever de sa maison toutes ses richesses et de les aller cacher dans un lieu qu'il leur nomma, en leur disant que le roi son maître était sur le point de le faire arrêter. Effectivement ses domes-

tiques n'avaient pas encore emporté tous ses meubles, que le capitaine des gardes du roi arriva chez lui avec des soldats, et lui dit qu'il avait ordre de le mener en prison. Le visir s'y laissa conduire, pendant qu'une partie des soldats se saisit de tout ce qui était resté dans sa maison. Ce malheureux ministre, que Codavende traitait ainsi sur de faux rapports, demeura plusieurs années dans les fers. Il n'avait pas la liberté d'entretenir ses amis. On lui refusait toutes sortes de consolations, et tous les jours le roi donnait quelque nouvel ordre qui augmentait la rigueur de sa prison.

Il avait envie depuis long-tems de manger du rommanaschy [1]. Il en demandait sans cesse et l'on avait la cruauté de lui en refuser, tant on s'attachait à le mortifier. Cependant un jour le concierge lui en porta par pitié et lui en présenta dans un bassin de porcelaine. Le visir, ravi d'avoir enfin ce qu'il avait si ardemment désiré, se disposait à contenter ses désirs, quand deux gros rats qui se battaient, venant à passer tout-à-coup auprès du rommanaschy qu'il avait mis à terre pour un moment, tombèrent dedans et le rendirent immonde. Caverscha n'en voulut pas manger; mais il envoya dire à ses domestiques d'aller reprendre ses richesses et de les rap-

[1] C'est un mets où il entre des grains de grenade.

porter dans sa maison, parce que, disait-il, le roi son maître était prêt à le retirer de prison et à le rétablir dans son premier poste. Cela ne manqua pas d'arriver encore; Codavende lui rendit la liberté dès le jour même, et l'ayant fait venir en sa présence, il lui dit : J'ai reconnu votre innocence. J'ai fait étrangler vos ennemis. Je vous redonne ma confiance avec le rang que vous occupiez auparavant.

Alors les amis de Caverscha sachant ce qui s'était passé, lui demandèrent comment il avait su qu'il devait être arrêté et ensuite délivré de prison. Quand j'ai vu, leur dit le visir, que ma bague au lieu de s'enfonçer demeurait sur l'eau, j'ai jugé par-là que ma gloire était arrivée à son dernier degré, et que mon bonheur ne pouvant plus croître, allait, selon l'ordre du ciel, se changer en adversité; ce qui s'est trouvé véritable. Lorsque dans ma prison j'ai demandé en vain si long-tems du rommanaschy, j'ai bien vu que mon malheur durait encore; et enfin, quand on m'en a apporté, les rats, qui sont tombés dedans, m'ont fait connaître que j'étais parvenu aux bornes prescrites à ma mauvaise fortune, et que ma douleur serait bientôt suivie d'une parfaite joie.

Ne vous abandonnez donc point, madame, à votre désespoir, poursuivit le roi de la Chine, vous êtes peut-être sur le point d'éprouver le plus heureux sort. Imitez-moi, livrez-vous aux plus douces espé-

rances. Hélas! je ne sais si je ne suis pas comme vous le jouet d'une magicienne, ou si la personne que j'aime n'est point quelque affreux démon. Ruzvanschad en même tems lui apprit son nom et lui raconta l'aventure de la biche blanche.

Il en avait à peine achevé le récit, qu'ils aperçurent tous deux un jeune homme à cheval qui attira toute leur attention. Il était presque nu et il courait à bride abattue. Il passa si près d'eux, que la reine le reconnut et s'écria : Ciel! voilà mon mari. Mais il ne jeta point les yeux sur elle. Il avait l'air effrayé, et en courant à toutes brides, il regardait de tems en tems derrière lui, comme s'il eût craint d'être poursuivi.

22e JOUR.

La jeune reine de Thibet et Ruzvanschad conduisirent de l'œil le jeune homme, et ils ne l'avaient point encore perdu de vue, qu'ils virent un autre cavalier qui pressait aussi très-vivement les flancs de

son cheval. Celui-ci avait de magnifiques habits, et tenait à la main un sabre nu et teint de sang. On voyait bien qu'il poursuivait le premier, et qu'il brûlait d'impatience de le pouvoir joindre; mais ce qu'il y avait de merveilleux, c'est qu'il lui ressemblait si parfaitement, que la princesse l'ayant envisagé ne put s'empêcher de dire encore : O ciel! voilà mon mari. Il était si occupé de sa poursuite, qu'il passa près de la reine sans la remarquer. Madame, dit le roi de la Chine, il faut avouer que rien n'est plus surprenant que ceci. — Seigneur, lui répondit la princesse, vous pouvez juger par-là qu'en vous racontant mon histoire, ce n'est point une fable que je vous ai débitée.

Pendant qu'ils raisonnaient sur la singularité de cet événement, il parut un troisième cavalier. Pour celui-ci, bien qu'il ne courut pas moins vite que les deux autres, il ne passa pas sans regarder Ruzvanschad et la reine. C'était le visir Aly-Bin-Haytam; la princesse et lui se reconnurent bientôt. Ce ministre descendit promptement de cheval, et se jetant aux pieds de la reine : Ah! madame, lui dit-il, c'est donc vous que je vois! Le ciel soit à jamais béni de vous avoir conservée. S'il laisse pour un tems triompher le crime et semble abandonner l'innocence, ce n'est que pour mieux faire éclater dans la suite sa justice. C'en est fait, votre mortelle ennemie ne vit

plus. Le roi lui-même l'a frappée. Son sabre est encore teint de son perfide sang, et pour achever une entière vengeance, il poursuit en ce moment un misérable, qui par le pouvoir d'un charme a pris aussi ses propres traits. Je voudrais avoir le tems de vous informer de tout ce qui s'est passé à la cour depuis que vous en avez été si indignement écartée; mais remettons ce détail à une autre fois; le roi s'éloigne toujours : allons, madame, montons promptement à cheval et courons après lui. — Non, seigneur, dit alors Ruzvanschad, au lieu de fatiguer la reine, demeurez avec elle. Je me charge de joindre le roi et de l'amener en ce lieu. En disant cela il s'approcha de son cheval, et sauta légèrement en selle, et marcha sur les pas du roi de Thibet, sans répondre aux complimens que la princesse lui faisait sur sa générosité.

Après son départ, le visir demanda à la reine qui était ce jeune inconnu, et il ne fut pas peu surpris d'apprendre que c'était le roi de la Chine. Satisfaites donc présentement ma curiosité, lui dit la princesse, et me contez de quelle manière on a démasqué la magicienne. — Madame, répondit le ministre, le roi votre époux persuadé que son conseil avait bien distingué la vraie princesse des Naïmans de celle qui par la force d'un enchantement en avait toute la ressemblance, vivait avec votre rivale dans une intel-

ligence parfaite. Il était avec elle depuis quelques jours dans un château qu'il a, comme vous savez, à neuf ou dix lieues de sa capitale. Ce matin nous en sommes sortis tous deux avec un seul esclave pour aller à la chasse. Nous en étions déjà un peu éloignés, quand le roi s'est souvenu tout-à-coup qu'il avait oublié de dire à la reine quelque chose de fort important. Nous sommes aussitôt retournés sur nos pas. Ce prince est descendu de cheval à la porte du château où il m'a dit de l'attendre, et par un escalier dérobé s'est rendu à l'appartement de la princesse. Peu de tems après, j'ai vu revenir un homme sans turban presque nu et qui avait tous les traits du roi : j'ai cru que c'était ce prince. Ah! seigneur, me suis-je écrié en le voyant, pourquoi êtes-vous dans cet état? Mais au lieu de me répondre, il a couru à son cheval d'un air épouvanté. Il est monté dessus et a pris la fuite sans me dire un seul mot. Comme je jugeais qu'il était arrivé quelque fâcheux accident, j'avais une extrême impatience d'apprendre ce que ce pouvait être. Pour m'en éclaircir je commençais à le suivre, et j'allais faire mes efforts pour le joindre, quand j'ai entendu derrière moi une voix qui criait : attendez, visir, attendez. Je m'arrête à l'instant; je tourne la tête et vois le roi qui sort du château les yeux étincelans et le cimeterre à la main. Il vient à moi à pas précipités : Visir, me

dit-il, nous avons chassé la reine pour retenir une malheureuse femme qui a pris par magie toute sa figure. Je viens d'ôter la vie à cette scélérate, et il faut que je fasse le même traitement au traître qui a pris aussi mes traits. Donne-moi ton cheval, ajouta-t-il, en s'adressant à l'esclave; je veux courir après ce misérable, qui prétend en vain m'échapper. En achevant ces paroles, il est monté sur le cheval de l'esclave, et marchant sur les traces de son ennemi, il le poursuit depuis ce tems-là.

Tandis que le visir Aly-Bin-Haytam faisait ce récit à la reine, Ruzvanschad piquait vers le roi de Thibet, et le suivait avec autant d'ardeur que s'il eût couru après sa biche blanche. De son côté, le roi de Thibet, poussé par son ressentiment, ne donnait point de relâche à son cheval, et comme il était meilleur cavalier que l'homme qu'il poursuivait, il le joignit enfin, et le frappant à l'épaule d'un coup de cimeterre, il lui fit vider les étriers. Il descendit aussitôt de son cheval pour achever de tuer son ennemi, mais ce misérable demanda la vie. Je te l'accorde, lui dit le roi, à condition que tu me diras qui tu es, comment et pourquoi tu as pris mes traits, en un mot, que tu me donneras un entier éclaircissement de toutes les choses que je souhaite de savoir. — Seigneur, lui répondit cet homme, puisque votre majesté me fait grace, je veux ne lui

rien déguiser. Je vais lui parler avec toute la sincérité qu'elle exige de moi ; et pour lui persuader que j'ai dessein de la contenter, il faut que je commence par reprendre ma forme naturelle. En achevant ces mots, il ne fit qu'ôter une bague qu'il avait à son doigt, et le roi ne vit plus en lui que les traits d'un affreux vieillard.

23e JOUR.

Le roi de Thibet fut assez surpris de cette métamorphose, qui ne servit qu'à irriter la curiosité qu'il avait d'apprendre tout ce que ce vieillard se préparait à lui raconter. Seigneur, dit le misérable, vous me voyez tel que je suis naturellenent. Et pour vous donner une entière satisfaction, je vais vous conter l'histoire de ma vie.

Je suis fils d'un tisserand de Damas, et Mocbel est mon nom. Comme mon père était fort riche et encore plus avare, et qu'il n'avait point d'autre héritier que moi, je me trouvai après sa mort, maî-

tre d'un bien considérable pour un homme de ma naissance. Au lieu de suivre l'exemple de mon père, ou du moins, de ménager un peu ma fortune, je ne songeai qu'à me divertir. J'aimais les femmes, et je m'attachai particulièrement à plaire à une jeune dame qui demeurait dans mon voisinage. Elle avait de la beauté et beaucoup d'esprit ; mais son esprit était artificieux et d'un assez mauvais caractère. Elle était aimée de plusieurs hommes qui se flattaient tous d'avoir la préférence, parce qu'elle les traitait tous également bien en particulier. J'y fus trompé comme les autres. Séduit par les marques d'amitié qu'elle me donnait, je m'imaginais que mes rivaux soupiraient pour une ingrate, et que j'étais plus heureux qu'eux. Cette opinion augmenta mon amour, et mon amour me jeta dans une dépense effroyable. J'envoyais tous les jours quelque nouveau présent à Dilnouaze, c'est ainsi qu'elle se nommait; et les présens que je lui fis furent si considérables, qu'en trois ou quatre années je me ruinai. Mes rivaux de leur côté, comme à l'envi l'un de l'autre, s'attachaient à conserver par des présens la tendresse de Dilnouaze ; de sorte que cette dame s'enrichit de nos dépouilles.

Après avoir dissipé tout mon bien, je m'attendais à me voir plus mal reçu, et j'avais cette crainte, parce que j'étais toujours fort épris ; mais quoique

coquette et intéressée, Dilnouaze me dit un jour : Mocbel, tu crois peut-être que je vais te bannir de chez moi présentement que tu n'es plus en état de me faire des présens? Non, mon ami; comme tu es le plus amoureux de tous mes amans, puisque tu t'es le plus tôt ruiné, je veux à mon tour te montrer que je suis généreuse. Je prétends partager avec toi ce que je recevrai de tes rivaux, et te rendre avec usure ce que ton amour t'a fait prodiguer. En effet, au lieu de me laisser manquer des choses nécessaires, elle m'accablait d'or et d'argent. Je paraissais plus riche que je n'avais été. Outre cela elle avait une entière confiance en moi! Elle ne faisait rien sans me consulter, et nous vécûmes ensemble de cette sorte pendant plusieurs années.

Insensiblement Dilnouaze vieillissait, le nombre de ses amans diminuait tous les jours, et enfin le tems acheva de les lui enlever tous. Quelle mortification pour une femme qui aimait autant que'lle la compagnie des hommes. Elle ne pouvait se consoler de s'en voir abandonnée. Ah! Mocbel, me dit-elle alors, je t'avouerai que la vieillesse m'est insupportable. Accoutumée dès l'enfance aux hommages des jeunes gens, je ne puis aujourd'hui souffrir leurs mépris. Il faut que je meure pour m'affranchir du chagrin mortel qui me dévore, ou bien, que j'aille au désert de Pharan trouver la sage Bedra. C'est la

plus habile magicienne de l'Asie. Toute la terre est soumise à ses enchantemens. Les rivières, quand il lui plaît, remontent vers leurs sources ; le soleil à sa voix pâlit ou recule, et la lune s'arrête au milieu de sa carrière. J'ai envie de l'aller voir. Je sais dans quel endroit du désert elle fait sa demeure. Peut-être me donnera-t-elle un secret pour me faire aimer des hommes malgré ma vieillesse. — Vous ferez fort bien, lui répondis-je, et je vous accompagnerai, si vous le souhaitez. Elle m'en pria. Nous nous chargeâmes de provisions et de quelques présens pour Bédra, et nous prîmes le chemin du désert.

Quand nous fûmes arrivés, et que nous eûmes marchés pendant deux jours, Dilnouaze me fit remarquer de loin une montagne, et me dit que la magicienne demeurait là. Nous nous avançâmes jusqu'au pied de la montagne, et nous aperçumes une vaste et profonde caverne, d'où sortaient avec bruit mille oiseaux de mauvais présage, ou plutôt des monstres volans de diverses figures, qui s'élevant jusqu'aux nues, faisaient retentir l'air de leurs cris funèbres. Nous nous présentâmes à l'entrée, et vîmes à la clarté d'une lampe d'acier, dont toute la caverne était éclairée, une petite vieille qui était assise sur une grosse pierre. C'était Bédra. Cette magicienne tenait sur ses genoux un grand livre ouvert qu'elle lisait devant un fourneau d'or, dans lequel il y avait

un pot d'argent plein de terre noire qui bouillait sans feu.

Nous jugeâmes bien que nous avions trouvé ce que nous cherchions. Nous entrâmes, et nous étant approchés de la vieille, nous la saluâmes d'un air fort respectueux. Nous lui présentâmes les choses que nous avions apportées pour elle, et ensuite Dilnouaze lui adressa ces paroles : Toute-puissante Bédra, j'implore votre secours. Il n'est pas besoin de vous dire le sujet qui m'amène, puisque vous savez tout par le pouvoir de votre art.

24e JOUR.

La magicienne, après avoir écouté Dilnouaze, lui dit : Non, non, il n'est pas nécessaire que tu m'apprennes ce que je sais déjà. En achevant ces mots, elle alla prendre deux fioles de verre qu'elle porta hors de la caverne. Elle les mit à terre, et jeta dans chacune une bague d'or. En même tems, elle ouvrit son livre et lut quelques paroles magiques. Tandis

qu'elle faisait ces conjurations, nous vîmes sortir du feu de l'une des fioles, et de l'autre une fumée noire et fort épaisse, qui s'élevant et se répandant dans l'air excita tout-à-coup un tonnerre furieux. Mais ce tonnerre cessa bientôt, et l'on ne vit plus rien sortir des fioles. Alors Bédra en tira les bagues, et après en avoir mis une au doigt de Dilnouaze · Vas, femme, lui dit-elle, abandonne ton cœur à la joie. Tes souhaits sont accomplis. L'anneau que je te donne, pendant que tu l'auras au doigt, a le pouvoir de te faire prendre tous les traits de femmes qu'il te plaira. Tu n'as qu'à souhaiter de ressembler à telle fille ou femme que tu voudras, et dans le moment, tu deviendras si semblable à elle, qu'on vous confondra l'une et l'autre. Et toi, Mochel, poursuivit-elle, en se tournant de mon côté, je veux te faire présent de l'autre anneau, qui a aussi la vertu de faire disparaître tes propres traits et de te prêter toutes les formes d'hommes que tu désireras. A ces mots, elle me mit au doigt l'autre bague.

Nous remerciâmes Bédra de ses dons précieux et nous prîmes congé d'elle. Nous n'attendîmes pas que nous fussions de retour à Damas pour éprouver nos anneaux, nous en fîmes l'essai dans le désert. Nous souhaitâmes de ressembler à des personnes de notre connaissance, et nous prîmes à l'instant toute leur figure. Dès que nous fûmes retournés à Damas,

Dilnouaze qui n'était pas d'humeur à laisser sa bague inutile, emprunta la forme des plus belles dames de la ville pour se prostituer à leurs amans et en tirer de grosses sommes. De mon côté, pour me divertir, et quelquefois pour voler, je me servais aussi de mon anneau, en paraissant tantôt sous les traits d'un homme et tantôt sous les traits d'un autre.

Après avoir long-tems vécu de cette manière à Damas, il nous prit fantaisie de voyager. Nous sortîmes de l'Égypte, et nous allâmes de ville en ville jusqu'au pays des Naïmans. Là, nous apprîmes qu'une jeune princesse, ou plutôt un enfant occupait le trône; que sous son nom le visir, Aly-Bin-Haytam gouvernait l'État et qu'il avait toute l'autorité : que cela faisait beaucoup de mécontens : qu'on souhaitait fort que le prince Mouaffac, oncle de la jeune reine et frère du roi, revînt dans le pays; mais qu'on croyait qu'il avait été tué dans une bataille donnée dans le Mogolistan, parce que depuis ce tems-là, on ne savait ce qu'il était devenu. Nous prêtâmes l'oreille à ces discours, et Dilnouaze me dit : Voilà une belle occasion de gagner une couronne. Tu n'as qu'à prendre la figure de Mouaffac.

Je me déterminai sans peine à jouer ce personnage. Je m'informai auparavant de toutes les circonstances du combat donné dans le Mogolistan. Je déterrai même des gens qui me nommèrent ceux des

grands seigneurs du royaume qui avaient été les meilleurs amis de Mouaffac. Enfin, lorsque j'eus appris tout ce que je voulais savoir, je ne fis que souhaiter de ressembler à ce prince, et j'en eus aussitôt toute la ressemblance. Je me montrai à ceux qu'on m'avait dit avoir été attachés à Mouaffac. Ils témoignèrent une grande joie de me revoir, et je ne leur eus pas plus tôt fait connaître que j'avais dessein de m'emparer du trône, qu'ils promirent d'employer pour moi tout le crédit qu'ils avaient dans le pays. Leurs promesses ne furent pas vaines. Les Naïmans qui sont sur les rivages du fleuve Amor, gagnés par leurs sollicitations, commencèrent à se révolter en ma faveur. Les ennemis du visir Aly, firent le reste. Tout le royaume fut bientôt soulevé. Les peuples même d'Albasim m'ouvrirent les portes de leur ville lorsque je me présentai, et après m'avoir proclamé roi des Naïmans, jurèrent de m'obéir en tout ce qu'il me plairait de leur commander. Je voulus d'abord m'assurer de la jeune reine, et la sacrifier à ma sûreté; mais le visir Aly sauva la vie à cette princesse en l'emmenant hors du royaume avec autant de secret que de diligence.

Je ne laissai pas de demeurer tranquillement sur le trône et de régner avec un pouvoir absolu. Je récompensai tous ceux qui avaient contribué à mon élévation. Je leur donnai les premières charges, et

quand j'aurais été véritablement le prince Mouaffac, je n'aurais peut-être pas fait un meilleur usage de mon autorité. Je vivais donc fort content avec Dilnouaze, qui sous les traits d'une belle et jeune Dame, possédait la qualité de Reine. Je la faisais passer pour la fille d'un roi, à la cour duquel je disais m'être réfugié après cette bataille où j'avais disparu, et qui me l'avait fait épouser pour me consoler de mon malheur. Elle avait un superbe appartement dans le palais, et elle était servie par un nombre infini d'agréables esclaves, qui, par leurs divers talens, cherchaient sans cesse à la divertir. Nos jours enfin coulaient dans les plaisirs, lorsque nous apprîmes, seigneur, par vos ambassadeurs que vous aviez épousé la princesse des Naïmans, et que vous aviez résolu de me faire la guerre si je ne lui rendais la couronne que je lui avais arrachée. Je fis une réponse fière, comme si j'eusse méprisé vos menaces; mais dans le fond j'en fus épouvanté; et je n'eus pas si tôt congédié vos ambassadeurs, que nous songeâmes fort sérieusement, Dilnouaze et moi, au parti que nous avions à prendre.

Après avoir délibéré très-long-tems, persuadés que nous étions trop faibles pour vous résister, nous nous déterminâmes à vous abandonner un trône que nous ne pouvions conserver; mais nous entreprîmes de nous venger de vous et de la princesse des Naï-

mans, comme si vous nous eussiez fait la plus grande injustice du monde; et voici de quelle manière nous conduisîmes notre vengeance.

25e JOUR.

J'eus recours à ma bague, continua Mocbel. Je feignis d'être malade pendant quelques jours; et ensuite, pour faire croire au peuple que j'étais mort, j'empruntai toute la forme d'un cadavre. On fit mes obsèques; et la nuit Dilnouaze étant venu ouvrir le tombeau où l'on m'avait enfermé, nous sortîmes tous deux d'Albasim sous nos traits naturels. Nous prîmes le chemin de la ville de Thibet, où nous ne fûmes pas plus tôt rendus, que nous vîmes arriver des députés que les Naïmans envoyaient à la reine votre épouse, pour lui faire part de la mort du prince Mouaffac, et l'assurer qu'ils la reconnaissaient pour leur légitime souveraine. Sur cette nouvelle, vous licentiâtes les troupes que vous aviez assemblées, et vous résolûtes de confier le gouvernement du pays des Naïmans au visir Aly.

Cependant Dilnouaze, sous la ressemblance d'une jeune esclave de la reine, et moi sous celle d'un de ses eunuques, nous nous introduisîmes une nuit dans le palais. Nous nous glissâmes dans votre appartement, où il ne nous fut pas difficile d'exécuter notre dessein; car vous étiez déjà couché, et la reine lisait dans un cabinet. Dilnouaze prit les traits de cette princesse et se mit au lit auprès de vous; et quand votre véritable femme voulut sortir de son cabinet pour vous aller trouver, je m'offris au-devant d'elle sous l'horrible figure d'un fantôme. Elle fit un cri; je disparus. Vous savez le reste, seigneur, et je n'ai plus qu'à vous apprendre pourquoi j'ai emprunté aujourd'hui la forme de votre majesté. Ce matin, d'abord que vous avez été hors du palais, je suis entré sous les traits du chef de vos eunuques dans votre appartement où vous veniez de laisser Dilnouaze couchée. Mocbel, m'a-t-elle dit, déshabille-toi et viens sous la forme du roi occuper ici sa place. J'ai fait ce qu'elle souhaitait, et j'étais au lit avec elle, lorsque tout-à-coup ouvrant la porte de l'escalier dérobé, vous avez paru dans la chambre. Vous vous êtes mis en devoir de me frapper; je me suis dérobé au tranchant de votre cimeterre. Mais le ciel qui n'a pas voulu sans doute que mes crimes demeurassent impunis, m'a livré à votre ressentiment. Oui, seigneur, je conviens que je mérite la mort. Et si votre majesté, après

avoir entendu tous les forfaits qui composent l'histoire de ma vie, se repent de m'avoir fait grace, je consens qu'elle retire sa parole et qu'elle punisse un misérable qui se reconnaît lui-même indigne de vivre.

Il est vrai, lui répondit le roi de Thibet, que je devrais te traiter comme j'ai déjà traité la malheureuse complice de tes mauvaises actions. Je devrais purger la terre d'un monstre tel que toi, mais puisque j'ai promis de te laisser la vie, je tiendrai ma promesse. Je t'ôterai seulement ta bague, le fatal instrument de tes crimes; tu ne pourras plus nuire au genre humain, et ta vieillesse fera ton supplice.

Comme le roi achevait ces paroles, il aperçut Ruzvanschad qui s'avançait vers lui à toutes brides; et jugeant à son habillement que ce ne devait pas être un homme ordinaire, il le regardait avec attention. Ruzvanschad l'ayant joint, mit pied à terre, et après l'avoir salué, lui dit : Prince, je viens vous annoncer une agréable nouvelle; la reine votre épouse, la princesse des Naïmans vit encore. Avec quelque indignité qu'elle ait été chassée de la ville de Thibet, malgré tout ce qu'elle a souffert depuis ce tems là, je vous apprends qu'elle n'est point morte, et qu'il ne tiendra qu'à vous de la voir dès aujourd'hui. — O ciel! s'écria le roi de Thibet à ce discours, croirai-je ce que j'entends? Est-il bien possible que la reine soit encore en vie après les malheurs qu'elle a éprouvés?

Mais vous, ajouta-t-il en s'adressant au roi de la Chine, vous qui me paraissez instruit des étranges événemens qui sont arrivés dans ma maison, dites-moi, de grace, qui vous êtes, et m'informez de toutes les obligations que je vous ai. — Je suis étranger, répondit Ruzvanschad, et je vous dirai mon nom une autre fois. Le hasard m'a fait rencontrer la reine. Elle m'a raconté ses tristes aventures, et je n'ignore pas celle qui vous est arrivée ce matin. Le visir Aly vient de me l'apprendre. Il est en ce moment avec cette princesse dans un lieu où je leur ai promis de vous conduire.

Cette nouvelle causa beaucoup de joie au jeune roi de Thibet qui, plein d'impatience de revoir sa véritable femme, l'alla trouver sur-le-champ avec Ruzvanschad, et laissa le misérable Mochel après avoir pris son anneau.

26e JOUR.

Aussitôt que les deux princes se furent rendus à l'endroit où le visir Aly-Bin-Haytam était avec la

reine, le roi de Thibet descendit de cheval avec précipitation, et recevant dans ses bras cette princesse qui s'était avancée pour l'embrasser : Madame, lui dit-il, de quel œil verrez-vous désormais un mari qui vous a si mal traitée ? Mais, hélas ! à quelque excès que j'aie porté la cruauté, vous ne devez point me haïr, puisqu'en vous persécutant, je croyais vous venger de votre ennemie. — Oublions le passé, seigneur, répondit la reine ; votre erreur sert d'excuse au traitement que vous m'avez fait, et l'enchantement était tel qu'on doit vous pardonner votre erreur. — Non, madame, répliqua le roi, je la trouve inexcusable et je ne me la pardonne point. Quelque ressemblance qu'il y eût entre vous et la malheureuse femme qui avait pris vos traits, je devais vous reconnaître à vos sentimens et à votre esprit, que celui de votre fantôme n'égalait pas.

Après s'être tous deux abandonnés quelque tems à la joie de se revoir, la reine demanda au prince son mari, comment il s'était aperçu que la dame qu'il regardait comme sa femme ne l'était pas. Je montai, lui dit le roi, par un escalier dérobé dans l'appartement de la reine, et je n'en eus pas plus tôt ouvert la porte, que voyant un homme couché avec ma femme, je me sentis saisir de fureur. Je tirai mon cimeterre et m'approchai du lit pour m'immoler ces deux amans; mais l'homme eut l'adresse d'éviter mes coups, et

gagna l'escalier dérobé. Avant que de le poursuivre, je voulus me défaire d'une infidèle épouse. Elle s'était levée et me demandait grace, en me tendant les bras. J'étais trop en colère pour l'écouter. Je la frappe, et lui coupe une main où elle avait un anneau. Elle n'a pas plus tôt la main coupée, que son beau visage disparut, et je ne vis plus devant moi qu'une horrible vieille.

Prince, me dit-elle, en me coupant la main, tu as détruit le charme qui trompait tes yeux. C'est par le pouvoir d'une bague enchantée, que j'avais les traits de la reine, et l'homme qui vient de t'échapper a pris aussi toute ta forme par la vertu d'un autre anneau. Ne m'ôte point la vie. Je suis assez misérable, puisque je te vois désabusé.—O scélérate, me suis-je alors écrié, ne te flattes pas d'une vaine espérance; ne crois pas pouvoir intéresser ma générosité à te laisser vivre. Non, non, ton crime est indigne de pardon. Si tu n'avais offensé que moi, j'aurais pu par pitié te faire grace; mais tu es venue troubler l'union où je vivais avec la reine; tu es cause que j'ai traité cette princesse indignement; que je l'ai chassée de mon palais, et que je ne la reverrai plus; car je ne doute pas qu'accablée de douleur et de misère, elle n'ait achevé son déplorable destin. A ces mots, ajouta le roi, j'ai levé mon cimeterre et j'ai coupé la tête à cette méchante vieille. Après cela, sans perdre de

tems, je me suis mis sur les traces du malheureux qui avait emprunté mes traits, et le ciel n'a pas permis qu'il se soit dérobé à mon juste ressentiment.

Lorsque le roi de Thibet eut ainsi satisfait la curiosité de la reine, il raconta tout ce qui s'était passé entre Mocbel et lui. Il fit un long récit de toutes les démarches que ce misérable et Dilnouaze avaient faites pour s'emparer du trône des Naïmans, et de quelle manière ils l'avaient ensuite abandonné. La princesse et le visir Aly écoutèrent cette histoire avec autant de surprise que d'attention. Lorsque le roi l'eut achevée, il se tourna vers Ruzvanschad, et lui dit : Noble étranger, qui avez si généreusement contribué au bonheur dont nous jouissons, quelles marques de reconnaissance souhaitez-vous que je vous donne? Parlez. Demandez-moi tout ce qu'il vous plaira, et soyez sûr que je vous l'accorderai. Ruzvanschad allait répondre à ce compliment, quand la jeune reine de Thibet prenant la parole, dit au prince son mari : Seigneur, vous ne savez pas que l'étranger à qui vous adressez ce discours est le roi de la Chine. Aussitôt que le roi de Thébet entendit parler ainsi la reine, il demanda pardon à Ruzvanschad s'il avait manqué aux égards qu'il lui devait. Le roi de la Chine l'interrompit, et ces deux princes s'embrassèrent à plusieurs reprises. Après quoi, ils allèrent tous au château du roi de Thibet.

Ruzvanschad y demeura quelques jours; il y fut régalé magnifiquement; puis, ayant pris congé de ses hôtes, il retourna dans ses états.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DE RUZVANSCHAD ET DE LA PRINCESSE CHEHERISTANY.

Le roi de la Chine étant arrivé dans son palais, ne manqua pas de raconter à son visir la merveilleuse aventure de la reine et du roi de Thibet. Muezin en fut étonné, et prit de là occasion de représenter encore à son maître que Cheheristany n'était vraisemblablement qu'une magicienne, ou plutôt qu'une femme semblable à Dilnouaze; Ruzvanschad commençait à n'en pas douter.

Un matin que tous les courtisans étaient assemblés au palais, et que selon leur coutume, ils attendaient que ce prince se montrât, on leur vint dire qu'on ne savait ce qu'il était devenu : que le soir précédent après avoir fait retirer tous ses officiers, il s'était endormi sur un sofa, et qu'on ne le trouvait ni dans son appartement ni dans aucun autre lieu du palais. On en fit de nouvelles perquisitions; mais elles furent toutes inutiles : et plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on sut où il pouvait être, tous les courtisans commencèrent à s'affliger comme à l'envi l'un de l'autre. Ils se teignirent le visage de jaune, et se

mirent à pleurer en répandant des roses devant le trône.

Muezin entr'autres paraissait inconsolable. Il aimait son maître passionnément, et dans la douleur qu'il avait d'ignorer son sort : Ah ! mon prince, s'écriait-il, dans quel lieu du monde êtes-vous? Que dois-je penser de votre absence ? Auriez-vous entrepris un nouveau voyage ? Est-ce un pouvoir magique qui vous enlève à vos peuples, ou nous abandonnez-vous de votre propre mouvement ? Non, vous connaissez trop notre zèle et notre fidélité pour vouloir nous causer une si grande affliction. C'est sans doute par l'art funeste d'une enchanteresse que nous vous avons perdu.

Pendant que le visir et les autres sujets de Ruzvanschad se livraient à la douleur, cet heureux prince était au comble de sa joie dans l'île de Chéheristan, où il avait été transporté par l'ordre de Cheheristany. Cette princesse, après avoir été proclamée reine, s'était appliquée aux affaires de l'État, et n'avait été occupée que du soin de sa grandeur les premiers jours de son règne; mais dans la suite sentant qu'elle aimait toujours le roi de la Chine, et satisfaite de sa fidélité, elle avait enfin résolu de tenir la parole qu'elle lui avait donnée. Pour cet effet elle le fit enlever par un génie qui le lui apporta dans son appartement. Ah ! divine princesse,

s'écria Ruzvanschad sitôt qu'il aperçut la reine de Chéheristan, il m'est donc permis de vous revoir? Hélas! je n'osais plus me flatter d'une si charmante espérance; je craignais que vous ne m'eussiez oublié. — Non, prince, répondit Cheheristany, l'absence ne produit pas sur les génies le même effet que sur les hommes; elle ne saurait ébranler notre constance. — Elle n'a point affaibli la mienne, répliqua le roi de la Chine, quoique je ne sois qu'un homme, je suis aussi constant que les génies. Ah! ma reine, poursuivit-il en soupirant, que le tems qui nous a séparés m'a paru long, et que j'avais d'impatience de vous voir paraître à mes yeux! — Seigneur, dit la princesse, je suis contente de vous; et puisque votre tendresse ne s'est point démentie, je veux tenir dès aujourd'hui la promesse que je vous ai faite. Nous allons unir nos destins.

27e JOUR.

Le jeune roi de la Chine remercia Cheheristany de ses bontés, et lui jura un éternel amour. Après cela tous les grands du royaume et le peuple s'assemblèrent devant le palais par ordre de la reine,

qui leur dit : Grands et petits génies qui m'écoutez, comme vous vous êtes tous engagés par serment à m'obéir, lorsqu'après la mort de Menoutcher mon père, vous m'avez revêtue de la puissance souveraine ; je vous déclare que je vais épouser le prince Ruzvanschad, et je vous ordonne de le regarder comme votre maître. En même tems elle le fit venir et le leur montra. Tous les génies applaudirent au choix de la reine; et quoique le roi de la Chine ne fut qu'un homme, ils ne laissèrent pas, tant ils aimaient la princesse, de le couronner roi de Chéheristan.

La cérémonie du couronnement étant achevée, on travailla aux préparatifs du mariage. Mais avant que de l'achever, Cheheristany dit à Ruzvanschad : Seigneur, il faut que vous me promettiez une chose. Je n'exige de vous cette promesse que pour notre commun bonheur, mais il est absolument nécessaire que vous me la fassiez et que vous la teniez exactement ; car si par malheur il vous arrivait d'y manquer, nous serions tous deux fort à plaindre. — Eh, madame, de grace, interrompit le roi de la Chine, c'est trop me tenir en suspens. Dites-moi ce qu'il faut que je vous proteste. Vous n'avez qu'à parler ; je suis prêt à faire tout ce qu'il vous plaira. Ce que j'attends de vous, reprit la reine, est un effort pénible dont je crains que vous ne soyez pas capable. Comme je suis génie et vous un enfant

d'Adam, nous avons des humeurs différentes. Nous agissons autrement que les hommes. Nous avons nos lois et nos coutumes particulières. En un mot, nous ne pourrons vivre long-tems ensemble, si vous n'avez une complaisance aveugle pour moi.

Eh quoi! madame, dit Ruzvanschad, c'est là cet effort difficile dont vous me soupçonnez de n'être pas capable? Ayez meilleure opinion des hommes, ou plutôt de vous-même. Croyez que vous aurez toujours sur moi un empire absolu, et que je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre. —Eh bien, repartit la princesse, vous me promettez donc que si je fais devant vous quelque action qui vous déplaise, vous vous garderez bien de la blâmer et de m'en reprendre.—Oui, ma reine, s'écria-t-il; loin de blâmer vos actions, je jure que je les approuverai toutes. J'aurai toute ma vie pour vous autant de complaisance que d'amour, et vous ne sauriez en douter sans me faire une offense mortelle.—C'est assez, reprit Cheheristany; je me repose sur la foi de ce serment, et quelque chose que je puisse faire devant vous, j'espère que vous garderez le silence. Au reste, ne pensez pas que je vous demande une complaisance injuste. Les génies ne font jamais rien mal-à-propos. Si quelquefois vous me voyez faire des actions qui ne vous paraissent pas raisonnables, dites en vous-même : elle n'agit pas ainsi sans raison.

Le roi de la Chine ayant promis de nouveau qu'il ne trouverait rien à redire à tout ce que pourrait faire la princesse, on ne songea plus qu'à leur mariage.

La reine fit monter Ruzvanschad sur un trône d'or, et puis s'assit auprès de lui. Tous les grands se rangèrent devant eux, et toutes les femmes de la princesse se mirent aux deux côtés du trône. Les grands rendirent leurs hommages et leurs respects au roi, et firent une cérémonie particulière aux créatures de leur espèce. Ensuite le peuple célébra ce mariage par des réjouissances qui durèrent trois jours. Le roi de la Chine charmé de son bonheur ne s'occupa qu'à plaire à la princesse; et consacrant tous ses momens aux jeux et aux plaisirs, il perdit pour un tems le souvenir de la Chine.

Après une année de mariage, Cheheristany accoucha d'un prince plus brillant que le jour. Tous les génies firent de nouvelles réjouissances; et le roi ravi d'avoir un fils de cette charmante princesse, ne cessait d'en rendre graces au ciel. Il était à la chasse quand il apprit cette nouvelle. Il se rendit en diligence au palais pour voir l'enfant que la mère tenait dans ses bras auprès d'un grand feu. Ruzvanschad prit le petit prince, et après l'avoir baisé avec beaucoup de délicatesse, de peur de le blesser, il le rendit à la reine qui le jeta dans le feu. Aussitôt, ô prodige surprenant! le feu et l'enfant nouveau né disparurent.

28e JOUR.

Ce spectacle merveilleux ne fut pas peu mortifiant pour le roi ; mais quelque douleur qu'il ressentît de la perte de son fils, il se souvint de la promesse qu'il avait faite à la reine. Il dévora son chagrin, garda le silence, et se retira dans son cabinet où il se mit à pleurer, en disant : Ne suis-je pas bien malheureux ? Le ciel m'accorde un fils, je le vois jeter dans les flammes par sa propre mère, et il m'est défendu même de blâmer une action si cruelle : O mère dénaturée ! ô barbare.... Mais taisons-nous, ajouta-t-il en se reprenant, je pourrais offenser la reine en lui témoignant mon affliction. Contraignons-nous, et au lieu de me révolter contre une action si horrible, disons et croyons en effet que la princesse n'agit pas ainsi sans raison.

Le roi ne dit donc rien à Cheheristany, quelque envie qu'il eût de lui reprocher la mort de son fils. Une année après, elle mit au monde une princesse

plus belle que le prince. On la nomma Balkis. Tous les génies de l'île ne manquèrent pas aussi d'en célébrer la naissance par des fêtes qui durèrent trois jours. Le roi fut charmé de la beauté de sa fille. Il ne pouvait se lasser de la regarder. Elle lui fit oublier le prince de Chéheristan, mais la joie de ce malheureux père ne fut pas de longue durée. Quelques jours après l'accouchement de la reine, on vit entrer dans le palais une grande chienne blanche qui avait la gueule béante. Cheheristany l'ayant aperçue, l'appela, et lui dit : Tiens, prends cette petite fille et son berceau. Aussitôt la chienne s'approcha du berceau, la prit avec sa gueule et s'enfuit.

Il serait difficile d'exprimer quelle fut, à ce spectacle, la douleur du roi. Quelque complaisance qu'il eût juré d'avoir pour la reine, peu s'en fallut qu'il ne lui dît mille choses dures et désobligeantes ; il fut obligé de se retirer de peur d'éclater. Il s'enferma dans son cabinet, où rappelant dans sa mémoire le déplorable sort de son fils, et frappé de ce qu'il venait de voir : Cheheristany, disait-il, ah ! inhumaine, pouvez-vous traiter ainsi vos propres enfans ? Certes, si les génies se font un plaisir de commettre des actions si contraires à la nature, qu'ils cessent de vanter les avantages de leur espèce. Je déteste leurs coutumes et leurs lois. Celles des hommes sont

plus raisonnables. Mais, m'a dit la reine, les génies ne font rien qui ne soit à propos ; et quand je ferai quelque chose qui vous révoltera, dites en vous même, elle n'agit pas ainsi sans raison. Eh ! comment se pourrait-il faire qu'elle n'eût pas tort ? Ah ! je perce le mystère et je vois la cause de mon malheur : les lois des génies veulent sans doute que quand ils se marient avec les hommes, ils fassent mourir les enfans qui naissent de ce mariage. Voilà le motif de cette conduite qui me surprend. O cruelle princesse ! pensez-vous que je puisse être dévoué à toutes vos volontés ? Non, malgré toute la tendresse que j'ai pour vous, il m'est impossible de m'accoutumer à vos barbares lois.

Quoique Ruzvanschad fût vivement affligé de la perte de ses enfans, il eut assez de pouvoir sur lui pour ne rien dire à la reine ; mais le séjour de l'île de Chéheristan lui devint insupportable, et il résolut de retourner à la Chine. Madame, dit-il un jour à Cheheristany, je voudrais bien revoir mon royaume de la Chine. Permettez que j'aille retrouver mes peuples qui font depuis long-tems des vœux pour mon retour. — Eh bien, lui répondit la reine, je consens que vous leur donniez cette satisfaction. D'ailleurs votre présence est nécessaire dans vos états. Je sais que les Mogols lèvent contre vous une puissante armée. Partez, pour aller défendre votre

empire. Quelque courageux que soient vos sujets, ils combattront beaucoup mieux quand ils vous auront à leur tête. J'aurai soin de vous aller voir. En achevant ces paroles, elle appela un génie, et lui dit : Portez tout-à-l'heure le roi dans son palais de la Chine ; en même-tems le génie obéit, et Ruzvanschad se trouva bientôt dans son palais.

Dès que Muezin le vit, il en fut transporté de joie. Il se prosterna devant lui la face contre terre, et lui dit : Seigneur, le ciel a donc exaucé mes vœux ? Il vous a rendu à vos peuples. J'ai gouverné vos états pendant votre absence, et vos sujets, désespérant de votre retour, m'ont élevé à l'empire ; mais je revois mon seigneur et mon maître, qu'il remonte sur son trône qu'un esclave occupe depuis trop longtems. Le roi conta au visir tout ce qu'il lui était arrivé, et ce ministre en fut dans un extrême étonnement.

Cependant les Mogols s'approchaient de la Chine avec des forces considérables. Ils étaient entrés dans ce royaume, et ils ne se promettaient pas moins que d'en faire la conquête entière. Sur le bruit de leur marche, Ruzvanschad assembla le plus de troupes qu'il lui fut possible, et alla au-devant de ses ennemis. Il les rencontra dans une vaste plaine où rien ne leur manquait. Il campa assez près d'eux, et bientôt on vit arriver une grande abondance de toutes sortes

de vivres, et particulièrement de biscuits, de fruits et de conserves, avec une infinité d'outres remplies de vins et d'autres boissons. Ces vivres étaient sur des chameaux et des mulets, et un visir de Ruzvanschad les conduisait au camp. Ce ministre se nommait Wely. Comme il arrivait dans la plaine avec les vivres, la princesse Cheheristany parut devant lui accompagnée de plusieurs génies, qui déchargèrent les chameaux, écrasèrent les biscuits, les fruits et les conserves, les renversèrent, percèrent les outres; enfin ils mirent tout en pièces, et répandirent toutes les boissons, de sorte qu'il ne resta rien qui fût en état d'être bu ou mangé.

29e JOUR.

Wely fut fort étonné de voir ces vivres en cet état. Mais la princesse lui dit : Va dire au roi que c'est la reine sa femme qui a fait tout ce désordre. Il n'y manqua pas. Il se rendit en diligence sous la tente de Ruzvanschad : Sire, lui dit-il, voilà votre armée sans

vivres. En même tems il lui conta tout ce que la reine venait de faire; ce qui mit le roi au désespoir. La mort de ses enfans lui semblait plus excusable que cette dernière action. Il en était encore tout hors de lui-même, lorsqu'il vit paraître la princesse : Madame, lui dit-il, je ne puis plus me taire. Vous avez mis ma patience à bout. Vous avez jeté mon fils au feu, vous avez donné ma fille à une chienne. Quelque chagrin que cela m'ait causé, je ne vous en ai rien témoigné. J'ai dévoré ma douleur; mais ce que vous venez de faire ne pouvant être qu'un attentat à ma vie et à ma gloire, il m'est impossible de ne me pas plaindre de vous. Ah! ingrate, de quel prix payez-vous ma tendresse? Quel est votre dessein? Voilà mon armée dépourvue de toutes munitions de bouche. Que deviendra-t-elle? parlez. Et que deviendrai-je moi-même? Vous voulez sans doute que sans combattre je tombe au pouvoir de mes ennemis. Cela se peut-il souffrir?

Seigneur, répondit la reine, il aurait mieux valu vous taire encore cette fois-ci que de rompre le silence si mal à propos; mais puisque vous avez parlé et que le mal est sans remède, c'en est fait. Il serait inutile de chercher les moyens de détourner le malheur que je craignais, puisqu'il est arrivé. Ah! prince imprudent et faible, pourquoi n'avez-vous pu retenir votre langue? Savez-vous bien quel était ce

feu à qui je livrai votre fils? C'était un salamandre habile à qui je confiai l'éducation de ce jeune prince. Et la chienne que vous avez vue, c'est une fée qui a bien voulu se charger de votre fille pour lui enseigner toutes les sciences convenables à une princesse génie. Le salamandre et la fée répondent à mon attente; ils élèvent le prince et sa sœur d'une manière admirable. Vous en allez juger tout-à-l'heure. Hola, gardes, poursuivit-elle en parlant aux génies de sa suite, que l'on fasse venir ici en ce moment mon fils et ma fille. A peine eut-elle prononcé ces paroles, que le prince de Cheheristan et sa sœur Balkis vinrent sous la tente de Ruzvanschad; mais il n'y eut que le roi qui les vit, tous les autres hommes qui étaient présens ne les voyaient point.

Le roi de la Chine, malgré la situation où l'avaient mis ses munitions gâtées, fut transporté de joie quand il aperçut ses enfans. Il les embrassa tous deux l'un après l'autre avec des transports que les pères seuls sont capables de sentir. Pendant ce tems-là, Cheheristany continua son discours. Seigneur, dit-elle, il faut présentement que je vous apprenne pourquoi j'ai renversé vos vivres. Le roi des Mogols veut éteindre le flambeau de votre vie et réduire sous son obéissance l'empire de la Chine. Pour y parvenir plus sûrement, il a par une somme considérable corrompu la fidélité de Wely. Ce perfide ministre,

pour cent mille sequins d'or s'est obligé de faire périr votre armée et vous-même par le poison. Comme vous l'avez chargé du soin des vivres, il a fait mettre dans les biscuits et dans le vin un poison qui fait son effet dans le moment. C'est pourquoi tous vos officiers et vos capitaines auraient perdu la vie, si je n'avais pas gâté ces munitions. Vous ne sauriez peut-être croire ce que je vous dis; mais il est aisé de vous en convaincre. Faites venir le visir; qu'il mange en votre présence un morceau de ces biscuits, et vous verrez ce qu'il arrivera.

Le roi fut troublé de ces paroles. Il fit appeler Wely, et quand ce ministre fut venu : Qu'on aille, dit le prince, chercher quelques restes des munitions renversées. On lui apporta une boîte de confitures qui se trouva encore tout entière, et sur laquelle était le cachet du visir. Le roi fit ouvrir la boîte, et ordonna au traître de manger des confitures. — Sire, dit Wely, je n'ai pas d'appétit présentement, mais dès que j'en aurai, j'en mangerai. — Si tu n'en manges tout-à-l'heure, répliqua le prince, je vais te faire trancher la tête. Alors le visir voyant qu'il ne pouvait éviter la mort, aima mieux obéir. Il prit quelques morceaux de confitures, et à l'instant même il tomba roide mort devant toutes les personnes qui étaient sous la tente.

Seigneur, dit la reine à Ruzvanschad, vous ne

doutez plus à présent de la trahison de votre visir, et vous êtes sans doute persuadé que les génies ne font rien sans raison? — Oui, madame, dit le roi, je conviens que j'ai tort de n'avoir pas exactement observé la loi que vous m'aviez imposée; mais je ne suis pas hors d'inquiétude. Mon armée demeure sans vivres, et la faim fera ce que le poison devait faire. — Non, non, dit la princesse, les vivres ne vous manqueront pas. Vous en aurez demain plus qu'il ne vous en faut; car cette nuit vous attaquerez vos ennemis, vous les taillerez tous en pièces, vous deviendrez maître de leurs munitions, et vous vous en retournerez dans votre capitale vainqueur et triomphant.

Ce que la reine disait se trouva vrai. Au milieu de la nuit, cette princesse avec tous les génies de sa suite, se mit à la tête des Chinois et fondit sur les Mogols, qui voulurent d'abord faire quelque résistance; mais ils furent tous renversés. Les génies et les Chinois en firent un si horrible carnage, qu'à peine le roi des Mogols qui commandait en personne put-il se sauver. Le lendemain, quand le jour vint à paraître, on vit toute la plaine jonchée de corps morts, et Ruzvanchad fut d'autant plus content de cette victoire, qu'elle ne lui coûta que quelques soldats. Son armée fit un riche butin. Tous les équipages des Mogols, aussi-bien que leurs vivres qui

étaient en abondance, devinrent la proie des victorieux.

Alors Cheheristany dit au roi son époux : Voilà tous vos ennemis sur la poussière. La guerre est finie. Vous pouvez retourner sur vos pas et aller vivre dans votre palais tranquillement. Pour moi, je vais vous quitter ; il faut que nous nous séparions pour jamais. Vous ne me verrez plus et moi-même je serai privée de votre vue. C'est votre faute, mon cher prince, pourquoi n'avez-vous pas tenu la promesse que vous m'aviez faite ?—Ah juste ciel, s'écria le roi à ce discours ! qu'est-ce que j'entends ? Au nom de Dieu, madame, abandonnez ce funeste dessein. Je me repens de vous avoir manqué de parole. Daignez me pardonner. Je vous proteste que désormais vous ne vous plaindrez plus de moi. Quelque chose que vous fassiez, soyez assurée que je me garderai bien de le désapprouver.—Ce serment est superflu, dit la princesse. Nos lois m'ordonnent de m'éloigner de vous. Les lois des génies ne se peuvent enfreindre. Cessez de vouloir m'arrêter : hélas ! s'il dépendait de moi de vous pardonner, je ne serais pas inexorable. Adieu, prince, ajouta-t-elle en pleurant, vous perdez vos enfans et leur mère. Vous souhaiterez en vain de les revoir ; ils ne s'offriront plus à vos yeux. En disant cela, elle disparut, aussi-bien que le prince de Chéheristan et la princesse Balkis.

30e JOUR.

Quelle vive douleur ressentit le roi de la Chine en perdant des objets si chers! il n'est pas possible de l'exprimer. S'il eut perdu la bataille et qu'il fût tombé entre les mains des Mogols, il n'aurait pas été si affligé. Il se déchira le visage, mit de la terre sur sa tête, et fit toutes les actions d'un homme insensé. Il reprit le chemin de sa capitale avec son armée, et dès qu'il fût arrivé dans son palais, il dit à Muezin : Visir, je vous laisse le soin des affaires. Gouvernez mon empire; faites tout ce que vous jugerez à propos; pour moi je vais passer le reste de ma vie à pleurer ma femme et mes enfans que j'ai perdus par ma seule imprudence. Je ne veux voir personne que vous; et encore je ne vous donne la liberté de me parler, qu'à condition seulement que vous ne m'entretiendrez point de tout ce qui regarde mon royaume. Vous ne parlerez que de Cheheristany et de mes enfans. Je prétends faire mon unique occupation de mes chagrins.

Effectivement Ruzvanschad s'enferma dans son appartement, où personne que Muezin n'avait la permission d'entrer. Ce ministre l'allait voir tous les jours. Il ne manquait pas pour plaire à ce prince de flatter sa douleur, et il espérait que le tems la diminuerait; mais au contraire, elle s'augmenta de jour en jour. Le roi tomba dans une profonde mélancolie, et demeura près de dix années dans une langueur mortelle. Enfin cédant à ses ennuis, il devint malade, et il était prêt à mourir, quand la reine paraissant tout-à-coup dans son appartement, lui adressa ces paroles: Prince, je viens finir vos peines et vous rendre la vie, que vous avez déjà perdue. Nos lois voulaient que pour punir votre parjure, je fusse dix ans séparée de vous, et même elles ne me permettaient pas de vous revoir, à moins que pendant tout ce tems vous ne m'eussiez été fidèle; c'est pourquoi lorsque je vous quittai, je crus que je vous abandonnais sans retour. Les enfans d'Adam, disais-je, ne sont pas capables d'une si longue constance. Il m'aura bientôt effacé de son souvenir. Graces au ciel, je me suis trompée, et je vois que les hommes peuvent aimer constamment. Je reviens donc à vous, prince, ajouta-t-elle, et pour comble de joie vous reverrez aussi vos enfans.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le prince de Chéheristan et la princesse Balkis, entrèrent et

se montrèrent à Ruzvanschad, qui en fut charmé. Aussi tendre père que fidèle époux, il était agité des plus doux mouvemens que le sang et l'amour puissent inspirer. Sa santé fut rétablie en peu de tems. Ces quatre personnes passèrent ensemble heureusement un très-grand nombre d'années; et enfin, après la mort du roi et de la reine, le prince de Chéheristan prit possession du royaume de la Chine; et la princesse Balkis alla régner dans l'île de Chéheristan, jusqu'à ce qu'elle devint l'épouse du grand prophète Salomon.

Quand la nourrice de Farrukhnaz eut achevé de raconter cette histoire, les femmes de la princesse qui aimaient les aventures des génies et les enchantemens, l'élevèrent au-dessus de celle d'Aboulcasem; mais toutes les autres furent d'avis contraire, et soutinrent que l'histoire du jeune homme de Basra était la plus intéressante. Pour moi dit Farrukhnaz, je blâme fort le roi de la Chine de n'avoir pas tenu la la promesse qu'il avait faite à Cheheristany, puisqu'elle lui avait dit que les génies ne faisaient rien sans raison; cela prouve bien que les hommes ne sont pas esclaves de leur parole. Madame, reprit Sutlumemé, il y en a qui la garderaient même aux dépens de leur vie, comme je vous le ferais voir par l'histoire de Couloufe et de la belle Dilara, si vous me permettiez de vous la raconter. Je le veux bien, reprit

la princesse; aussi-bien je m'aperçois que toutes mes femmes prennent beaucoup de plaisir à vous entendre. La nourrice commença de cette manière :

HISTOIRE

DE COULOUFE ET DE LA BELLE DILARA.

Il y avait à Damas un vieux marchand nommé Abdallah qui passait pour le plus riche de ses confrères. Il était fâché d'avoir été dans toutes les parties du monde et de s'être exposé à mille et mille périls pour amasser du bien, puisqu'il n'avait point d'enfans. Il n'épargnait rien toutefois pour en avoir : il ouvrait sa porte aux pauvres et faisait sans cesse des charités aux derviches, en les invitant à prier Dieu de lui accorder un fils. Il fonda même des hôpitaux et des couvens, et fit bâtir des mosquées; mais tout cela était inutile. Abdallah ne pouvait devenir père, et il en perdit même l'espérance.

Un jour il fit venir chez lui un médecin indien dont on vantait fort la capacité. Il le fit asseoir à sa table, et après l'avoir bien regalé, il lui dit! O docteur, il y a long-tems que je souhaite passionnément d'avoir un fils.—Seigneur, lui répondit l'Indien, c'est une faveur qui dépend de Dieu. Cependant il est

permis aux hommes de chercher les moyens de l'obtenir. — Ordonnez-moi ce qu'il faut que je fasse pour cela, reprit Abdallah, et je vous assure que je le ferai. — Premièrement, dit le médecin, achetez une jeune esclave qui soit grande et droite comme un cyprès. Qu'elle ait un visage agréable, de grosses joues et de grosses hanches. Secondement, le son de sa voix doit être doux; son air toujours riant et sa conversation enjouée. De plus, je voudrais que vous vous aimassiez l'un et l'autre. Outre cela, avant que de voir cette esclave, il faut que vous soyez chaste pendant quarante jours, et que votre esprit ne soit occupé d'aucune affaire; que vous ne mangiez durant tout ce tems-là que de la chair de mouton noir, et que vous ne buviez que du vin vieux. Si vous observez exactement toutes ces choses, il y a lieu d'espérer que vous aurez un fils.

31e JOUR.

Abdallah ne manqua pas d'acheter une belle esclave; et véritablement il en eut un fils, en suivant

le régime que le médecin lui avait prescrit. Pour célébrer la naissance de l'enfant qui fut nommé Couloufe, Abdallah assembla tous ses amis, leur donna un festin et fit de grandes aumônes pour rendre graces au ciel d'avoir comblé ses vœux. On éleva Couloufe, et à mesure qu'il devenait plus grand, il recevait de nouvelles instructions. Il eut plusieurs maîtres qui le trouvèrent fort disposé à profiter de leurs leçons. On lui enseigna les langues hébraïque, grecque, turque et indienne, et à bien former les caractères de toutes ces langues. On ne se contenta pas de lui faire apprendre l'alcoran, on lui en fit lire les commentaires. Il en possédait jusqu'au sens mystique. Il était surtout bien instruit du point qui regarde la prédestination. Il savait aussi l'abolissant et l'aboli, de même que les points de l'ambiguité et de la certitude. On ne voulut point qu'il ignorât l'histoire des tribus d'Arabes, l'histoire de Perse, ainsi que les annales des rois. De plus, il apprit la morale, la philosophie, la médecine et l'astronomie. Il n'avait pas dix-huit ans, qu'outre toutes les choses que je viens de dire, il en savait encore d'autres. Il était bon poète et savant musicien. Il était d'ailleurs perfectionné dans tous les exercices du corps. Personne n'a jamais tiré de l'arc, ni manié le sabre et la lance avec plus d'adresse et de vigueur. Enfin, c'était un jeune homme d'un mérite accompli.

Quelle satisfaction pour un père d'avoir un semblable fils! Abdallah l'aimait plus que sa vie, et ne pouvait vivre un moment sans lui. Cependant la mort qui en veut aux heureux du siècle, vint bientôt enlever le vieux marchand. Se voyant à l'extrémité, il fit asseoir Couloufe au chevet de son lit, et il employa ses derniers momens à lui donner de sages conseils. Après sa mort et ses funérailles, son fils prit possession de tous ses biens... Mais ce jeune homme n'en fut pas plus tôt maître, qu'il commença à les dissiper. Il fit bâtir un palais, acheta de belles esclaves, et choisit plusieurs jeunes gens pour être les compagnons de ses débauches. Il passait les jours à se divertir avec eux; on prodiguait chez lui les mets les plus délicats et les meilleurs vins. Ce n'était que festins, que danses et que concerts. Il vécut de cette manière pendant plusieurs années, comme si la source de ses plaisirs eut été inépuisable. Néanmoins il consuma tout son patrimoine. Il lui fallut vendre son palais et ses esclaves, et insensiblement il se trouva sans bien. Ce qui réjouit fort ses ennemis.

Il se repentit alors de sa prodigalité. Il alla chez tous les jeunes gens qui avaient contribué à le ruiner. Mes amis, leur dit-il, vous m'avez vu dans la prospérité, et vous me voyez présentement dans la misère. J'ai recours à vous; aidez-moi à me relever de ma chute; souvenez-vous des offres de services que

vous faisiez quand vous étiez à ma table. Je ne doute point que vous ne soyez touchés de l'état où je suis, et que vous ne fassiez quelques efforts pour m'en tirer. C'est ainsi que le malheureux Couloufe tâchait d'exciter la reconnaissance de ses amis, et de les engager à le secourir. Mais il parlait à des sourds. Les uns lui disaient qu'ils étaient fâchés de le voir dans une situation si déplorable, et se contentaient de prier le ciel d'avoir pitié de lui. Les autres ajoutant la dureté à l'ingratitude, lui refusaient jusqu'à la consolation de le plaindre, et lui tournaient le dos. O faux amis, s'écria-t-il, que votre procédé dur et ingrat me punit bien d'avoir été assez crédule pour m'imaginer que vous m'aimiez véritablement.

Le fils d'Abdallah encore plus pénétré de douleur d'avoir été la dupe de la fausse amitié de ses compagnons de débauche, que d'avoir dissipé tout son bien résolut de s'éloigner de Damas où il avait tant de témoins de son infortune. Il prit la route du pays des Keraïtes et se rendit à Caracorum où régnait alors Cabal-Can. Il alla loger dans un caravanserail, où de ce qui lui restait d'argent il se fit faire une robe et un turban de toile des Indes. Il passait les journées entières à se promener dans la ville. Il allait dans les jardins voir tout ce qu'il y avait de plus curieux; et sitôt que la nuit approchait, il se retirait dans son caravanserail.

Un jour il entendit dire que le roi des Keraïtes se préparait à faire la guerre. Que deux rois de ses voisins, qui lui payaient tous les ans un tribut considérable, ne voulaient plus le lui payer; qu'ils s'étaient ligués ensemble, et qu'ils avaient déjà des troupes sur pied pour s'opposer à Cabal-Can, s'il entreprenait de pénétrer dans leurs pays. Couloufe ayant appris cette nouvelle, alla offrir ses services au roi, qui lui donna de l'emploi dans son armée. Ce jeune homme se signala dans cette guerre par des exploits qui lui attirèrent l'admiration des soldats, l'estime des officiers et la protection du prince Mirgehan, fils du roi des Keraïtes. Il n'en demeura pas là. Comme à l'exemple de ces deux rois voisins, d'autres princes qui payaient aussi tribut se soulevèrent, Cabal-Can fut obligé de tourner ses armes contre ces nouveaux ennemis, qu'il réduisit à lui demander la paix. Le fils d'Abdallah fit encore paraître tant de courage dans les occasions qu'on lui donna de se distinguer, que Mirgehan voulut l'avoir auprès de lui.

Couloufe gagna bientôt l'amitié de ce prince, qui, découvrant en lui tous les jours plus de mérite, l'honora de sa confiance. Peu de tems après Cabal-Can mourut. Le prince son fils lui succéda, et fut à peine sur le trône, qu'il combla de bienfaits le fils d'Abdallah et en fit son favori. Couloufe voyant que ses affaires avaient entièrement changé de face, et qu'il

n'avait jamais été plus heureux, dit en lui-même : il faut bien que tous les événemens de notre vie soient marqués dans le ciel. Quand je vivais à Damas dans les plaisirs, y avait-il quelque apparence que je pusse tomber dans la misère, et lorsque je suis venu à Caracorum, pouvais-je raisonnablement espérer que je deviendrais ce que je suis? Non, non, toutes nos prospérités et nos disgraces ne sauraient ne nous pas arriver. Vivons donc au gré de nos désirs, et subissons le sort que nous ne pouvons éviter.

C'est ainsi que raisonnait le fils d'Abdallah, et suivant ce principe, il suivait son penchant sans contrainte. Un jour qu'il sortait du palais il rencontra une vieille femme couverte d'un voile de toile des Indes, lié de rubans et de bandeaux de soie. Elle avait un gros collier de perles, un bâton à la main, et cinq esclaves aussi voilées l'accompagnaient. Il s'approcha de la vieille et lui demanda si ces esclaves étaient à vendre? Oui, dit la vieille. Il leva aussitôt leurs voiles et vit que ces esclaves étaient jeunes et belles. Il en trouva surtout une fort agréable. Vendez-moi celle-ci, dit-il à la vieille, elle me plaît. — Non, lui répondit-elle, je ne veux pas vous la vendre. Vous me paraissez un galant homme. Il vous en faut une plus belle. J'en ai d'autres dans ma maison. J'ai des filles turques, grecques, esclavones, ioniennes, éthiopiennes, al-

lemandes, cachemiriennes, chinoises, arméniennes et géorgiennes. Je vous les présenterai toutes, et vous prendrez celle qui vous plaira davantage. Vous n'avez qu'à me suivre. En achevant ces paroles, elle marcha devant Couloufe qui la suivit.

Lorsqu'ils furent devant une mosquée, la vieille lui dit : O jeune homme, attendez-moi ici un moment. Je vais revenir. Il attendit près d'une heure, et il commençait à s'impatienter, mais elle parut avec une fille qui était chargée d'un paquet. Il y avait dedans un voile et un surtout de femme, dont la vieille revêtit Couloufe, en lui disant : Seigneur, nous sommes des gens d'honneur et de bonne famille. Il ne serait pas de la bienséance de recevoir chez nous un étranger : — Ma mère, lui répondit-il, vous n'avez qu'à ordonner. Je ferai tout ce que vous voudrez. Il se couvrit donc du surtout et se mit le voile sur la tête. Ensuite il accompagna la vieille, qui le mena dans un quartier qu'il ne connaissait point. Ils entrèrent dans une grande maison, ou plutôt dans un palais, car tout ce qui s'offrait à la vue avait un air de grandeur et de magnificence. Après avoir traversé une vaste cour pavée de marbre jaspé, ils arrivèrent à un salon d'une étendue prodigieuse, au milieu duquel il y avait un bassin de porphyre rempli d'eau, où plusieurs petits canards se jouaient, et l'on y voyait tout autour des cages de fil d'or, où il

y avait mille oiseaux d'espèce différente qui faisaient entendre leur ramage.

32e JOUR.

Pendant que Couloufe regardait avec attention ces oiseaux et toutes les autres choses qui contribuaient à rendre ce salon le plus amusant du monde, il entra une jeune dame qui s'approcha du jeune homme d'un air riant. Elle lui fit une profonde révérence, et après que de son côté il l'eut salué, elle le prit par la main et le pria de s'asseoir sur des coussins de brocard d'or, qui étaient sur des sofas de la même étoffe. Dès qu'il s'y fut assis, elle prit elle-même la peine de lui essuyer le visage et les yeux avec un mouchoir du plus fin lin ; et en lui rendant cet agréable service, elle souriait et lui lançait des œillades qui le mirent bientôt hors de lui-même.

Il la trouvait à son gré, et il allait se déterminer à l'acheter, quand une autre dame, dont les cheveux blonds flottaient par boucles sur ses épaules nues,

et qui était beaucoup plus belle que la première, parut. Elle s'avança d'un air gracieux vers le fils d'Abdallah, lui prit les mains, les baisa, et se mit en devoir de lui laver les pieds dans un bassin d'or. Il n'y voulut pas consentir, et frappé de la beauté dont elle était pourvue, il se leva pour se jeter à ses genoux, et dans la résolution de s'arrêter à celle-là. Mais il demeura tout-à-coup immobile et comme un homme qui a perdu l'usage de ses sens, car il aperçut vingt jeunes demoiselles toutes plus charmantes les unes que les autres. Elles accompagnaient une jeune personne encore plus belle et plus richement habillée qu'elles, et qui paraissait être leur maîtresse. Couloufe crut voir la lune environnée d'étoi les, et, à la vue de cet objet ravissant, il s'évanouit.

Toutes les esclaves accoururent aussitôt à son secours, et l'ayant fait revenir de son évanouissement, la dame, qui l'avait causé, lui adressa la parole : Sois le bien-venu, lui dit-elle, pauvre oiseau pris par les pieds. Couloufe baisa la terre et poussa un profond soupir. On le fit asseoir sur un sofa. Cependant on apporta du sorbet dans une coupe d'or enrichie de pierreries. La dame en but et présenta le reste au jeune homme. Ensuite elle s'assit auprès de lui, et remarquant qu'il était si troublé qu'il ne pouvait prononcer une parole : D'où naît le trouble qui

t'agite, lui dit-elle ? Bannis cette sombre tristesse qui paraît dans tes yeux. Tu t'ennuies déjà sans doute avec nous; notre compagnie te déplaît. — Ah! belle dame, répondit-il en la regardant d'un air tendre, cessez, de grace, cessez de m'insulter. Vous savez trop qu'on ne peut voir vos charmes impunément. Je suis, je l'avoue, hors de moi-même; un trouble inconcevable agite tous mes esprits. — Sois donc de bonne humeur, interrompit la dame, et songe que tu viens ici acheter une esclave. Allons nous mettre tous à table; j'espère que nous pourrons te divertir.

En disant cela, elle prit Couloufe par la main, et le conduisit dans une salle où ils s'assirent avec toutes les autres dames à une longue table couverte de corbeilles de sandal pleines de tablettes et de confitures sèches; des confitures mamouny, des pommes tannoury, du pilau couzina, lafizina, chekerina, et d'autres choses encore. Après avoir mangé, ils se levèrent. On leur apporta un bassin et une aiguière d'or; les dames se lavèrent les mains avec des pâtes d'amandes de Cousa, du savon de Riccá, du docna de Bagdad, et de la poudre d'aloès comari; puis, s'étant essuyées avec des mouchoirs de soie de couleur de rose, elles allèrent à la chambre du vin. C'était un réduit agréable orné de plusieurs caisses de baumes, de roses et d'autres fleurs odorantes qui

bordaient un bassin de marbre plein d'une fort belle eau. Ce bassin servait à rafraîchir le vin et contribuait, en mêlant du frais à l'odeur des fleurs, à rendre ce réduit délicieux. Toutes les dames firent boire Couloufe, et burent aussi elles-mêmes; de sorte que la compagnie retourna dans le salon la tête un peu échauffée.

Là, quelques-unes de ces dames commencèrent à danser, et les autres à jouer de la harpe, de la guitarre de David appelée canoün, de l'orgue arganoün, et du violon barbot. Mais avec quelque délicatesse qu'elles jouassent de ces instrumens, elles n'approchaient pas de la dame dont le fils d'Abdallah était enchanté. Cette incomparable personne voulant à son tour montrer ce qu'elle savait faire, prit un luth (aoud), et l'ayant accordé, elle joua d'une manière ravissante. Puis se faisant donner une harpe, elle joua sur le mode raste; ensuite on lui apporta une viole, et joua sur le mode ipahany; après cela elle prit une flûte douce, et joua sur le mode rihaoüy. En un mot, elle employa les douze modes l'un après l'autre, et les vingt-quatre branches de la musique. Elle chanta aussi, et sa voix ne fit pas moins de plaisir à l'amoureux Couloufe, que la manière dont elle avait joué des instrumens.

Il en fut si charmé, que ne pouvant plus se posséder : Ma reine, s'écria-t-il, vous m'avez ôté la rai-

son; je ne puis résister aux transports que vous m'inspirez : souffrez que je baise une de vos belles mains, et que je mette ma tête à vos pieds. En disant cela, cet amant passionné se jeta par terre comme un homme insensé, et saisissant une des mains de la dame, il la baisa fort amoureusement. Mais cette aimable personne choquée de sa hardiesse, le repoussa d'un air fier, et lui dit : Qui que tu sois, arrête et ne passe pas les bornes de la modestie : je suis une fille de qualité. Il est inutile que tu désires ma possession, tu ne saurais l'acquérir : tu ne me verras plus. A ces mots, elle se retira, et toutes les autres dames à son exemple en firent autant.

33e JOUR.

Le fils d'Abdallah au désespoir d'avoir fait une action fort désagréable à la dame qu'il aimait, demeura dans la salle agité de mille pensées différentes. La vieille qui l'avait amenée vint à lui. Qu'avez-vous fait, jeune homme, lui dit-elle ? Fallait-il vous laisser

emporter à votre passion? Quoique je vous aie fait accroire que j'avais ici des esclaves de toute nation, vous avez dû juger par la magnificence de cette maison et à la manière dont on vous y a reçu, que vous n'étiez point chez une marchande d'esclaves. La dame que vous avez offensée est fille d'une des premières personnes de la cour. Vous deviez être plus respectueux.

Le discours de la vieille augmenta l'amour de Couloufe et le regret qu'il avait d'avoir, par un transport indiscret, obligé la dame à se retirer. Il en était tout mortifié, et il désespérait de la revoir, quand plus parée et sous d'autres habits elle revint dans le salon avec les autres dames. Elle se mit à rire en voyant le fils d'Abdallah triste et rêveur. Je crois, lui dit-elle, que tu te repens de ta faute, et je veux bien te la pardonner, à condition que tu seras désormais plus sage, et que tu m'apprendras qui tu es.

Comme il ne demandait pas mieux que de se réconcilier avec cette charmante personne, il lui dit sans peine qu'il se nommait Couloufe, et qu'il était favori du roi. Seigneur, lui dit-elle alors, il y a long-tems que je vous connais de réputation et que j'entends parler de vous fort avantageusement. J'ai même quelquefois souhaité de vous voir. Je suis ravie d'avoir aujourd'hui cette satisfaction. Continuons nos danses et nos concerts, poursuivit-elle en se

tournant vers les autres femmes ; faisons tous nos efforts pour divertir notre convive. Toutes les dames recommencèrent à danser ou à jouer des instrumens, et ce divertissement dura jusqu'à la nuit. D'abord qu'elle fut arrivée, on alluma une prodigieuse quantité de bougies, et en attendant le souper, la jeune dame et le fils d'Abdallah eurent ensemble un entretien. Elle lui demanda des nouvelles du roi Mirgehan ; si ce prince avait de belles personnes dans son sérail. Oui, madame, lui dit Couloufe, il a des esclaves d'une assez grande beauté. Il en aime une présentement qui se nomme Ghulendam. Elle est jeune, bien faite, et je dirais que c'est la plus belle fille du monde, si je ne vous avais pas vue ; mais vos charmes sont au-dessus des siens, et elle ne mérite pas de vous être comparée. Ces paroles flatteuses ne déplurent point à Dilara [1], c'est ainsi que se nommait la jeune dame. Elle était fille de Boyruc, grand seigneur Keraïte, qui n'était point alors à Caracorum. Mirgehan l'avait envoyé à Samarcande pour féliciter de sa part Usbec-Can sur son avénement à la couronne de Tartarie. Si bien que Dilara pendant l'absence de son père se faisait quelquefois un plaisir d'attirer des jeunes gens chez elle pour s'en divertir seulement ; car dès qu'ils voulaient lui perdre le respect, elle savait bien réprimer leurs transports.

[1] Le repos du cœur.

Elle fut donc bien aise d'entendre dire à Couloufe qu'elle était plus belle que la maîtresse du roi. Cela la rendit plus vaine et plus gaie. Elle dit mille choses agréables en soupant, et acheva par son esprit d'inspirer à son hôte tout l'amour qu'il pouvait sentir. Il ne laissa pas de son côté de briller dans le repas. Échauffé par la vue et par l'enjouement de la jeune dame, il lui échappait de tems en tems des saillies fort plaisantes. Lorsqu'il fut tems de se retirer, il se prosterna devant Dilara et lui dit : Quand je demeurerais ici cent années, je croirais toujours n'être avec vous que depuis un moment; mais quelque plaisir que je prenne à votre entretien, il faut que je vous quitte et vous laisser reposer. Demain, si vous voulez bien me le permettre, je reviendrai. — J'y consens, répondit la dame; vous n'avez qu'à vous trouver sur le soir à la porte de la mosquée, où l'on a été vous prendre aujourd'hui, et l'on vous ramenera dans cette maison. Après avoir achevé ces paroles, elle se fit apporter une bourse de fils d'or et de soie qui était l'ouvrage de ses mains et dans laquelle il y avait des bijoux d'un prix considérable. Tenez, Couloufe, lui dit-elle, ne refusez pas ce petit présent, ou bien vous ne me reverrez plus. Le fils d'Abdallah prit la bourse, remercia la dame et sortit du salon. Il rencontra dans la cour la bonne vieille, qui lui ouvrit la porte de la rue et lui montra le chemin du palais.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se retira dans son appartement et se coucha. Il passa le reste de la nuit à rappeler dans sa mémoire tout ce qu'il avait vu le jour. Il était si occupé de Dilara, que le sommeil ne put fermer sa paupière. Il se leva de grand matin et se rendit chez le roi. Ce prince, qui ne l'avait pas vu le jour précédent et qui l'avait demandé plusieurs fois, était fort en peine de lui. Eh, d'où viens-tu, Couloufe, lui dit-il d'abord qu'il l'aperçut? Qu'as-tu fait hier? Pourquoi n'as-tu pas paru? — Seigneur, lui répondit le favori, quand votre majesté saura l'aventure qui m'est arrivée, elle ne sera pas surprise de ne pas m'avoir vu. En même tems il raconta tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il eut achevé son récit : Est-il possible, lui dit Mirgehan, que cette jeune dame dont tu m'entretiens, sois si belle que tu le dis? Tu en parles avec tant de vivacité que je me défie du portrait que tu m'en fais. — Seigneur, reprit le fils d'Abdallah, bien loin d'être un peintre flatteur, je puis vous assurer qu'elle est encore fort au-dessus de ce que j'ai dit. Oui, si Many, ce fameux peintre de la Chine entreprenait de la peindre, il craindrait, avec raison, de ne pouvoir égaler la nature. — C'en est trop, dit le roi, tu me donnes envie de voir cette dame, et je veux absolument t'accompagner tantôt, puisque tu dois retourner chez elle.

La curiosité du jeune roi des Keraïtes affligea Couloufe. Il en appréhendait les suites pour son amour. Eh, comment ferai-je, seigneur, lui dit-il, pour vous introduire chez cette dame ? Qui lui dirai-je que vous êtes ?—Je me déguiserai, repartit Mirgehan, et je passerai pour ton esclave. J'entrerai avec toi et me cacherai dans un coin, d'où j'observerai tout. Le fils d'Abdallah n'osa repliquer à son maître, qui se revêtit d'un habit d'esclave ; et tous deux à l'entrée de la nuit ils se rendirent à la porte de la mosquée. Ils n'y furent pas long-tems sans voir paraître la vieille, qui lui dit : Il n'était pas besoin d'amener avec vous cet esclave. Vous n'avez qu'à le renvoyer.

34e JOUR.

Le roi fut mortifié d'entendre ainsi parler la vieille, mais Couloufe prit la parole : Ma bonne mère, dit-il, permettez, je vous prie, que cet esclave nous suive. C'est un garçon qui a de l'esprit et d'agréables talens. Il fait des vers sur-le-champ et chante à

ravir. Votre maîtresse ne sera pas fâchée que je le lui fasse voir. La vieille ne dit plus rien. Ils marchèrent tous trois, Couloufe couvert d'un surtout de femme comme le jour précédent et Mirgehan en habit d'esclave. Ils entrèrent dans la cour, et de-là dans le salon, qu'ils trouvèrent éclairé d'une infinité de bougies parfumées, qui répandaient d'agréables odeurs.

Dilara demanda au fils d'Abdallah pourquoi il s'était fait accompagner par un esclave. Madame, lui dit-il, j'ai jugé à propos de l'amener pour vous divertir. Il est bouffon, poète et musicien.—Cela étant, lui dit-elle, qu'il soit le bien-venu. Mais, mon ami, ajouta-t-elle en s'adressant au roi, sois soumis et obéissant, et ne t'avise pas de manquer de respect à mes femmes, car tu pourrais t'en repentir. Le prince se voyant dans la nécessité de faire le bouffon, se mit à plaisanter, et il s'en acquitta si bien, que la dame dit au favori : En vérité, Couloufe, vous avez là un garçon très-plaisant et très-spirituel. Je remarque même dans ses manières quelque chose de noble et de galant. Il faut qu'il nous serve d'échanson ce soir. Je me sens de l'inclination pour lui. —Puisqu'il a le bonheur de vous plaire, répondit le favori, il n'est plus à moi. Il est à vous, madame. —Catalpan, dit-il au roi, je ne suis plus ton maître. Voilà ta maîtresse. A ces mots, le prince s'approcha

de la dame, lui baisa la main, et lui dit : Madame, je suis à présent votre esclave, et déjà je me sens disposé à vous servir avec beaucoup de zèle.

Elle accepta Mirgehan pour esclave. Seigneur, dit-elle à Couloufe, je regarde ce garçon là comme un bien qui m'appartient; mais trouvez bon que je le mette en dépôt entre vos mains. Il demeurera chez vous, et vous me l'amenerez toutes les fois que vous viendrez ici. Je ne puis le garder dans ma maison, parce qu'on sait que c'est votre esclave. Tout le monde le connaît pour cela. Si on le voyait passer de votre service au mien, on en pourrait tenir de mauvais discours, et j'ai de grandes mesures à garder. Après avoir quelque tems encore continué cette conversation, Couloufe et Dilara s'assirent à la table pour souper, et le roi se tint debout devant eux. Comme ce prince réjouissait la dame par mille plaisanteries, elle dit au favori : Seigneur, permettez que ce garçon mange et boive avec nous. — Madame, répondit Couloufe, il ne mange pas ordinairement avec moi. — Ne soyez pas si rigoureux, reprit la dame, souffrez que nous buvions ensemble, afin qu'il vous en aime davantage. — Mets-toi donc là, Catalpan, dit le fils d'Abdallah, puisque madame le veut absolument.

Le faux esclave ne se le fit pas dire deux fois. Il s'assit entre Couloufe et l'aimable fille de Boyruc.

Il mangea, et lorsqu'on eut apporté le vin, la dame en remplit une coupe jusqu'au bord, et la lui présentant : Tiens, Catalpan, lui dit-elle, bois cette rasade à ma santé. Il prit la coupe après avoir baisé la main qui la lui donnait, et il but. Après cela on versa du vin à la ronde, et la belle Dilara, par son exemple, excitait ses convives à se réjouir. Elle tendit une coupe d'or toute pleine, et s'adressant au fils d'Abdallah : Couloufe, lui dit-elle, je bois à vos inclinations, à la charmante Ghulendam, la favorite du roi.—Madame, répondit le favori en rougissant, à Dieu ne plaise que j'aie l'audace d'élever ma pensée jusqu'à la maîtresse de mon prince ; j'ai pour lui trop de respect pour... —Ah! vous voulez faire le discret, interrompit la dame en riant, je me souviens que vous me parlâtes hier de Ghulendam d'une manière si vive que vous m'en parûtes charmé. Je suis sûre que vous l'aimez. Avouez-nous franchement que vous ne lui déplaisez pas, et que quelquefois vous faites la débauche ensemble. Couloufe à ces paroles, dont il voyait les conséquences, se troubla. De grace, madame, dit-il, cessez de plaisanter là-dessus. Je n'ai jamais eu de secret entretien avec cette dame.

Le trouble qu'il faisait paraître redoubla les ris de Dilara. Au lieu de prendre un air sérieux, reprit-elle, vous devriez nous raconter vos aventures. Catalpan, ajouta-t-elle en regardant le faux esclave, dis

à ton maître qu'il ait un peu plus de confiance en moi.—Allons, seigneur Couloufe, dit le roi, donnez à madame la satisfaction qu'elle vous demande. Elle vous en prie de si bonne grâce. Contez-lui la naissance et le progrès de vos amours ; apprenez-lui où vous en êtes avec Ghulendam, et de quelle manière vous trompez tous deux le roi. Madame, poursuivit-il en se tournant vers Dilara, je ne suis pas moins curieux que vous de savoir cela ; car quoique je me pique d'être un confident assez discret, je vous assure que le seigneur Couloufe m'a fait un mystère de sa passion pour la favorite.

Mirgehan par ce discours acheva de déconcerter son favori, qui s'aperçut que les plaisanteries de Dilara ne laissaient pas de faire une mauvaise impression sur l'esprit de ce prince. Cependant ils buvaient tous trois, et insensiblement le roi échauffé par le vin, oublia le personnage qu'il avait résolu de faire. Ma princesse, dit-il, à la dame, chantez-moi, je vous prie, quelque chose d'agréable. On dit que vous chantez à ravir. Ces paroles, quoique prononcées d'un air fort familier, ne déplurent point à la fille de Boyruc. Au lieu de s'en offenser, elle fit un éclat de rire : Très-volontiers, dit-elle, mon cher Caltapan ; il n'est rien que je ne veuille faire pour toi. Aussitôt elle demanda un luth tout accordé, et joua sur le mode yrac un fort bel air qu'elle accom-

pagna de sa voix. Ensuite prenant un tambour de basque, elle chanta un autre air sur le mode bouselic.

Le roi qui n'avait jamais entendu si bien chanter ni si bien jouer du luth et du tambour de basque, se sentit transporté de plaisir; et ne se souvenant plus qu'il voulait passer pour un esclave : Vous m'enchantez, madame, s'écria-t-il ; quelque portrait avantageux que Couloufe m'ait fait de vous, il ne m'en a pas assez dit encore. Le fils d'Abdallah avait beau lui faire signe de se taire ; il n'y eut pas moyen. Non, poursuivit le prince, Isaac Mouseli, mon musicien, dont on vante tant la voix, ne chante pas si agréablement que vous. Dilara reconnaissant à ces mots que l'homme qu'elle prenait pour un esclave était le roi lui-même, se leva brusquement de sa place, et courut chercher un voile pour se couvrir le visage. Ah ! nous sommes perdues, dit-elle tout bas à ses femmes. Ce n'est pas un esclave qui est venu ici avec Couloufe, c'est le roi ; après avoir dit cela, elle revint trouver Mirgehan, et n'osait plus s'asseoir devant lui. Asseyez-vous donc, madame, lui dit le prince, c'est à moi de me tenir debout en votre présence. Ne suis-je pas votre esclave ? Je ne me serais point assis, si, comme ma maîtresse souveraine, vous ne me l'aviez ordonné.

La fille de Boyruc se prit à pleurer à ces paroles :

Ah! grand monarque, dit-elle en se jetant à ses pieds, je supplie très-humblement votre majesté d'avoir pitié de moi. Je suis une fille sans expérience, vous êtes témoin de ma faute; daignez, de grâce, me la pardonner. Le roi releva la dame, la consola, lui dit de ne rien craindre, et lui demanda qui elle était. Elle satisfit sa curiosité; après quoi il sortit de cette maison avec Couloufe et regagna son palais.

35e JOUR.

Les plaisanteries que Dilara avait faites à Couloufe sur Ghulendam, produisirent de tristes effets. Mirgehan soupçonna sa favorite et le fils d'Abdallah de s'aimer tous deux, et il crut que sans avoir égard à ce qu'ils lui devaient, ils goûtaient dans son palais même les douceurs d'une heureuse intelligence; il n'aurait tenu qu'à lui, en les faisant exactement observer l'un et l'autre, d'être persuadé bientôt de la fausseté de ses soupçons. Mais c'était un de ces jaloux qui n'écoutent que leur jalousie, et

qui, se livrant aux premières impressions qu'on leur donne, croient n'avoir pas besoin d'autre éclaircissement. C'est pourquoi dès le lendemain, sans chercher à vérifier ses conjectures, il envoya dire à Couloufe qu'il lui défendait de paraître désormais devant lui, et qu'il voulait que dès ce jour-là il sortit de Caracorum.

Le favori, bien qu'il pénétrât la cause de sa disgrace, et que n'ayant rien à se reprocher, il ne désespérât point de faire connaître son innocence, s'il pouvait parvenir à se faire entendre, négligea toutefois de chercher les moyens de se justifier. Il céda de bonne grâce à son malheur. Il obéit à l'ordre du roi, et, se joignant à une grosse caravane qui allait en Tartarie, il se rendit avec elle à Samarcande. Comme personne ne savait mieux que lui résister à la mauvaise fortune, il ne fut point accablé de ce nouveau coup. Outre qu'il s'était déjà trouvé dans une situation misérable, tous les accidens de la vie lui paraissant des choses inévitables, ainsi qu'on l'a déjà dit, rien ne pouvait ébranler la fermeté de son esprit.

Il demeura donc à Samarcande, s'abandonnant à tout ce que le ciel avait ordonné de lui. Il fit bonne chère et se divertit tant qu'il eut de l'argent. Lorsqu'il n'en eut plus, il alla se placer dans le coin d'une mosquée. Les ministres l'interrogèrent sur sa religion,

et le trouvant très-savant, il lui donnèrent une aumône réglée de deux pains par jour et une cruche d'eau, avec quoi il vivait fort content. Or, il arriva un jour qu'un gros marchand appelé Mouzaffer vint faire sa prière dans cette mosquée. Il jeta les yeux sur Couloufe, et l'appela. Jeune homme, lui dit-il, d'où es-tu, et par quel hasard es-tu venu dans cette ville? — Seigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, je suis un enfant de famille de Damas. J'ai eu envie de voyager. Je suis venu en Tartarie, et à quelques lieues de Samarcande, j'ai rencontré des voleurs qui ont tué mes domestiques et m'ont volé.

Mouzaffer, après avoir écouté Couloufe, le crut, et lui dit : Ne t'afflige pas; les bonnes aventures sont enchaînées aux mauvaises : tu pourras trouver ici de quoi te consoler; lève-toi, et me suis jusqu'à ma maison. Le fils d'Abdallah fit ce qu'on lui disait, et il jugea quand il fut chez le marchand, que Mouzaffer devait être un homme fort riche. Un magasin rempli des plus riches étoffes, des meubles précieux, et un très-grand nombre de domestiques qui s'offrirent à sa vue, lui firent porter ce jugement. Et il ne se trompait pas. Mouzaffer avait des biens considérables.

Ce marchand fit asseoir à table auprès de lui Couloufe, et lui présenta d'abord du sorbet. Puis on leur servit du blanc-manger et des viandes fort succu-

lentes. Après le dîner, ils s'entretinrent tous deux, et Mouzaffer ensuite le renvoya avec quelques présens.

Le lendemain le marchand retourna dans la même mosquée. Il prit le fils d'Abdallah, le mena encore chez lui, et le régala comme le jour précédent. Il se trouva là un docteur nommé Danischemend, qui, tirant à part Couloufe après le repas, lui parla dans ces termes: Jeune étranger, le seigneur Mouzaffer, le maître de cette maison, a un grand dessein sur toi; un dessein qui demande une prompte exécution, et qui doit te faire plaisir dans l'état où sont tes affaires. Tu sauras qu'il a un fils unique appelé Taher, qui est un jeune homme d'un naturel fort violent. Ce Taher a épousé depuis quelques jours la fille d'un grand seigneur étranger. Le mari suivant son humeur impétueuse a brusqué sa femme. Elle a répondu à ses emportemens par des paroles pleines de mépris et de fierté. Ce qui a si fort irrité Taher, qu'il la répudiée. Il s'en repentit un moment après, car c'est une jeune personne fort belle et qu'il aime passionnément; mais les loix ne lui permettent pas de la reprendre qu'un autre homme ne l'ait auparavant épousée et répudiée. C'est pourquoi Mouzaffer souhaite que dès aujourd'hui tu l'épouses; que tu passes la nuit avec elle, et que demain matin tu la répudies. Il te donnera cinquante sequins d'or. Ne veux-tu pas bien

lui faire ce plaisir là ? — Très volontiers, répondit Couloufe ; je suis fort disposé à lui rendre ce service. Il m'a trop bien reçu pour que je refuse de faire une chose qu'il desire; et d'ailleurs, je ne me sens aucune répugnance pour ce qu'il me propose. — Je le crois bien, répliqua Danischemend. Il y a dans cette ville beaucoup de gens qui ne demanderaient pas mieux que d'être choisis pour [1] hullas en cette occasion, quand il n'y aurait pas cinquante sequins à gagner; car la femme de Taher est d'une beauté parfaite. Son corps est plus droit qu'un cyprès. Elle a le visage rond, les sourcils bien séparés et faits comme deux arcs, et ses regards sont autant de flèches empoisonnées. La neige n'est pas plus blanche que son teint, et sa bouche petite et vermeille, ressemble à un bouton de rose.

36e JOUR.

On trouverait donc dans Sarmarcande, poursuivit Danischemend, des hullas tant qu'on en voudrait; mais on aime mieux que ce soit un étranger,

[1] Hulla. C'est ainsi qu'on appelle celui qui épouse une femme répudiée.

parce que ces sortes de choses doivent se faire le plus secrétement qu'il est possible. Mouzaffer a donc jeté les yeux sur toi. Je suis nayb [1], et par conséquent revêtu du pouvoir de te marier avec cette charmante dame, ce composé de toutes les perfections; et dès ce moment, si tu veux, tu en seras possesseur. — J'y consens, repartit le fils d'Abdallah. Après le portrait que vous venez de m'en faire, vous pouvez bien penser que je voudrais déjà l'avoir épousée. — Oui, mais, dit le nayb, il faut que tu promettes de la répudier dès demain, et de sortir incessamment de Samarcande avec l'argent qu'on te donnera. La famille du seigneur Mouzaffer ne serait pas bien aise que tu demeurasses en cette ville après cette aventure. — Je n'y demeurerai pas long-tems, répondit Couloufe; et si ce n'est pas assez de promettre, je jure que dès demain matin, je répudierai la dame que vous m'aurez fait épouser.

Il n'eut pas plus tôt fait ce serment, que le lieutenant du cady apprit à Mouzaffer que le jeune étranger était prêt à servir de hulla : Il accepte, lui dit-il, les conditions que je lui ai proposées de votre part. Il ne s'agit plus que de le marier avec votre belle-fille. Aussitôt Mouzaffer fit venir son fils Taher, et le reste de sa famille, et en leur présence

[1] Lieutenant du cady.

le nayb maria Couloufe sans lui faire voir la dame, parce que Taher le voulut ainsi. Il fut même résolu que le hulla passerait la nuit avec elle sans lumière, afin que le lendemain ne l'ayant pas vue, il eût moins de peine à la répudier.

Cependant la nuit étant venue, on introduisit Couloufe dans la chambre nuptiale, où on le laissa sans lumière avec la dame qui était couchée dans un lit de brocard d'or. Il ferma la porte à double tour, ôta ses habits, chercha le lit à tâtons, et l'ayant trouvé, il se coucha auprès de sa femme. Vous pouvez croire qu'il ne dormait pas ; ce n'était pas sans émotion qu'elle se voyait livrée aux caresses d'un homme dont on lui cachait le visage, et dont elle se faisait même une image désagréable, parce qu'elle n'ignorait pas qu'on prenait ordinairement pour hulla, les premiers malheureux que le hasard présentait. D'une autre part, Couloufe, quoique Danischemend lui eût vanté la beauté de la dame, était fort mortifié de n'avoir pas le plaisir de la voir ; ou plutôt le portrait qu'on lui en avait fait, lui donnait une vive curiosité de le vérifier. Ce désir qui le consumait et qu'il ne pouvait contenter diminuait la vivacité de ceux qu'il pouvait satisfaire. Madame, lui dit-il, quelque favorable que soit pour moi cette nuit, je ne puis goûter une joie parfaite. Chaque instant redouble l'envie que j'ai de voir vos

charmes. Je m'en suis fait une si belle idée, et je souhaite avec tant d'ardeur de les contempler, que je ne sais si ce n'est point une aussi grande peine de vous posséder sans vous voir, que de vous voir sans vous posséder. Cependant il faudra demain que je vous cède. Ah! puisque mon bonheur doit durer si peu, du moins on aurait dû m'en faire connaître tout le prix.

Après avoir dit ces paroles, il se tut pour entendre ce que sa femme y répondrait; et il fut assez surpris lorsqu'au lieu de répondre à ce discours, elle dit : O vous que Taher a choisi pour rétablir l'union que son humeur violente a détruite, qui que vous soyez, apprenez-moi qui vous êtes. Il me semble que le son de votre voix ne m'est point inconnu. Je ne vous écoute pas tranquillement. Couloufe tressaillit à ces mots. Madame, répondit-il, dites-moi vous-même quelle est votre famille? Le son de votre voix trouble aussi mes sens. Je crois entendre une jeune dame Keraïte que je connais. Juste Dieu, seriez-vous..... Mais non, en se reprenant, il n'est pas possible que vous soyez la fille de Boyruc.—Ah! Couloufe, s'écria la dame en ce moment, est-ce vous qui me parlez? — Oui ma reine, dit-il, c'est Couloufe lui-même, qui ne saurait croire que ce soit Dilara qu'il entend. — Soyez-en persuadé; reprit-elle; je suis cette malheureuse Dilara

qui vous reçut chez elle avec le roi Mirgehan, qui, par ses discours indiscrets, vous rendit suspect à ce prince, et que vous devez regarder comme votre plus grande ennemie, puisqu'elle est cause de votre disgrace. — Cessez, madame, répliqua le fils d'Abdallah, cessez de vous l'imputer. Le ciel le voulait ainsi; et bien loin de l'accuser de rigueur, je rends graces à sa bonté d'avoir fait succéder à mon infortune un si agréable événement. Mais belle Dilara, continua-t-il, comment la fille de Boyruc a-t-elle pu devenir femme de Taher? — Je vais, dit-elle, vous l'apprendre.

Mon père, pendant son ambassade à Samarcande, était logé chez Mouzaffer, qu'il connaît depuis long-tems. Ils arrêtèrent entr'eux ce mariage, et Boyruc étant de retour à Caracorum, me fit partir pour Samarcande bien accompagnée. J'obéis à mon père avec une répugnance à laquelle vous n'aviez pas peu de part; car, je l'avouerai, mon cher Couloufe, je vous aimais, quoique je ne vous l'eusse pas témoigné, et j'atteste le ciel, que votre disgrace m'a coûté bien des larmes. Mon mariage avec Taher ne vous a point banni de ma mémoire. Ce mari brutal, et d'ailleurs peu agréable de sa personne, au lieu de vous en effacer, n'a fait que vous y maintenir. Et comme si j'eusse prévu que l'amour ou la fortune nous rassembleraient, j'ai toujours conservé l'espé-

rance de vous revoir. Mais mon bonheur surpasse encore mon attente, puisque je trouve mon amant dans l'époux qu'on me donne. O merveilleuse aventure! à peine y puis-je ajouter foi.....

37e JOUR.

Couloufe, après ce qu'il venait d'entendre, ne pouvait plus douter qu'il ne fût avec la fille de Boyruc. Belle Dilara, s'écria-t-il, transporté d'amour et de joie, quel heureux changement! par quel bizarre enchaînement d'aventures, suis-je parvenu au comble de mes souhaits? Quoi, c'est vous qu'on m'a fait épouser? Vous dont l'image charmante est gravée dans mon cœur! vous que je croyais ne revoir jamais! Ah! ma princesse, si vous avez en effet plaint le fils d'Abdallah, si ma disgrace vous a coûté des pleurs, partagez en ce moment la douceur des transports que mon bonheur m'inspire. Qui m'eût dit, quand le roi des Keraïtes me bannit de sa cour,

que le Ciel ne me faisait éprouver ce malheur que pour me rendre le plus heureux des hommes.

Dilara n'était pas insensible aux tendres mouvemens que Couloufe laissait éclater. Il passèrent tous deux la nuit à se témoigner mutuellement le plaisir qu'ils avaient de se rencontrer, et ils s'en donnaient encore des assurances, lorsqu'un esclave de Mouzaffer vint frapper assez rudement à la porte de leur chambre, en criant de toute sa force : Hola ho! seigneur hulla, prenez, s'il vous plaît, la peine de vous lever, il est jour. Le fils d'Abdallah ne répondit point à la voix de l'esclave, et continua d'entretenir la fille de Boyruc. Mais il sentit évanouir sa joie ; une tristesse mortelle succéda tout-à-coup aux doux transports qui l'agitaient : Ma reine, dit-il, l'ai-je bien entendu ? On veut déjà nous séparer. Mouzaffer impatient de vous voir rentrer dans sa famille, compte les momens du divorce qui vous en a fait sortir : et son fils justement jaloux de mon bonheur, n'en peut souffrir la durée ; le jour même d'accord avec ses ennemis, semble avoir précipité son retour. A peine, hélas! vous ai-je retrouvée, qu'il faut vous perdre encore malgré les nœuds qui nous lient, car j'ai promis, j'ai juré de vous répudier. — Et vous pourrez, interrompit la dame, garder cet affreux serment ? Saviez-vous, lorsque vous l'avez fait, que c'était à moi que vous promettiez de renoncer? Vous n'êtes

point obligé de tenir une promesse téméraire ; et quand vous le seriez, Dilara ne vaut-elle pas bien un parjure ; ah ! Couloufe, ajouta-t-elle en pleurant, vous ne m'aimez point, si vous êtes capable de balancer entre ma possession et le vain honneur de tenir une parole qui choque l'amour et la raison.— Mais, madame, reprit-il, est-ce qu'il dépend de moi de vous conserver à ma tendresse? Quand même je violerais mon serment, croyez-vous qu'un étranger sans appui, sans bien, puisse résister au crédit de Mouzaffer? — Oui, repartit la fille de Boyruc, vous le pouvez; méprisez ses menaces; rejetez ses offres : les lois sont pour vous. Si vous avez de la fermeté, vous rendrez inutiles tous les efforts qu'on fera pour nous désunir. — Eh bien! ma princesse, dit-il, emporté par sa passion, vous serez satisfaite. Mon serment, en effet, est téméraire, et je sens bien que je ne puis le garder sans qu'il m'en coûte le repos de ma vie. C'en est fait, je ne vous répudierai point, puisque je puis m'en défendre. C'est la résolution que je prends. Je défie Mouzaffer et toute la terre ensemble de m'en détourner.

Tandis qu'il assurait sa femme, et qu'il se promettait à lui-même de demeurer ferme dans ce dessein, Taher, à qui la nuit avait paru beaucoup plus longue qu'à eux, vint aussi frapper à la porte de leur chambre. Allons donc, hulla, s'écria-t-il, le jour

s'avance. On vous a déjà averti de vous lever, vous vous faites bien presser ; il y a long-tems que nous vous attendons pour vous remercier, et vous compter la somme promise. Habillez-vous promptement, que nous terminions cette affaire ; le lieutenant du cady sera ici dans un moment. Couloufe se leva aussitôt, se revêtit de ses habits, et ouvrit la porte à Taher, qui le fit conduire au bain, et servir par un esclave grec. Lorsque le fils d'Abdallah fut sorti du bain, l'esclave lui donna du beau linge, et une robe très-propre, et le mena ensuite dans une salle où était Mouzaffer avec son fils et Danischemend. Ils saluèrent le hulla qui leur fit une profonde révérence. Ils l'obligèrent de s'asseoir auprès d'eux à une table, et on leur servit entr'autres mets, des potages [1] de jus de mouton.

Après le repas, Danischemend prit Couloufe en particulier, et lui présentant cinquante sequins d'or, avec un turban magnifique plié dans un paquet : Tiens, jeune homme, lui dit-il, voilà ce que le seigneur Mouzaffer te donne ; il te remercie du plaisir que tu lui as fait, et il te prie de ne pas demeurer plus long-tems à Samarcande. Répudie donc ta femme, sors de cette ville, et si quelqu'un te demande : As-tu vu le chameau ? [2] dis que non.

[1] Asche riscthé y guipa.

[2] Façon de parler des Orientaux, pour dire, garde le secret.

38e JOUR.

Le nayb [1] s'imaginait que le hulla, pénétré des bontés de Mouzaffer, allait se répandre en discours pleins de reconnaissance, et il fut fort surpris de sa réponse. Je croyais, répondit Couloufe en jetant loin de lui le paquet et les sequins, que la justice, la bonne foi et la religion régnaient à Samarcande, surtout depuis qu'Usbec-Can est parvenu à la Tartarie : mais je m'aperçois que je me suis trompé, ou plutôt qu'on trompe le roi. Il ne sait pas que dans la ville même où il fait son séjour, on veut tyranniser les étrangers. Quoi donc, j'arrive à Samarcande, un marchand s'adresse à moi, m'invite à dîner chez lui, me caresse, me fait épouser une dame suivant les lois; je m'engage de la meilleure foi du monde, et lorsque je suis engagé, on prétend que je répudie ma femme! Cessez, seigneur nayb, cessez de me proposer une action si indigne d'un honnête homme,

[1] Lieutenant du cady.

ou bien je mettrai de la terre [1] sur ma tête, j'irai me jeter aux pieds d'Usbec-Can, et nous verrons ce qu'il ordonnera.

Le lieutenant du Cady, à ces paroles, tira Mouzaffer à part, et lui dit : Vous avez voulu prendre cet étranger pour hulla, vous ne pouviez faire un plus mauvais choix. Il refuse de répudier sa femme; mais je vois bien que c'est un homme qui ne sait où donner de la tête, et qui voudrait vous obliger à lui faire quelque présent considérable. — Oh ! s'il ne tient qu'à cela, dit Mouzaffer, il sera bientôt content. Offrez lui cent sequins d'or et qu'il sorte de la ville avec toute la diligence et tout le secret que j'exige de lui. —Non, non, seigneur Mouzaffer, s'écria Couloufe en l'entendant parler ainsi, vous avez beau doubler la somme, vous me donneriez dix mille sequins, vous y ajouteriez même inutilement les plus riches étoffes de vos magasins, je ne romprai point un si saint engagement.—Jeune homme, lui dit alors Danischemend, vous ne prenez pas le bon parti dans cette affaire; je vous conseille d'accepter les cent sequins d'or, et de répudier votre femme sans différer; car si vous nous réduisiez à la nécessité de rendre cette aventure publique, vous vous en repen-

[1] Quand les Orientaux veulent donner des marques publiques d'une extrême douleur, ils se revêtent d'un sac, et se couvrent la tête de terre et de cendres.

tirez sur ma parole. —Vos menaces, répliqua le fils d'Abdallah, ne m'épouvantent point. Vous ne sauriez m'obliger à détruire une union que protégent les lois.—Ah! c'en est trop, interrompit en cet endroit l'impétueux Taher, qui avait eu bien de la peine à se contraindre et à se taire jusque-là : menons ce misérable chez le cady, et le faisons traiter comme il le mérite. Nous allons voir s'il est permis d'abuser d'honnêtes gens par de vaines promesses. Danischemend et Mouzaffer essayèrent encore de persuader au hulla qu'il devait de bonne grâce faire ce qu'ils souhaitaient; mais n'en pouvant venir à bout, ils le menèrent devant le cady.

Ils informèrent ce juge de tout ce qui s'était passé, et sur leur rapport le cady regardant Couloufe, lui parla dans ces termes : Jeune étranger, que personne ne connaît dans cette ville, et qui vivait dans une mosquée des aumônes que nos ministres te donnaient chaque jour, as-tu perdu le jugement jusqu'à t'imaginer que tu demeureras tranquille possesseur d'une dame qui a été l'épouse de Taher? Le fils du plus riche marchand de Samarcande verrait une femme qu'il aime et qu'il veut reprendre, entre les bras d'un malheureux, dont une naissance basse est peut-être le moindre défaut! Rentre en toi-même et te rends justice. Tu n'es pas d'une condition égale à celle de ta femme, et quand tu serais d'un rang au-

dessus même de celui de Taher, il suffit que tu ne sois pas en état de faire la dépense qui convient à une honnête famille, pour que je ne te permette pas de vivre avec ta femme. Renonce donc à la folle espérance que tu as conçue et qui t'a fait violer un serment; accepte l'offre du seigneur Mouzaffer, répudie ta femme et t'en retourne à ta patrie, ou bien, si tu t'obstines à n'y vouloir pas consentir, prépare-toi à recevoir tout-à-l'heure cent coups de bâton.

Le discours du cady, bien que prononcé d'un ton de juge, n'eut pas le pouvoir d'ébranler la fermeté du fils d'Abdallah, qui reçut les cent coups de bâton d'un air froid et sans se démentir. En voilà assez pour aujourd'hui, dit le cady; demain nous doublerons la dose, et si elle n'est pas assez forte pour le guérir de son opiniâtreté, nous aurons recours à des remèdes plus violens : qu'il passe encore cette nuit avec sa femme. J'espère que nous le reverrons demain plus raisonnable. Taher aurait fort souhaité, que sans attendre au jour suivant, on eût continué de frapper le hulla, et il ne tint pas à lui que cela ne fût, mais le cady ne le voulut pas : de sorte que Mouzaffer et son fils s'en retournèrent chez eux avec Couloufe, qui tout meurtri qu'il était des coups qu'il avait reçus, ne laissa pas de regarder comme un doux lénitif à ses maux, la liberté qu'on lui donnait de revoir Dilara.

39e JOUR.

Mouzaffer essaya de persuader par la douceur le fils d'Abdallah. Il lui fit de nouvelles promesses; il lui offrit jusqu'à trois cens sequins d'or s'il voulait sur-le-champ répudier la fille de Boyruc : et pendant qu'il n'épargnait rien pour gagner son esprit, Taher entra dans l'appartement de la dame.

Elle était dans une agitation qu'on ne peut exprimer. Impatiente d'apprendre ce qui s'était passé chez le cady, elle attendait Couloufe avec toute l'inquiétude qu'on peut sentir. Quoiqu'assurée de son amour, elle appréhendait que sa fermeté ne se fût démentie, et elle ne put s'empêcher de le croire lorsqu'elle vit paraître son premier mari. Elle frémit à sa vue, dans la pensée qu'il venait lui annoncer cette nouvelle affreuse. Son visage se couvrit d'une pâleur mortelle, et peu s'en fallut qu'elle ne tombât évanouie. Taher se laissa tromper à ces marques de douleur. Il s'imagina que quelqu'un avait déjà dit à

la dame que le hulla refusait de la répudier, et que ce refus était la cause de cette profonde affliction dont elle paraissait saisie. Madame, lui dit-il, ne vous abandonnez point à votre tristesse. Il n'est pas encore tems de vous désespérer. Le misérable que j'ai choisi pour hulla, ne veut pas à la vérité vous céder à mon amour; mais que cela ne vous chagrine point. Il a déjà reçu cent coups de bâton, et demain il en aura bien davantage s'il s'obstine à ne pas faire les choses dont il est convenu avec le nayb. Le cady même est dans la résolution de lui faire éprouver les derniers supplices. Consolez-vous donc, ma sultane, vous n'avez plus que cette nuit à passer avec le hulla; dès demain je redeviendrai votre époux. Je viens vous assurer moi-même et vous exhorter à prendre patience; car je ne doute pas que la nécessité de souffrir ce gueux-là, ne soit pour vous une grande mortification. — Oui, seigneur, interrompit Dilara, je vous avoue que le hulla fait toute ma peine. Le repos de ma vie dépend de lui. Hélas! je crains que cette affaire ne tourne pas au gré de mes desirs. — Pardonnez-moi, ma reine, reprit-il avec précipitation, calmez une inquiétude si obligeante pour Taher. Vous pouvez vous flatter que demain notre union sera rétablie. En achevant ces paroles, il sortit de l'appartement de la dame, et Couloufe y entra un moment après.

Sitôt qu'elle aperçut le fils d'Abdallah, elle passa

de la douleur à la joie : Ah ! cher époux, s'écria-t-elle en lui tendant les bras, venez recevoir le prix de votre constance. Est-il possible que vous ayiez mieux aimé souffrir un indigne traitement, que de renoncer à Dilara ? Taher lui-même ma conté tout ce qui vous est arrivé chez le cady ; et si je suis charmée de votre fermeté, je ressens aussi très-vivement la barbarie qu'on a exercé sur vous. Je ne puis même sans effroi, penser aux nouveaux tourmens qui vous menacent. —Madame, répondit Couloufe, quels que puissent être les maux qu'on me prépare, ma constance n'en sera point ébranlée, ils ne produiront pas plus d'effet que les promesses que Mouzaffer vient de me faire ; on ne peut me séduire ni m'épouvanter. J'ignore ce que l'arbitre de nos destinées a ordonné de mon sort ; j'ignore s'il veut que je meure ou que je vive pour vous ; mais du moins je sais bien qu'il ne saurait être écrit dans le ciel [1] que je vous répudierai.

Non, reprit la fille de Boyruc, le ciel ne nous a pas joints l'un et l'autre d'une manière si merveilleuse, pour nous séparer presque aussitôt. Je ne puis croire qu'il vous laisse périr, et je sens qu'il

[1] Les Persans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde, est écrit sur une table de lumière appelée *Louh*, avec une plume de feu appellée *Calan-azer ;* et l'écriture qui est dessus se nomme *Caza* ou *Clada*, c'est-à-dire, la prédestination inévitable.

m'inspire un moyen de tromper nos ennemis. Avez-vous dit au cady, ajouta-t-elle, que vous avez été favori du roi des Keraïtes?—Non, repartit Couloufe, car le juge m'a d'abord fermé la bouche, en me disant qu'il ne permettra jamais que je vous possède, puisque je suis sans bien ; quand j'aurais d'ailleurs de la naissance. —Cela étant, dit-elle, suivez exactement le conseil que je vais vous donner. Demain lorsque vous serez devant le cady, ne manquez pas de dire que vous êtes le fils de Massaoud. C'est un marchand de Cogende qui a des richesses immenses. Vous n'avez qu'à soutenir que c'est votre père. Avancez même hardiment que vous en recevrez bientôt des nouvelles, qui feront connaître à tout le monde que vous ne dites rien qui ne soit très-véritable.

40e JOUR.

Couloufe promit à Dilara d'employer ce mensonge pour éviter, s'il était possible, les maux qu'on lui préparait ; et l'espérance qu'ils conçurent tous deux

que par ce moyen ils obligeraient le cady à les laisser vivre ensemble, les rendit plus tranquilles. Ils cédèrent insensiblement l'un et l'autre à leur penchant, et détournant leur pensée des peines de l'avenir, ils s'abandonnèrent au plaisir présent.

Ils passèrent le reste de la journée et toute la nuit comme deux époux charmés de leur sort; mais aussitôt qu'il fut jour, on vint troubler leur joie. Les gens du cady, conduits par Taher, arrivèrent à la porte de la chambre. Ils frappèrent rudement en criant : Debout, debout, seigneur hulla! il est tems de paraître devant le juge : levez-vous. Le fils d'Abdallah poussa un profond soupir à ces paroles, et sa femme se prit à pleurer. Infortuné Couloufe, dit-elle, que ton épouse te coûte cher! — Ma princesse, répondit-il, de grâce essuyez vos larmes, elles me percent le cœur; ne nous livrons point au désespoir, ranimons plutôt notre espérance; attendons tout du ciel, je me flatte qu'il voudra bien me secourir; je sens même déjà un effet de sa bonté, mon courage redouble, et il n'est point de péril qui puisse me faire trembler.

En parlant de cette sorte, il s'habilla, ouvrit la porte, et suivit les gens du cady qui le menèrent à leur maître. Mouzaffer et son fils les accompagnaient et paraissaient pleins d'inquiétudes. D'abord que le juge aperçut Couloufe : Eh bien, hulla! lui dit-il,

dans quelle disposition es-tu aujourd'hui? N'es-tu pas plus sage qu'hier? Faudra-t-il te donner de nouveaux coups de bâton pour te faire répudier ta femme? Je ne le crois pas : tu auras sans doute fait des réflexions salutaires, et pensé qu'un homme de rien comme toi, ne doit point s'obstiner à vouloir conserver une femme qui ne peut être à lui.—Monseigneur, dit Couloufe, puisse la vie d'un juge tel que vous, durer plusieurs siècles, mais je ne suis pas un homme de rien. Ma naissance n'est point obscure, comme vous vous l'imaginez : et puisqu'il faut enfin que je me fasse connaître, sachez que je me nomme Rucneddin, et que je suis fils unique d'un marchand de Cogende, appelé Massaoud. Mon père est encore plus riche que Mouzaffer, et s'il savait l'état où je me trouve, il m'enverrait bientôt tant de chameaux chargés d'or, que toutes les femmes de Samarcande envieraient le bonheur de celle que j'ai épousée. Quoi donc! parce que des voleurs m'ont volé et dépouillé auprès de cette ville, et que je me suis retiré dans une mosquée pour subsister, vous concluez de là que je ne suis qu'un homme de rien! Oh! Je vous ferai bien voir que vous vous trompez. Je vais incessamment écrire à mon père, et il n'aura pas plus tôt reçu de mes nouvelles, qu'il me fera tenir en cette ville des richesses infinies.

Dès que Couloufe eut achevé ces paroles, le cady

lui dit : Vous êtes fils unique d'un riche marchand de Cogende, et ce n'est que par l'accident que vous venez de raconter que vous êtes dans la misère ? — Assurément, répondit le fils d'Abdallah. Vous voyez bien, monseigneur, que je ne suis pas un misérable élevé dans la poussière. — Eh! pourquoi, jeune homme, reprit le juge, n'avez-vous pas déclaré cela hier? Je ne vous aurais pas fait maltraiter. Seigneur, ajouta-t-il en se tournant vers Mouzaffer, ce que dit le hulla change de thèse; étant fils unique d'un gros marchand, les lois ne permettent pas qu'on le force à répudier sa femme. — Bon ! seigneur cady, interrompit Taher, est-ce que vous ajoutez foi à cet imposteur ? Il se dit fils de Massaoud, pour éviter les coups de bâton et gagner du tems. — Je n'y saurais que faire, dit le juge; soit qu'il mente, soit qu'il dise la vérité, il m'est défendu de passer outre : tout ce que je puis ordonner de plus favorable pour vous c'est d'enjoindre au hulla de prouver ce qu'il avance. — Nous n'en demandons pas davantage, dit alors Mouzaffer. Je veux bien même qu'à mes dépens on envoie un exprès à Cogende; je connais Massaoud pour l'avoir vu ici quelquefois : je sais bien que c'est un marchand très-riche; si le hulla est effectivement son fils, nous lui abandonnons Dilara. — Oui, dit Taher; mais en attendant le retour du courrier, il serait à propos, ce me semble, de faire vivre les

époux séparément. — Cela est contre les règles, repartit le cady ; la femme doit demeurer avec son mari ; on ne saurait la lui enlever sans commettre une violence condamnée par les lois. Envoyez donc un homme à Cogende, qui n'est qu'à sept journées d'ici. Dans quinze jours nous saurons ce que nous devons penser du hulla. S'il est fils de Massaoud, il ne répudiera pas la dame ; mais je jure par la pierre noire du sacré temple de la Mecque, et par le saint bosquet de Médine, où est le tombeau du prophète, que s'il nous trompe, un supplice cruel et ignominieux punira l'imposteur et terminera le cours de sa vie.

41e JOUR.

Cette affaire ainsi décidée par le cady, les parties se retirèrent. Mouzaffer et son fils firent partir pour Cogende un de leurs domestiques, avec ordre de s'informer parfaitement de ce qu'ils voulaient savoir, et de faire toute la diligence possible. Pour Couloufe,

il alla promptement rendre compte à la dame de tout ce qui s'était passé chez le juge. Elle en eut beaucoup de joie : Ah! cher époux, dit-elle, tout va bien. Nous ne devons plus rien appréhender. Avant même que le courrier soit venu de Cogende, avant même qu'il y soit arrivé, nous prendrons tous deux la fuite; nous sortirons une nuit de Samarcande, nous nous rendrons à Bocara le plus tôt qu'il nous sera possible, et nous y vivrons de ma dot dans un repos que nos ennemis ne pourront troubler.

Couloufe approuva la pensée de Dilara. Ils résolurent de se sauver; mais ils étaient trop observés dans la maison où ils demeuraient pour pouvoir impunément exécuter leur dessein : ils jugèrent qu'ils devaient aller loger ailleurs; qu'il fallait le déclarer à Mouzaffer, et que s'il s'y opposait, ils en demanderaient la permission au cady. Cela étant arrêté entr'eux, le fils d'Abdallah, alla trouver sur-le-champ Mouzaffer et son fils. Il leur dit que, dès ce jour-là, il voulait changer de demeure; qu'il prétentait, puisque les lois le rendaient maître de sa femme, disposer d'elle à son gré, et la mener où il lui plairait. Mouzaffer et son fils ne manquèrent pas de s'y opposer; Taher surtout protesta qu'il ne consentirait pas que Dilara sortit de chez lui. Couloufe de son côté n'en démordit point, de sorte qu'il fallut avoir recours au cady.

Ce juge, informé du sujet qui les ramenait devant lui, demanda au hulla pourquoi il avait envie de quitter la maison de Mouzaffer. Monseigneur, lui répondit le fils d'Abdallah, j'ai ouï dire souvent à Massaoud, mon père, que lorsqu'on demeure avec ses ennemis, il faut s'en séparer le plus tôt possible : ainsi je voudrais aller vivre ailleurs en attendant des nouvelles de Cogende. Ma femme le souhaite autant que moi. — Ah ! le menteur, s'écria Taher en cet endroit, Dilara gémit, Dilara est en pleurs depuis que ce misérable est son mari, et il a l'impudence de dire qu'elle s'ennuie chez moi ! — Oui, je l'ai dit, reprit Couloufe, et je le dis encore ; ma femme m'aime, et ne désire rien avec plus d'ardeur que de s'éloigner de vous. Si cela n'est pas vrai, si elle a d'autres sentimens, je suis prêt à la répudier tout-à-l'heure. — Seigneur cady, dit alors Taher, vous l'entendez, je le prends au mot : ordonnez que Dilara vienne ici, et qu'elle s'explique là-dessus. — J'y consens, dit le juge : Allez, nayb, ajouta-t-il en se tourtant vers Danischemend, qui était présent, transportez-vous chez Mouzaffer, et dites à Dilara que je veux lui parler : amenez-la ici dans un moment, nous verrons bientôt dans quelle disposition elle est ; et je déclare que si elle dément le hulla, elle sera répudiée sur-le-champ.

Le nayb s'acquitta de sa commission avec beau-

coup de diligence : il amena la dame chez le juge, qui ne la vit pas si tôt paraître, qu'il lui demanda si elle souhaitait de sortir de chez Mouzaffer, et si elle avait plus d'inclination pour le hulla que pour son premier mari. Taher ne doutait point qu'elle ne prononçât en sa faveur; et cédant à un mouvement de joie dont il ne fut pas maître, il prit la parole avant qu'elle répondit : Parlez, madame, dit-il, vous n'avez qu'à déclarer vos véritables sentimens, et vous serez dès aujourd'hui délivrée de ce que vous haïssez. — Puisqu'on me donne cette assurance, dit la fille de Boyruc, je vais ne vous rien déguiser. Mon second mari, le fils de Massaoud a toute ma tendresse, et je supplie très-humblement le seigneur cady d'ordonner qu'il nous sera permis de loger ailleurs que chez Mouzaffer. — Oh, oh, dit alors le juge en s'adressant au premier mari, vous voyez que le Hulla n'a rien avancé témérairement; il était bien sûr de son fait. — Ah! la traîtresse! s'écria Taher, tout étourdi de l'aveu sincère de la dame; comment a-t-elle pu se laisser séduire depuis hier? — J'en suis fâché pour l'amour de vous, reprit le cady, car je ne puis me dispenser de leur permettre d'aller loger où il leur plaira. — Vous laisserez donc triompher cet étranger, lui dit Taher, et sans savoir s'il est véritablement le fils de Massaoud, vous souffrirez qu'il possède tranquillement Dilara? — Non, répondit le juge; s'il n'est pas en effet

ce qu'il dit, si c'est un misérable, je le ferai mourir pour nous avoir trompés. — Et vous vous imaginez, répliqua le fils de Mouzaffer, que s'il a sujet de craindre le châtiment dont vous le menacez, il sera assez sot pour attendre en cette ville que nous ayons reçu des nouvelles de Cogende? quelle erreur! persuadez-vous plutôt qu'il a dessein de sortir de Samarcande, et qu'il engagera peut être la dame à le suivre; mais que dis-je? peut-être leur complot est déjà fait; et ils ne veulent sans doute changer de demeure, que pour pouvoir aisément exécuter leur résolution. —Cela n'est pas impossible, repartit le cady; mais j'y mettrai ordre. En quelque endroit de la ville qu'ils prennent un logement, je me charge de les faire observer par une garde nombreuse et vigilante qui m'en rendra bon compte.

Couloufe et Dilara eurent donc la liberté de quitter la maison de Mouzaffer. Ils sortirent dès ce jour-là même pour aller demeurer dans un caravanserail. Ils achetèrent quelques esclaves pour les servir. Ils ne manquaient ni d'argent ni de quoi en faire; car la dame avait une dot considérable avec une assez grande quantité de pierreries. Ils ne songèrent d'abord qu'à se réjouir. Le plaisir de pouvoir sans contrainte s'abandonner à leur amour, les empêcha les premiers jours de faire les tristes réflexions que l'état où ils étaient devait leur inspirer. Ils vivaient

comme si le cady ne leur eût pas donné de garde et qu'ils eussent pu facilement se sauver, ou comme si Couloufe eût été véritablement fils de Massaoud, et qu'ils eussent attendu des nouvelles agréables de Cogende.

42e JOUR.

L'aventure du hulla, quelques soins qu'eussent apporté Mouzaffer et son fils pour la rendre secrète, fit tant de bruit dans Samarcande, que plusieurs honnêtes gens voulurent voir les deux personnes que l'amour avait si fortement unies; de sorte que Couloufe et Dilara, en butte à la curiosité publique, recevaient tous les jours de nouvelles visites.

Un jour entr'autres, il entra chez eux un homme de bonne mine, qui leur dit qu'il était un officier du roi; qu'il avait appris ce qui s'était passé chez le cady, et qu'il venait les assurer qu'il s'intéressait à leur fortune; enfin il leur offrit ses services de si bonne grâce, et il sut si bien leur persuader qu'il entrait dans leurs intérêts, qu'ils crurent ne pouvoir

lui témoigner trop de reconnaissance. Ils le prièrent de manger avec eux; et pour lui marquer l'extrême considération qu'ils avaient pour lui, Dilara ôta son voile, de sorte que l'officier étonné de la beauté de la dame, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah! seigneur hulla, je ne suis pas surpris de la fermeté que vous avez fait paraître chez le juge. Ils s'assirent tous trois à une table couverte de plusieurs mets. Il y avait toutes sortes de pilau, du bogra où il entrait du gingembre, du poivre long, du noir et du blanc avec du beurre frais, du rischtéypoulad composé de safran, de vinaigre, de miel et de térébenthine; et un jouschberré, c'est-à-dire un agneau à l'étuvée, dont le dombé, ou la queue remplie d'herbes aromatiques faisait un plat particulier.

Les esclaves, après le repas, apportèrent du vin rouge de Chiras, du vin blanc de Kismische, et du rossoly ambré, nommé raqui-moamber; ensuite les parfums furent présentés à la ronde; et alors, la dame s'étant fait donner un tambour de basque, commença d'en jouer en chantant un air sur le mode uzzal. Après cela elle demanda un luth; elle l'accorda et en joua d'une manière qui charma l'officier du roi : puis elle prit une guitarre et chanta sur le mode nava, dont on se sert pour pleurer l'absence des amans.

C'était une chanson qu'elle avait composée à Ca-

racorum, après la disgrace de Couloufe. Mais elle ne put la chanter sans retracer à l'esprit de cet amant des images qui l'attendrirent. Ce jeune homme tomba dans une profonde rêverie, et bientôt se mit à pleurer amèrement.

L'officier du roi en fut surpris, et lui demanda quel était le sujet de ses pleurs. Hélas! répondit le fils d'Abdallah, de quoi vous servira d'en savoir la cause? Il ne vous est pas moins inutile de l'apprendre, qu'à moi de vous le dire. Je viens de rappeler dans ma mémoire mes malheurs passés, et je ne puis songer à ceux qui me menacent, sans être pénétré de la plus vive douleur. Cette réponse ne satisfit point l'officier du roi : Jeune étranger, dit-il, au nom de Dieu racontez-moi vos aventures. Ce n'est point par curiosité que je veux les entendre; je me sens disposé à vous servir, et peut-être ne vous repentirez-vous point de m'avoir fait cette confidence. Dites-moi qui vous êtes; je vois bien que vous ne manquez pas de naissance, parlez et ne me déguisez rien.—Seigneur, reprit Couloufe, mon histoire est un peu longue, et pourra vous ennuyer. — Non, non, dit l'officier; je vous prie même de n'en supprimer aucune circonstance. Alors le fils d'Abdallah commença le récit de ses aventures : Il raconta tout sans déguisement. Il avoua qu'il n'était point fils de Massaoud, et qu'il avait eu recours à

l'imposture, pour s'assurer la possession de Dilara; mais, ajouta-t-il, mon mensonge n'a pas eu tout l'effet que j'en attendais : on n'a pas voulu me croire sur ma parole; on a envoyé à Cogende un courrier qui sera de retour dans trois jours : ainsi le cady, qui nous fait garder à vue, découvrira bientôt ma fourberie, et m'en punira par une mort infame. Cette mort pourtant n'est pas ce qui m'afflige; c'est l'approche du funeste moment qui doit pour jamais me séparer de l'objet que j'aime : cette seule pensée fait toute ma peine.

Pendant qu'il tenait ce discours, qu'il entremêlait de soupirs et de larmes, la dame de son côté fondait en pleurs; et faisait assez connaître par la douleur dont elle paraissait saisie, qu'elle était dans les mêmes sentimens que Couloufe. L'officier du roi ne vit pas ce spectacle sans compassion : Tendres époux, dit-il, je suis touché de votre affliction. Je voudrais pouvoir vous rendre service et vous empêcher tous deux de boire la coupe empoisonnée du malheur de la séparation. Plût à Dieu, jeune homme, que je pusse vous soustraire au danger que vous courez; mais cela me paraît bien difficile. Le cady est un juge vigilant et inflexible; on ne saurait surprendre sa vigilance, et il ne vous pardonnera point de l'avoir trompé. Tout ce que j'ai à vous conseiller, c'est de mettre votre confiance en Dieu, qui sait ouvrir les

portes les mieux fermées, et lever les plus insurmontables difficultés. Implorez son secours par de ferventes prières, et ne désespérez pas de sortir heureusement de cette affaire, bien que vous n'y voyez aucune apparence. A ces mots l'officier prit congé de Couloufe et de la dame, et se retira.

Il faut avouer, dit alors la fille de Boyruc, qu'il y a dans le monde une espèce de gens assez particulière. Ils viennent vous offrir leurs services : si vous leur paraissez affligé, ils vous pressent de leur raconter vos peines, en vous promettant de les soulager; et lorsque par leurs complimens importuns, ils vous ont contraint de satisfaire leur curiosité, toute la consolation qu'ils vous donnent, c'est de vous exhorter à prendre patience; qui n'eût pas cru, en voyant cet homme-ci entrer avec tant de chaleur dans nos intérêts, qu'il avait dessein de nous être utile, et de faire au moins tous ses efforts pour nous servir? Cependant, après avoir écouté le récit de nos aventures, il nous quitte et nous abandonne à la Providence. — Madame, dit le fils d'Abdallah, que voulez-vous qu'il fasse pour nous? rendons-lui plus de justice; il a trop l'air d'un honnête homme, pour pouvoir être soupçonné de ne m'avoir arraché que par curiosité la confidence de mes malheurs. Non, non, il était disposé à nous faire plaisir; je m'en fie à la pitié généreuse qu'il nous a marquée, et qui a

paru jusque dans son silence ; mais quand il a vu le mal sans remède, pouvait-il nous dire autre chose que ce qu'il nous a dit ? et de qui pouvons-nous en effet recevoir du secours ? le ciel seul est capable de me délivrer du péril où je suis.

43e JOUR.

Ces malheureux époux s'attendrirent l'un et l'autre, en rappelant toute l'horreur de leur destinée, et passèrent les deux jours suivans à gémir et à se lamenter. Ils songèrent pourtant aux moyens de se sauver ; ils tentèrent la fidélité de leurs gardes, mais ils les trouvèrent incorruptibles. Ainsi le quinzième jour arriva, jour auquel devait revenir le courrier de Cogende, qu'ils craignaient autant tous deux qu'il était ardemment souhaité du fils de Mouzaffer.

Dès que les premiers rayons de ce jour terrible vinrent éclairer l'appartement de Couloufe, ce jeune homme, croyant voir la lumière pour la dernière fois, se leva pour aller à la mort. Il regarda sa femme

avec des yeux où étaient peints la douleur et le désespoir, et lui dit d'une voix presqu'éteinte : Adieu, je vais remplir mon destin, et porter ma tête au cady ; pour vous, belle Dilara, vivez et souvenez-vous quelquefois d'un homme qui vous a si tendrement aimée. — Ah ! Couloufe, répondit la dame en fondant en pleurs, vous allez mourir, et vous m'exhortez à vivre ! pensez-vous que la vie puisse avoir des charmes pour moi ? Cruel ! tu veux donc que je traîne des jours languissans et déplorables ? non, non, je veux t'accompagner, et descendre avec toi dans le tombeau. Taher, l'odieux Taher, verra périr ce qu'il aime avec ce qu'il hait : il n'aura pas lieu de se réjouir de ton trépas : eh ! pourquoi faut-il que tu meures ? c'est sur moi seule que doit tomber le châtiment ; c'est ta femme qui t'a rendu parjure et qui t'a suggéré le mensonge qu'on veut que ta mort expie, c'est donc à moi de servir de victime ; il est juste du moins que je sois aussi punie. Allons, marchons au lieu où ton supplice s'apprête ; je veux faire connaître à tout le monde que j'aime mieux périr avec toi que de te survivre.

Le fils d'Abdallah combattit le dessein de la dame. Il la conjura de ne lui pas donner une si funeste marque de sa tendresse ; et Dilara de son côté, s'obstinant à vouloir mourir avec lui, le priait de ne pas s'opposer à sa résolution. Pendant qu'ils ne pouvaient s'accorder

là-dessus, ils entendirent un grand bruit à la porte de la rue, et bientôt ils virent entrer dans la cour le cady, suivi de plusieurs personnes, parmi lesquels étaient Mouzaffer et son fils. A cette vue la fille de Boyruc s'évanouit; et pendant qu'elle était entre les bras de quelques esclaves qui s'empressaient de la secourir, Couloufe profita de ce moment, et courut eu devant du cady. Mais ce juge, bien loin de le venir chercher pour le conduire à la mort, lui fit la révérence, et lui dit d'un air riant : Seigneur, le courrier qu'on avait envoyé à Cogende est arrivé, accompagné d'un domestique de Massaoud, votre père, qui vous envoie quarante chameaux chargés d'étoffes, de linge fin, et d'autres marchandises. Nous ne doutons plus que vous ne soyez fils de ce riche marchand, et nous vous prions d'oublier le mauvais traitement que nous vous avons fait.

Après que le juge eut tenu ce discours, qui causa un extrême étonnement à Couloufe, Mouzaffer et son fils témoignèrent à ce hulla qu'ils étaient fâchés des coups de bâton qu'il avait reçus. Je renonce, lui dit Taher, aux prétentions que j'avais sur Dilara. Je conviens qu'elle est à vous, et je vous l'abandonne, à condition que s'il vous prend fantaisie de la répudier bientôt et de la vouloir reprendre, vous me choisirez aussi pour hulla. Couloufe ne savait que penser de tout ce qu'il entendait : il crut que Taher et le cady

le raillaient, et qu'ils allaient lui parler d'un autre ton, lorsqu'une manière d'esclave qui arriva, lui baisa la main, et dit en lui présentant une lettre : Seigneur, votre père et votre mère se portent bien ; ils souhaitent passionnément de vous revoir ; leurs yeux et leurs oreilles sont sur le chemin.

Couloufe rougit à ces paroles, et ne sachant ce qu'il devait répondre, il prit la lettre et l'ouvrit, et y trouva ces mots :

« Louanges à Dieu seul, et ses bénédictions » soient répandues sur son grand Prophète, sur » sa famille et ses amis. Mon cher fils, depuis que » tu n'es plus devant mes yeux, je n'ai point de » repos. Je suis sur les épines de l'inquiétude ; le » poison de ton absence s'est emparé de mon » cœur, et consume peu à peu ma vie. J'ai appris » par le courrier que m'a envoyé le seigneur Mou- » zaffer, l'aventure qui t'est arrivée. Aussitôt j'ai » fait charger quarante chameaux noirs aux yeux » ronds de plusieurs sortes de marchandises que je » t'envoie à Samarcande, sous la conduite de Gioher, » capitaine de mes chariots. Mande-moi au plus tôt » l'état où tu es, afin que notre cœur se console et » reprenne la joie et le salut.

MASSAOUD. »

A peine le fils d'Abdallah eut-il lu cette lettre,

qu'il vit entrer dans sa cour les quarante chameaux qui venaient de Cogende. Alors le capitaine Gioher lui dit : Mon seigneur, mon maître, ayez, s'il vous plaît, la bonté d'ordonner qu'on décharge les chameaux, et qu'on mette les ballots dans quelque grande salle. Que diable signifie tout ceci, dit Couloufe en lui-même ? J'ai bien vu arriver des aventures surprenantes; mais par Aly! celle-ci les surpasse toutes. Ce capitaine Gioher m'a abordé, comme s'il me connaissait parfaitement. Le cady et Mouzaffer semblent donner dans ces apparences : eh bien! quoique tout cela passe ma pénétration, ne laissons pas d'en profiter. La fortune sans doute veut me sauver par un de ces coups capricieux, ou le ciel a voulu faire un miracle en ma faveur.

44e JOUR.

Quelque étonné que fût Couloufe de ce merveilleux événement, il eut la force de cacher sa surprise. Il fit mettre les ballots dans une salle, et ordonna

qu'on eût soin des chameaux. Il eut même l'assurance de faire des questions au chamelier : Gioher, lui dit-il, apprends-moi des nouvelles de toute ma famille ; n'ai-je pas quelque cousin ou quelque cousine malade à Cogende ?—Non, seigneur, répondit Gioher, tous vos parens, grâces à Dieu, sont en parfaite santé, à la réserve de votre père, qui compte les momens de votre absence, et qui m'a chargé de vous dire qu'il souhaiterait fort que vous vous en retournassiez promptement à Cogende avec la dame que vous avez épousée.

Pendant que le conducteur des chameaux parlait ainsi, le cady, Taher et son père prirent congé du fils d'Abdallah, et s'en retournèrent chez eux, persuadés qu'il était effectivement fils de Massaoud : mais avant que de s'en aller, le juge congédia la garde qu'il avait donnée aux nouveaux époux. Après qu'ils se furent tous retirés, Couloufe retourna dans l'appartement où il avait laissé Dilara. Cette dame, par les soins de ses esclaves, était revenue de son évanouissement. Il lui conta ce qui venait de se passer, et lui montra la lettre de Massaoud. Elle n'en eut pas achevé la lecture, qu'elle s'écria : Juste ciel ! c'est à vous qu'il faut rendre grâces de ce prodige étonnant ; vous avez eu pitié de deux amans fidèles, dont vous avez formé les nœuds. — Madame, lui dit le fils d'Abdallah, il n'est pas encore tems de nous li-

vrer à la joie. Nos peines ne sont pas finies ; que dis-je finies ; je suis plus que jamais dans le péril ; vous m'avez fait prendre le nom d'un homme qui est sans doute à Samarcande ; le fils de Massaoud doit être en cette ville : son père lui écrit et lui envoie quarante chameaux chargés de marchandises, sous la conduite de Gioher ; ce Gioher, qui n'a jamais vu apparemment le fils de son maître, aura suivi le courrier de Mouzaffer : il est aisé de comprendre le reste. Cette erreur, je l'avoue, nous serait favorable, si elle pouvait durer long-tems ; rien ne nous empêcherait de prendre la fuite, parce que désormais nous ne serons plus observés ; mais la nouvelle de l'arrivée des chameaux s'est peut-être déjà répandue dans Samarcande ; le véritable fils de Massaoud l'apprendra, et ira trouver le cady, qu'il désabusera : que sais-je si dans un moment ce juge ne reviendra pas me chercher pour me traîner au supplice ?

C'est ainsi que raisonnait Couloufe, qui, flottant entre la crainte et l'espérance, se trouvait plus à plaindre que s'il n'eût eu rien à espérer ; il croyait voir sans cesse Taher et le cady revenir détrompés et furieux ; chaque moment augmentait son inquiétude. Tandis qu'il était dans cette agitation, l'officier du roi, ce même homme, qui était venu chez lui deux jours auparavant, arriva. Seigneur hulla, dit-il, en entrant, j'ai appris que vos malheurs sont

finis, et qu'enfin le ciel a jeté sur vous un regard favorable, je viens vous en témoigner ma joie, et vous faire un reproche en même tems; vous n'êtes pas sincère : pourquoi m'avez-vous trompé ?—Mon cher seigneur, répondit le fils d'Abdallah, je vous ai dit la vérité; je ne suis point de Cogende, je suis de Damas, comme je vous l'ai déjà dit. Il y a longtems que mon père est mort, et que j'ai consumé tout le bien qu'il m'a laissé. — Cependant, reprit l'officier, on dit qu'il vous est arrivé quarante chameaux chargés de diverses sortes d'étoffes, et que Massaoud vous écrit, comme si vous étiez son propre fils. — Il est vrai, repartit Couloufe, que j'ai reçu sa lettre et ses marchandises, mais je ne suis pas pour cela son fils. L'officier demanda de quelle manière s'était passé la chose; et quand le hulla eut fait ce détail, il lui dit : Je crois, comme vous, que c'est une méprise, et que le fils de Massaoud est à Samarcande; ainsi je suis d'avis que vous vous sauviez tous deux cette nuit. — C'est notre dessein, répondit Couloufe, pourvu que le cady demeure jusqu'à demain dans l'erreur où il est, nous n'en demandons pas davantage.—Vous ne devez point avoir d'inquiétude là-dessus, répliqua l'officier; il faut espérer que tout ira bien. Le ciel, sans doute, ne veut pas que vous périssiez, puisque par une aventure qui tient du miracle, il vous a dérobé au supplice qu'on vous

préparait. A ces paroles, il en ajouta d'autres encore pour dissiper la crainte dont les deux époux paroissaient agités. Ensuite il leur dit adieu, en leur souhaitant toute sorte de prospérités.

Quand Couloufe et Dilara furent seuls, ils commencèrent à s'entretenir de leur fuite et à s'y préparer. Ils attendaient la nuit avec beaucoup d'impatience; mais avant qu'elle arrivât, ils entendirent un grand bruit, et virent tout-à-coup paraître dans la cour du caravanserail plusieurs gardes à cheval. A cette vue les deux époux furent saisis d'effroi, et crurent que c'était le cady qui venait chercher le fils d'Abdallah, pour le faire mourir. Ils perdirent bientôt cette frayeur : c'étaient des gardes du roi. Le capitaine qui les conduisait, descendit de cheval, et chargé d'un paquet, entra dans la chambre où était Couloufe avec sa femme. Il les salua l'un et l'autre d'un air respectueux, et s'adressant au mari : Seigneur, lui dit-il, je viens ici de la part du grand Usbec-Can; il veut voir le fils de Massaoud; il a su votre aventure, il souhaite que vous la lui racontiez vous-même, et il vous envoie cette robe d'honneur [1] pour vous mettre en état de paraître devant lui. Le fils d'Abdallah se serait fort bien passé d'aller satisfaire la curiosité du roi : cependant il fallut obéir. Il se

[1] Un caftan.

revêtit de la robe d'honneur, et sortit avec le capitaine des gardes, qui lui montrant une mule qui avait une selle et une bride d'or, enrichies de pierreries, et dont un page magnifiquement vêtu tenait l'étrier, lui dit : Montez sur cette mule royale, et je vais vous conduire au palais. Couloufe s'approcha de la mule, le page baissa l'étrier, et le lui présenta; en même tems, le hulla y mit le pied, et sauta légèrement en selle, et se rendit au palais avec les gardes.

45e JOUR.

Dès qu'il fut arrivé au palais, les officiers du roi vinrent le recevoir, et le conduisirent jusqu'à la porte de la salle où ce prince avait coutume de donner audience aux ambassadeurs. Là, le grand visir le prit par la main, et l'introduisit dans la salle, où le roi, revêtu d'habits couverts de diamans, de rubis et d'émeraudes, était assis sur un trône d'ivoire, autour duquel étaient debout tous les grands seigneurs de Tartarie. Couloufe fut ébloui de l'éclat qui environ-

nait Usbec-Can ; et au lieu d'élever ses regards jusqu'à ce prince, il baissa les yeux, et alla se prosterner au pied du trône.

Le roi le voyant dans cet état, lui dit : Fils de Massaoud, on m'a dit qu'il t'est arrivé des aventures singulières ; je souhaite que tu me les racontes, et que tu me parles sans déguisement. Couloufe frappé du son de la voix qui lui adressait ces paroles, leva les yeux, et reconnaissant dans le roi le même homme qui l'était venu voir, qu'il avait pris pour un officier d'Usbec-Can, et à qui il avait confié tous ses secrets, il se jeta la face contre terre, et se mit à pleurer. Le visir le releva et lui dit : Ne craignez rien, jeune homme, approchez-vous du roi et baisez le bas de sa robe. Le fils d'Abdallah, tremblant, éperdu, s'avança jusqu'aux pieds du roi; et après lui avoir baisé la robe, recula quelques pas, et se tint debout la tête baissée sur sa poitrine. Mais Usbec-Can ne le laissa pas long-tems dans cette situation ; ce prince descendit de son trône, le prit par la main, et le mena dans son cabinet, où il lui dit : Couloufe, ayez désormais l'esprit en repos, et n'appréhendez plus la fortune. Vous n'éprouverez plus ses rigueurs ; vous ne serez point séparé de Dilara ; vous vivrez avec elle dans ma cour, et vous tiendrez auprès de moi la place que vous occupiez à Caracorum auprès du roi Mirgehan. Quand, sur le rapport

qu'on m'avait fait de votre fidélité pour votre femme, je vous allai voir par curiosité, vous me plûtes; et la confiance que vous eûtes en moi, acheva de me déterminer à vous sauver la vie, et à vous laisser uni pour jamais avec l'objet que vous aimez : ce que j'ai voulu faire de la manière que vous l'avez vu. Les quarante chameaux que vous avez chez vous, ont été tirés de mes écuries. J'ai fait acheter les étoffes qu'ils portaient, et ce Gioher qui les conduisait est un eunuque, qui sort rarement du sérail. J'ai fait écrire par mon debirkasse [1] la lettre que vous avez reçue; et de peur que le courrier de Mouzaffer ne la vint démentir, j'envoyai hier au-devant de lui, sur le chemin de Cogende, un de mes officiers, qui lui ordonna de ma part de faire à son maître un rapport tel que je le souhaitais : c'est un plaisir que je voulais me donner, et je l'ai eu tout entier.

Aussitôt que le roi eut achevé de parler, Couloufe se prosterna aux pieds de ce prince, le remercia de ses bontés, et promit d'en avoir toute sa vie une vive reconnaissance. Dès ce jour-là même, ce jeune homme amena au palais Dilara. Usbec-Can leur donna un magnifique appartement, avec une pension considérable; et fit écrire l'histoire de leurs amours, par le meilleur écrivain de Samarcande.

[1] Secrétaire du cabinet.

La nourrice de Farrukhnaz, après avoir ainsi conté l'histoire de Couloufe, se tut pour entendre ce qu'en dirait sa maîtresse, qui, toujours prévenue contre les hommes, ne fut pas encore du sentiment de ses femmes, qui soutenaient toutes que le fils d'Abdallah avait été parfait amant. Non, non, dit la princesse, lorsqu'on le bannit de la cour du roi des Kéraïtes, il sortit de Caracorum, sans dire adieu à Dilara, sans chercher même à lui parler : j'avoue que le roi lui ordonnait de sortir de la ville très-brusquement; mais l'amour est ingénieux, et lui aurait fourni les moyens d'entretenir la fille de Boyruc, s'il en eût été fort épris : encore n'est-ce pas le seul reproche que j'ai à lui faire. Quelques jours après son arrivée à Samarcande, pour peu qu'il eût été occupé de sa dame, il ne se serait pas offert de si bon cœur à servir de hulla. D'ailleurs, bien qu'il eût reconnu sa maîtresse, ne voulait-il pas la répudier ? N'était-il pas prêt à garder son serment ? Et ne l'aurait-il pas fait, si pour l'en détourner, elle n'eût pas elle-même employé jusqu'à ses larmes? Un amant bien enflammé n'est pas si scrupuleux.

Madame, dit Sutlumemé, il est vrai que le premier mouvement de Couloufe fut pour l'honneur; et c'est ce que je ne puis lui reprocher; j'admire, au contraire, un jeune homme qui fait paraître de l'horreur pour un parjure, au milieu même de ses plai-

sirs : je crois qu'un amant de ce caractère est plus estimable qu'un autre, et qu'on peut faire fond sur ses sermens. Mais, Madame, ajouta-t-elle, puisque vous êtes si délicate, il faut que je vous raconte une autre histoire, qui pourra mettre votre délicatesse en défaut, et que vous trouverez peut-être plus intéressante que celles de Couloufe et d'Aboulcasem. A ces paroles de la nourrice, toutes les femmes de la princesse poussèrent des cris de joie, et parurent fort curieuses d'entendre cette nouvelle histoire. Sutlumemé la commença dans ces termes, aussitôt que Farrukhnaz lui en eut accordé la permission.

HISTOIRE

DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Après avoir entendu l'histoire de Couloufe, vous allez entendre celle du prince Calaf, fils d'un ancien can des Tartares Nogaïs. L'histoire de son siècle en fait une glorieuse mention : elle dit qu'il surpassait tous les princes de son tems en bonne mine, en esprit et en valeur ; qu'il était aussi savant que les plus grands docteurs ; qu'il percevait le sens mystique des commentaires de l'Alcoran, et savait par cœur les sentences de Mahomet ; enfin elle l'appelle le héros de l'Asie, et le phénix de l'Orient.

En effet, ce prince, dès l'âge de dix-huit ans, n'avait peut-être pas son semblable dans le monde : il était l'ame des conseils de Timurtasch son père. S'il ouvrait un avis, les ministres les plus consommés l'approuvaient, et ne pouvaient assez admirer sa prudence et sa sagesse. Outre cela, s'il s'agissait de faire la guerre, on le voyait à la tête des troupes de l'état, aller chercher l'ennemi, le combattre et le vaincre. Il avait déjà remporté plusieurs victoires, et les Nogaïs s'étaient rendus si redoutables par leurs heureux succès, que les nations voisines n'osaient se brouiller avec eux. Les affaires du can son père étaient dans cette disposition, lorsqu'il vint à sa cour un ambassadeur du sultan de Carizme, qui dans l'audience qu'on lui donna, déclara que son maître prétendait qu'à l'avenir les Tartares Nogaïs lui payassent un tribut tous les ans, autrement qu'il viendrait en personne les y forcer avec deux cents mille hommes, et ôter la couronne et la vie à leur souverain, pour le punir de ne s'être pas soumis de bonne grâce. Le can, là-dessus, assembla son conseil. On mit en délibération si l'on payerait le tribut, plutôt que d'en venir aux mains avec un si puissant ennemi, ou si l'on mépriserait ses menaces. Calaf, et la plupart de ceux qui assistaient au conseil, furent de ce dernier avis, de sorte qu'on renvoya l'ambassadeur avec un refus.

Après cela on envoya des députés chez les peuples voisins, pour leur représenter l'intérêt qu'ils avaient de s'unir avec le can contre le sultan de Carizme, dont l'ambition était excessive, et qui ne manquerait pas d'exiger aussi d'eux le même tribut, s'il y pouvait contraindre les Nogaïs. Les députés réussirent dans leur négociation; les nations voisines, et et entr'autres les Circassiens, promirent de se joindre au can, et de lui fournir cinquante mille hommes. Sur cette promesse, outre l'armée que ce prince avait ordinairement sur pied, il leva de nouvelles troupes.

Pendant que ces préparatifs se faisaient chez les Nogaïs, le sultan de Carizme de son côté assembla deux cents mille combattans, et passa le Jaxarres [1] à Cogende. Il traversa les pays d'Illac et de Saganac, où il trouva des vivres en abondance, et il s'avança jusqu'à Jund, avant que l'armée du can commandée par le prince Calaf put se mettre en campagne, parce que les Circassiens et les autres troupes auxiliaires n'avaient pu joindre plus tôt. D'abord que Calaf eut reçu tous les secours qu'il attendait, il marcha droit à Jund; mais à peine eut-il passé Jengikunt, que ses coureurs lui rapportèrent que les ennemis paraissaient, et venaient à lui en bataille. Aussitôt ce

[1] Fleuve autrement nommé le Sihon.

prince fit faire halte, et disposa ses troupes à combattre.

46e JOUR.

Les deux armées étaient à peu-près égales en nombre ; et les peuples qui les composaient n'étaient pas moins belliqueux les uns que les autres. Aussi le combat qui se donna fut-il sanglant et opiniâtre. Il commença le matin et dura jusqu'à la nuit. Des deux côtés, les officiers et les soldats s'acquittèrent bien de leur devoir. Le sultan fit pendant l'action tout ce que pouvait faire un guerrier consommé dans le métier des armes ; et le prince Calaf, plus qu'on ne devait attendre d'un si jeune général. Tantôt les Tartares Nogaïs avaient l'avantage, et tantôt ils étaient obligés de céder aux efforts des Carizmiens. De manière que les deux partis successivement vainqueurs et vaincus, sonnèrent la retraite à l'entrée de la nuit, résolus de recommencer le combat le lendemain. Mais le commandant des Circassiens alla secrétement trou-

ver le sultan, et lui promit d'abandonner les Nogaïs, pourvu que par un traité, qu'il jurerait d'observer religieusement, il s'engageât à ne jamais exiger de tribut des peuples de Circassie, sous quelque prétexte que ce fût. Le sultan y consentit; le traité fut fait : le commandant regagna son quartier, et le jour suivant, lorsqu'il fallut retourner à la charge, on vit tout-à-coup les Circassiens se détacher de leurs alliés, et reprendre le chemin de leur pays.

Cette trahison causa beaucoup de chagrin au prince Calaf, qui se voyant alors beaucoup plus faible que le sultan, aurait fort souhaité d'éviter le combat; mais il n'y eut pas moyen. Les Carizmiens attaquèrent brusquement, et profitant du terrain qui leur permettait de s'étendre, ils enveloppèrent de toutes parts les Nogaïs. Ceux-ci cependant, quoiqu'abandonnés de leurs meilleures troupes auxiliaires, et environnés d'ennemis, ne perdirent pas courage. Animés par l'exemple de leur prince, ils se serrèrent, et soutinrent long-tems les plus vives charges du sultan; ils furent toutefois enfoncés, et alors Calaf désespérant de remporter la victoire, ne songea plus qu'à échapper à son ennemi. Il choisit quelques escadrons, et se mettant à leur tête, il se fit jour au travers des Carizmiens. Le sultan averti de sa retraite, détacha six mille chevaux pour le

poursuivre ; mais il trompa leur poursuite en prenant des chemins qui ne leur étaient pas connus ; enfin il arriva peu de jours après la bataille à la cour de son père, où il répandit la tristesse et la terreur, en apprenant le malheur qui lui était arrivé.

Si cette nouvelle affligea Timurtasch, celle qu'on reçut bientôt après, acheva de le mettre au désespoir. Un officier échappé du combat, vint dire que le sultan de Carizme avait fait passer sous le sabre presque tous les Nogaïs, et qu'il s'avançait à grandes journées, dans la résolution de faire mourir toute la famille du can, et de soumettre la nation à son obéissance. Le can se repentit alors d'avoir refusé de payer le tribut ; mais comme dit le proverbe arabe : *A quoi sert le repentir après la ruine de la ville de Basra* ? Comme le tems pressait, et qu'il fallait se sauver de peur de tomber au pouvoir du sultan, le can, la princesse Elmaze sa femme et Calaf, se chargèrent de tout ce qu'il y avait de plus précieux dans leur trésor, et sortirent d'Astracan leur ville capitale, accompagnés de plusieurs officiers du palais qui ne voulurent point les abandonner, et des troupes qui s'étaient fait jour avec le jeune prince au travers des ennemis.

Il prirent la route de la grande Bulgarie : leur dessein était d'aller mendier un asile chez quelque prince souverain. Il y avait plusieurs jours qu'ils

étaient en marche, et ils avaient déjà gagné le mont-Caucase, lorsque mille brigands, habitans de cette montagne, vinrent tout-à-coup fondre sur eux. Bien que Calaf eut à peine quatre cens hommes, il ne laissa pas de soutenir l'impétuosité des brigands; il en tua même une grande partie; mais il perdit toutes ses troupes, et demeura enfin au pouvoir de ces bandits, dont les uns se saisirent des richesses qu'ils trouvèrent, pendant que les autres ôtaient la vie à toutes les personnes qui suivaient le can. Ils n'épargnèrent que ce prince, sa femme et son fils; encore les laissèrent-ils presque nus au milieu de la montagne.

On ne peut exprimer quelle fut la douleur de Timurtasch, lorsqu'il se vit réduit à cette extrémité. Il enviait le sort de ceux qui venaient de périr à ses yeux, et se livrant à son désespoir, il voulait se donner la mort. La princesse [1] de son côté fondait en pleurs, et faisait retentir l'air de plaintes et de gémissemens. Calaf seul avait la force de soutenir le poids d'une si mauvaise fortune; pénétré des maximes de l'alcoran, et des sentences de Mahomet sur la prédestination, il avait une fermeté d'ame inébranlable. L'extrême affliction que le can et sa femme faisait éclater, était sa plus grande peine : O mon père! ô ma mère, leur disait-il, ne succombez point

[1] Elmaze signifie diamant.

à vos malheurs. Songez que c'est Dieu qui veut que vous soyez si misérables. Soumettons-nous sans murmure à ses ordres absolus. Sommes-nous les premiers princes que la verge de sa justice ait frappés ? Combien de souverains avant nous ont été chassés de leurs États, et après avoir mené une vie errante, et passé même pour les plus vils mortels dans des terres étrangères, sont remontés sur leurs trônes ? Si Dieu a le pouvoir d'ôter les couronnes, il peut aussi les rendre. Espérons donc qu'il sera touché de notre misère, et qu'il fera succéder la prospérité à la déplorable situation où nous sommes.

Il ajouta plusieurs autres paroles consolantes, et à mesure qu'il parlait, son père et sa mère attentifs à son discours, sentaient une secrète consolation. Ils se laissèrent enfin persuader. Je le veux, mon fils, dit le can, abandonnons-nous à la providence ; et puisque les maux qui nous environnent, sont tracés sur la [1] table fatale, souffrons-les donc sans nous plaindre. A ces mots, ce prince, sa femme et son fils, résolus d'avoir de la fermeté dans leur malheur, continuèrent leur chemin à pied, car les voleurs leur avait ôté leurs chevaux. Ils marchèrent assez long-tems, et vécurent des fruits qu'ils trouvèrent dans les vallées ; mais ils s'engagèrent dans un dé-

[1] Voyez page 198.

sert où la terre ne produisant rien dont ils pussent subsister, leur courage s'abattit. Le can déjà dans un âge avancé, commençait à sentir que les forces lui manquaient; et la princesse fatiguée du chemin qu'elle avait fait, pouvait à peine se soutenir; si bien que Calaf, quoiqu'il fût lui-même assez las, les portait sur ses épaules l'un après l'autre pour les soulager. Enfin accablés tous trois de faim, de soif et de lassitude, ils arrivèrent à un endroit rempli de précipices affreux. C'était une colline très-élevée et entrecoupée de creux épouvantables, entre lesquels il paraissait fort dangereux de passer, et l'on ne voyait pas d'autre chemin pour entrer dans une vaste plaine qui était au-delà, parce que des deux côtés de la colline, le pays paraissait si embarrassé de ronces et d'épines, qu'on ne pouvait s'y faire un passage. Quand la princesse aperçut ces abîmes, elle en fut si effrayée qu'elle poussa un grand cri, et le can perdit enfin patience. Il entra en fureur : C'en est fait, dit-il au prince son fils, je cède à mon mauvais destin; je succombe à tant de peines, je vais me précipiter moi-même dans un de ces gouffres profonds que le ciel sans doute m'a réservé pour tombeau; je veux m'affranchir de la tyrannie de mon infortune; j'aime mieux la mort qu'une vie si pénible.

47e JOUR.

Le can se laissant entraîner au mouvement furieux qui l'agitait, allait se jeter dans un précipice, lorsque le prince Calaf le prit entre ses bras et le retint : Ah ! mon père, lui dit-il, que voulez-vous faire ? A quel transport vous abandonnez-vous ? Est-ce ainsi que vous témoignez la soumission que vous devez aux ordres du ciel ? Rentrez en vous même. Au lieu de marquer une impatience rebelle à ses volontés, tâchons de mériter par notre constance, qu'il nous regarde d'un œil plus favorable. Nous sommes, je l'avoue, dans un état très-fâcheux, et nous ne saurions sans péril marcher parmi ces abîmes ; mais il y a peut-être quelque chemin pour entrer dans la plaine. Permettez-moi de chercher. Vous cependant, seigneur, calmez la violence de vos mouvemens, et demeurez ici avec la princesse. Je serai bientôt de retour. — Allez, mon fils, répondit le can, nous vous attendrons ; ne craignez rien pour mon désespoir, j'en serai maître jusqu'à ce que vous soyez revenu.

Le jeune prince parcourut toute la colline sans pouvoir découvrir aucun chemin. Il en fut fort affligé. Il se prosterna, gémit et implora le secours du ciel. Il se leva ensuite, et cherchant de nouveau quelque sentier qui conduisît à la plaine, enfin il en trouva un. Il le suivit en rendant grâces à Dieu de ce bonheur; il s'avança jusqu'au pied d'un arbre qui était à l'entrée de la plaine, et qui couvrait de son ombre une fontaine d'une eau pure et transparente. Il aperçut aussi d'autres arbres chargés de fruits d'une grosseur surprenante. Charmé de cette découverte, il courut donner avis à son père et à sa mère, qui reçurent cette nouvelle avec d'autant plus de joie, qu'ils jugèrent par-là que le ciel commençait d'avoir pitié de leur misère. Calaf les conduisit à la fontaine où ils se lavèrent tous trois le visage et les mains, et soulagèrent l'ardente soif qui les dévorait. Ensuite ils mangèrent des fruits que le jeune prince alla cueillir, et qui, dans le pressant besoin qu'ils avaient de nourriture, leur parurent excellens. Seigneur, disait Calaf à son père, vous voyez l'injustice de vos murmures. Vous vous imaginiez que le ciel nous avait abandonnés. J'ai imploré son secours, et il nous a secourus; il n'est point sourd à la voix des malheureux qui ont une entière confiance en lui.

Ils demeurèrent près de la fontaine deux ou trois jours à se reposer, et à réparer leurs forces épuisées.

Après cela ils se chargèrent de fruits et s'avancèrent dans la plaine, espérant qu'elle les conduirait à quelque lieu habité. Ils ne se flattèrent pas d'une fausse espérance; ils aperçurent bientôt au-devant d'eux une ville qui leur parut grande et superbement bâtie. Ils y allèrent, et quand ils furent arrivés aux portes, ils s'arrêtèrent pour attendre la nuit, ne voulant point entrer dans la ville pendant le jour couverts de sueur et de poussière, et presque nus. Ils s'assirent sous un arbre qui faisait beaucoup d'ombre, et s'étendirent sur l'herbe. Il y avait déjà quelque tems qu'ils reposaient en cet endroit, lorsqu'un vieillard sortit de la ville, vint sous le même arbre prendre le frais, et s'assit auprès d'eux, après avoir fait une profonde révérence. Ils se mirent à leur séant pour le saluer à leur tour, et ensuite ils lui demandèrent comment se nommait cette ville? Elle s'appelle Jaïc, répondit le vieillard; c'est la capitale du pays où le fleuve Jaïc a sa source. Le roi Ilenge-Can y fait son séjour. Il faut que vous soyez bien étrangers, puisque vous me faites cette question.—Oui, dit le can, nous sommes d'un pays assez éloigné d'ici. Nous avons pris naissance dans le royaume de Carizme, et nous demeurons sur les bords de la mer caspienne: nous nous mêlons de négoce. Nous allions avec plusieurs autres marchands dans le Capchac: une grosse troupe de voleurs est venue attaquer notre caravane, et l'a

pillée. Ils nous ont laissé la vie ; mais ils nous ont mis dans l'état où vous nous voyez. Nous avons traversé le mont Caucase, et nous sommes venus jusqu'ici sans savoir où nous portions nos pas.

Le vieillard qui était un homme fort compatissant aux peines de son prochain, leur témoigna qu'il était sensible à leur malheur, et pour mieux le leur persuader, il leur offrit sa maison. Il leur fit cette offre de si bonne grâce, que quand ils n'auraient pas eu besoin de l'accepter, ils n'auraient pu s'en défendre. Il les mena donc chez lui dès que la nuit fut venue. C'était une petite maison fort simplement meublée, mais où tout était propre, et avait plutôt un air de modestie que d'indigence. Le vieillard en entrant donna quelques ordres tous bas à un de ses esclaves, qu'on vit revenir peu de tems après suivi de de deux garçons marchands, dont l'un portait un gros paquet d'habits d'hommes et de femmes tout faits, et l'autre était chargé de toutes sortes de voiles, de turbans et de ceintures. Le prince Calaf et son père prirent chacun un caftan de drap, et une veste de brocard avec un turban de toiles des Indes, et la princesse un habillement de femme aussi complet. Après cela l'hôte paya les marchands, les renvoya, et demanda à souper. Deux esclaves dressèrent aussitôt une table avec un buffet couvert de porcelaines, de plats de bois de sandal et d'aloès, et de plusieurs

coupes de corail, parfumées avec de l'ambre gris. Ils servirent un excellent chourva [1], accompagné de deux assiettes d'œufs d'esturgeon. Le can, sa femme et Calaf se mirent à table avec le vieillard, et mangèrent de ces mets, auxquels succédèrent un plat de gazelle, un grand plat de pilau en pyramide, dans lequel il y avait trois francolins dépecés par morceaux. Un plat de tziberica [2], excellent poisson du Volga, et deux d'esturgeons furent ensuite apportés, et une grillade de cuisse de cavale fut le dernier service. Après quoi, ils bûrent trois grandes bouteilles de cammez, et de l'eau-de-vie de dattes.

48e JOUR.

Le vieillard échauffé par les liqueurs qu'il avait bues se mit en belle humeur, et fit tous ses efforts pour

[1] Chourva est un bouillon gras, dans lequel on met des morceaux de pain pour servir de potage.

[2] Le Tziberica est un poisson long de cinq pieds, qui a la gueule longue et large comme un canard, et le corps tacheté de noir et de blanc.

inspirer de la joie à ses hôtes ; mais s'apercevant qu'il n'en pouvait venir à bout, et qu'ils paraissaient toujours préoccupés de leur malheur : Je vois bien, leur dit-il, que je m'efforce inutilement de détourner votre esprit de l'accident qui vous est arrivé : vous en rappelez sans cesse le souvenir. Cependant permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de vous abandonner à ces tristes images, vous devriez tâcher de les bannir de votre mémoire. Consolez-vous de a perte des biens que les voleurs vous ont enlevés. L'aventure qui vous afflige n'est pas nouvelle. Les voyageurs et les négocians l'éprouvent tous les jours. J'ai moi-même en ma jeunesse été volé sur le chemin de Moussel à Bagdad. Des voleurs me prirent des biens considérables, et je pensai perdre la vie. Je me trouvai dans la situation où vous êtes, et je ne laissai pas de me consoler. Il était pourtant bien désagréable pour un homme de ma condition, de me voir réduit à la mendicité. Il faut que je vous raconte mon histoire ; je veux vous faire cette confidence, elle vous sera peut-être de quelque utilité, le reçit de mes malheurs pourra vous encourager à soutenir les vôtres. Après avoir achevé ces paroles, le bon vieillard ordonna à ses esclaves de se retirer. Ensuite il parla dans ces termes :

HISTOIRE

DU PRINCE FADLALLAH, FILS DE BIN-ORTOC, ROI DE MOUSSEL.

Je suis fils du feu roi de Moussel, du grand Bin-Ortoc. Aussitôt qu'il me vit parvenu à la vingtième année de mon âge, il voulut me marier. Il fit présenter à ma vue un grand nombre de jeunes esclaves, parmi lesquelles il y en avait de fort belles. Je les regardai toutes avec indifférence; il n'y en eut pas une qui fît sur moi la moindre impression; elles s'en aperçurent; elles en rougirent, et se retirèrent pleines de dépit d'avoir manqué mon cœur. Mon père fut aussi fort surpris de mon insensibilité. Il ne l'avait pas prévue : au contraire, il avait cru que frappé à la fois de plusieurs beautés différentes, j'aurais de la peine à faire un choix. Je lui dis que je ne me sentais pas encore de goût pour le mariage; que cela venait peut-être de ce que j'avais une extrême envie de voyager; que je le conjurais de m'accorder la permission d'aller seulement à Bagdad, et qu'à mon retour je pourrais me déterminer à prendre une femme. Il ne voulut pas me contraindre; il me permit de faire un voyage à Bagdad, et pour paraître en fils de roi dans cette grande ville, il ordonna

qu'on me fît un magnifique équipage. Il ouvrit ses trésors, et on en tira la charge de quatre chameaux de pièces d'or. Il me donna des officiers de sa maison pour me servir, avec cent soldats de sa garde pour m'escorter.

Je partis donc de Moussel avec ce nombreux cortège, pour aller à Bagdad. Il ne nous arriva point d'accident les premières journées, mais une nuit pendant que nous reposions dans une prairie où nous étions campés, nous fûmes attaqués si brusquement, et par un si grand nombre d'Arabes Bedouins, que la plupart de mes gens furent égorgés avant même que je connusse tout le péril où je me trouvais. Je me mis en défense avec ce qui me restait de gardes et d'officiers de la maison de mon père. Nous chargeâmes les Bedouins avec tant de furie, qu'il en tomba sous nos coups plus de trois cents : le jour étant survenu, les brigands qui nous tenaient enveloppés, honteux et irrités de l'opiniâtre résistance d'une poignée de gens, redoublèrent leurs efforts, et nous eûmes beau combattre en désespérés, il nous accablèrent : enfin, il fallut céder à la force ; ils nous ôtèrent nos armes et nos habits, et au lieu de nous réserver à l'esclavage, ou de nous laisser comme des gens qui étaient assez misérables de se voir dans l'état où nous étions réduits, ils voulurent venger la mort de leurs compagnons ; ils furent assez lâches et assez barba-

res pour faire passer sous le sabre des hommes qui ne pouvaient plus se défendre. Tous mes gens périrent, et j'allais avoir le même sort; lorsque me faisant connaître aux voleurs. Arrêtez, téméraires, leur dis-je, respectez le sang des rois. Je suis le prince Fadlallah, le fils unique de Bin-Ortoc, roi de Moussel, et l'héritier de ses états.—Je suis bien-aise, me dit alors le chef des Bedouins, d'apprendre qui tu es. Il y a long-tems que nous haïssons mortellement ton père; il a fait pendre plusieurs de nos camarades qui sont tombés entre ses mains, tu seras traité de la même manière.

En effet, il me fit lier; et les voleurs après s'être saisis de mon équipage, me menèrent avec eux au pied d'une montagne entre deux forêts, où une infinité de petites tentes grises étaient dressées. C'était là leur retraite. On me mit sous la tente du chef, qui s'élevait au milieu des autres, et paraissait beaucoup plus grande. On me garda un jour entier; après quoi l'on m'attacha à un arbre, où en attendant la mort lente qui devait venir borner des jours qui n'étaient encore qu'au commencement de leur course, j'avais le chagrin de me voir environné de tous ces bandits qui m'insultaient par de piquantes railleries, et prenaient plaisir à m'outrager.

49e JOUR.

Il y avait déjà long-tems que j'étais lié à l'arbre, et le dernier moment de ma vie n'était pas fort éloigné, quand un espion vint avertir le chef des Bédouins qu'il y avait un beau coup à faire à sept lieues de là; qu'une grosse caravane devait camper la nuit prochaine dans un certain endroit qu'il nomma. Le chef ordonna aussitôt à ses compagnons de se préparer à partir, ce qui fut fait en peu de tems. Ils montèrent tous à cheval, et me laissèrent dans leur retraite, ne doutant point qu'à leur retour ils ne me trouvassent sans vie. Cependant le ciel qui rend inutiles toutes les résolutions des hommes, lorsqu'elles ne s'accordent pas avec ses desseins éternels, ne voulait pas que je périsse si tôt. La femme du chef des voleurs eut pitié de moi. Elle vint pendant la nuit auprès de l'arbre ou j'étais attaché, et me dit : Jeune homme, je suis touchée de ton malheur, et je voudrais te tirer du danger où tu es, mais si je te déliais et te mettais

en liberté, aurais-tu encore assez de force pour te sauver?—Oui, lui répondis-je; comme c'est Dieu qui vous a inspiré ce mouvement charitable, il me prêtera des forces pour marcher. Cette femme m'ôta mes liens, me donna un vieux caftan de son mari avec deux ou trois pains, et me montrant un sentier : Va par-là, me dit-elle, suis cette route, et tu arriveras à un lieu habité. Je remerciai ma libératrice, et marchai toute la nuit, sans m'écarter du chemin qu'elle m'avait enseigné.

Le lendemain, j'aperçus un homme à pied, qui chassait devant lui un cheval chargé de deux gros ballots. Je le joignis, et après lui avoir dit que j'étais un malheureux étranger qui ne connaissait point le pays, et s'était égaré, je lui demandai où il allait. Je vais, répondit-il, vendre des marchandises à Bagdad, où j'arriverai dans deux jours. J'accompagnai cet homme : je ne le quittai qu'en entrant dans cette grande ville ; il alla où ses affaires l'appelaient, et moi je me retirai dans une mosquée, où je demeurai deux jours et deux nuits. J'avais peu d'envie d'en sortir; je craignais de rencontrer des gens de Moussel, qui me reconnussent. J'avais tant de honte de me voir dans la situation où j'étais, que bien loin de songer à découvrir ma condition, j'aurais voulu me la cacher à moi-même. La faim toutefois m'ôta une partie de ma honte, ou pour mieux dire, il me fallut céder à

cette nécessité qui nous entraîne tous. Je me résolus à mendier mon pain comme un misérable, en attendant que je prisse un meilleur parti.

Je me présentai devant une fenêtre basse d'une grande maison, et je demandai l'aumône d'un ton de voix élevé. Une vieille esclave parut presqu'aussitôt avec un pain à la main, qu'elle voulut me donner; dans le tems que je m'avançais pour le prendre, le vent par hasard leva le rideau de la fenêtre, et me laissa apercevoir dans la salle une jeune dame d'une beauté surprenante; son éclat frappa ma vue comme un éclair, j'en fus tout ébloui. Je reçus le pain sans songer à ce que je faisais, et je demeurai immobile devant la vieille esclave, au lieu de lui rendre les grâces que je lui devais. J'étais si surpris, si troublé, si éperdu d'amour, qu'elle me prit sans doute pour un insensé : elle disparut, et me laissa dans la rue, occupé à regarder inutilement la fenêtre, car le vent ne leva plus le rideau. Je passai pourtant le reste de la journée à attendre un second coup de vent favorable. Quand je vis que la nuit s'approchait, je songeai à me retirer; mais avant de m'éloigner de cette maison, je demandai à un vieillard qui passait s'il ne savait pas à qui elle appartenait : C'est, répondit-il, la maison du seigneur de Mouaffac, fils d'Adbane : c'est une personne de qualité, qui de plus est riche et homme d'honneur. Il n'y a pas long-tems qu'il était

gouverneur de cette ville : mais il se brouilla avec le cady, qui trouva moyen de le perdre dans l'esprit du calife et de lui faire ôter son gouvernement.

En rêvant à cette aventure, je sortis insensiblement de la ville, et j'entrai dans un grand cimetière, résolu d'y passer la nuit. Je mangeai mon pain avec peu d'appétit, bien que je dusse en avoir beaucoup; ensuite je me couchai près d'un tombeau, la tête appuyée sur un monceau de briques. Je n'eus pas peu de peine à m'endormir; la fille de Mouaffac agitait terriblement mes sens, son image charmante échauffait mon imagination, et d'ailleurs le mets que j'avais mangé n'était pas assez succulent pour me procurer par ses vapeurs un sommeil aisé. Je m'assoupis pourtant, malgré les idées qui m'occupaient, mais mon assoupissement ne fut pas de longue durée; un grand bruit qui se faisait entendre dans le tombeau, me réveilla bientôt.

50e JOUR.

Effrayé de ce bruit, dont je ne savais pas la cause, je me levai pour prendre la fuite, et m'éloigner du

cimetière, quand deux hommes qui étaient à l'entrée du tombeau m'ayant aperçu, m'arrêtèrent, et me demandèrent qui j'étais, et ce que je faisais dans ce cimetière : Je suis, leur dis-je, un malheureux étranger, que la fortune réduit à subsister d'aumônes, et je suis venu passer ici la nuit, parce que je n'ai point de logement dans la ville.—Puisque tu es un mendiant, me dit un de ces deux hommes, remercie le ciel de nous avoir rencontrés; nous allons te faire faire bonne chère. En disant cela, ils m'entraînèrent dans le tombeau, où quatre de leur camarades mangeaient de grosses raves et des dattes, et vidaient de grandes cruches d'eau-de-vie.

Ils me firent asseoir auprès d'eux, autour d'une longue pierre, qui leur servait de table, et je fus obligé de manger et de boire par complaisance. Je les soupçonnai d'abord d'être ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, des voleurs, et ils me confirmèrent bientôt par leurs discours dans mes soupçons. Ils commencèrent à s'entretenir d'un vol considérable qu'ils venaient de faire, et s'imaginant que ce serait un grand plaisir pour moi que d'entrer dans leur compagnie, ils m'en firent la proposition : ce qui me jeta dans un terrible embarras. Vous jugez bien que je n'étais nullement tenté de m'associer avec ces gens-là, mais je craignais de les irriter en n'acceptant pas le parti qu'ils me proposaient; c'était ce qui m'embarrassait.

Je ne savais donc ce que je devais leur répondre, quand tout-à-coup je me vis tiré de cette peine. Le lieutenant du cady, accompagné de vingt ou trente asas (archers) bien armés, entra dans le tombeau, se saisit des voleurs et de moi, et nous mena tous en prison, où nous passâmes le reste de la nuit. Le jour suivant, le cady vint interroger les prisonniers. Les voleurs confessèrent leur crime, parce qu'ils virent bien qu'il serait inutile de le nier : pour moi, je contai au juge de quelle manière je les avais rencontrés, et comme ils assurèrent la même chose, on me fit mettre à part. Le cady voulait m'interroger en particulier, avant de me laisser sortir de ses mains. En effet, il vint à moi, et me demanda ce que j'étais allé faire dans le cimetière, où j'avais été pris, et comment je passais le tems à Bagdad? Enfin il me fit mille questions, et j'y répondis avec beaucoup de sincérité, excepté que je ne lui découvris pas ma naissance. Je lui rendis surtout un compte exact de toutes mes démarches, et même je lui contai que le jour précédent, m'étant présenté devant une fenêtre de la maison de Mouaffac, pour demander l'aumône, j'avais vu par hasard une jeune dame qui m'avait charmé.

Au nom du Mouaffac, je vis les yeux du cady s'animer. Ce juge demeura ensuite quelques momens à rêver; ensuite, il prit un air gai. Jeune homme, il

ne tiendra qu'à toi de posséder la dame que tu as vue hier. C'est sans doute la fille de Mouaffac, car on m'a dit qu'il a une fille d'une beauté parfaite. Quand tu serais le dernier des hommes, je te ferai arriver au comble de tes vœux. Tu n'as qu'à me laisser faire, je vais travailler à ta fortune. Je le remerciai sans pénétrer encore le dessein qu'il méditait, et je suivis l'aga de ses eunuques noirs, qui par son ordre me fit sortir de prison, et me mena au hamman. [1]

Pendant que j'y étais, le juge envoya deux chaoux chez Mouaffac, pour lui dire qu'il souhaitait de lui parler pour l'entretenir d'une affaire de la dernière conséquence. Mouaffac vint avec les chaoux. Dès que le cady l'aperçut, il alla au-devant de lui, le salua, et l'embrassa à plusieurs reprises. Mouaffac fut assez étonné de cette réception. Oh, oh, dit-il en lui-même, d'où vient que le cady, mon plus grand ennemi, me fait aujourd'hui tant de civilités? Il y a quelque chose là-dessous. — Seigneur Mouaffac, lui dit le juge, le ciel ne veut pas que nous demeurions plus long-tems ennemis. Il nous offre une occasion d'éteindre cette haine qui sépare depuis quelques années votre famille et la mienne. Le prince de Basra arriva hier au soir à Bagdad. Il est venu loger chez moi. Il est parti de Basra, sans prendre congé du

[1] Bains publics.
[2] Officiers de police.

roi son père. Il a ouï parler de votre fille, et sur le portrait qu'on lui en a fait, il en est devenu si amoureux, qu'il a pris la résolution de vous la demander en mariage. Il veut que ce soit par mon entremise que cette union se forme ; ce qui m'est d'autant plus agréable, que c'est un moyen de me réconcilier avec vous.—Je suis étonné, lui répondit Mouaffac, que le prince de Basra songe à me faire l'honneur d'épouser Zemroude ma fille, et que ce soit vous qui m'annonciez cette nouvelle, vous qui vous êtes toujours montré si ardent à me nuire. — Ne parlons plus du passé, seigneur Mouaffac, reprit le cady, oublions de grâce tout ce que nous avons fait mutuellement l'un contre l'autre, et en faveur des beaux nœuds qui vont lier à votre fille le prince de Basra, vivons le reste de nos jours en bonne intelligence.

Mouaffac était naturellement aussi bon que le juge était mauvais. Il se laissa tromper aux faux témoignages d'amitié que son ennemi lui donnait. Il étouffa sa haine en ce moment, et se livra sans défiance aux caresses perfides du cady. Ils s'embrassaient tous deux en se jurant l'un à l'autre une inviolable amitié, lorsque j'entrai dans la chambre où ils étaient, conduit par l'aga qui m'avait fait prendre au sortir du bain une belle robe, avec un turban de mousseline des Indes, dont le bout de toile d'or pendait jusque sur mon oreille. Grand prince, me dit le

cady, dès qu'il m'aperçut, bénis soient vos pieds et votre arrivée à Bagdad, puisque vous avez bien voulu loger chez moi. Quelle langue pourrait vous marquer toute la reconnaissance que j'ai d'un si grand honneur? Voilà le seigneur Mouaffac que j'ai informé du sujet de votre voyage en cette ville. Il consent de vous donner sa fille, qui est belle comme un astre, pour en faire votre légitime épouse. Mouaffac me fit alors une profonde révérence, et me dit : O fils de grand! je suis confus de l'honneur que vous souhaitez de faire à ma fille. Elle se trouverait assez heureuse d'être l'esclave d'une des princesses de votre sérail.

Jugez dans quel étonnement me jetèrent ces discours, auxquels je ne savais que répondre; je saluai Mouaffac sans lui rien dire; mais le cady me voyant troublé, et craignant que je ne fisse quelque réponse qui renversât son projet, se hâta de prendre la parole : Il faut, dit-il, que le contrat de mariage se fasse tout-à-l'heure en présence de bons témoins. En parlant ainsi, il ordonna à son aga d'aller chercher des témoins, et pendant ce tems-là il dressa le contrat.

51e JOUR.

Quand l'aga eut amené des témoins, on lut devant eux le contrat, que je signai. Mouaffac le signa aussi, et ensuite le cady, qui y mit la dernière main. Alors le juge renvoya les témoins, et dit à Mouaffac : Vous savez que les affaires des grands ne se font pas comme celles des autres hommes, il faut du secret et de la diligence. Conduisez ce prince à votre maison ; il est présentement votre gendre, donnez promptement vos ordres pour la consommation du mariage, et ayez soin que tout se fasse comme il faut.

Je sortis de chez le cady avec Mouaffac. Nous trouvâmes à la porte deux beaux mulets très-richement harnachés qui nous attendaient, et sur lesquels le juge nous fit monter avec d'assez grandes cérémonies. Mouaffac me mena chez lui, et lorsque nous fûmes entrés dans sa cour il descendit le premier; et, d'un air fort respectueux, se présenta pour me tenir l'étrier, ce que je fus obligé de souffrir.

Après cela il me prit par la main et me fit monter à l'appartement de sa fille, où il me laissa seul avec elle, aussitôt qu'il l'eut instruite de ce qui s'était passé chez le cady.

Zemroude, persuadée que son père venait de la marier avec le prince de Basra, me reçut comme un mari qui devait un jour la placer sur le trône; et moi, le plus content et le plus amoureux des hommes, je passai la journée aux pieds de cette jeune dame, à qui je tâchai, par des manières tendres et complaisantes, de donner un peu de goût pour moi. Je m'aperçus bientôt que je ne perdais pas mon tems, et que ma jeunesse et mon amour faisaient sur elle quelque impression. Que cette découverte eut de charmes pour moi! Je redoublai mes soins, et j'avais le plaisir de remarquer de moment en moment que je faisais quelque progrès dans son cœur.

Pendant ce tems-là, Mouaffac, pour célébrer les noces de sa fille, fit préparer un grand repas où se trouvèrent plusieurs personnes de sa famille. La mariée y parut plus brillante et plus belle que les houris; les sentimens que je lui avais déjà inspirés, semblaient ajouter un nouvel éclat à sa beauté.

Le repas fut suivi de danses et de concerts; plusieurs esclaves assez jolies commencèrent à danser, à chanter et à jouer de toutes sortes d'instrumens. Tandis que la compagnie était occupée à les regar-

der et à les entendre, je vis disparaître la mariée avec sa mère. Quelque tems après Mouaffac vint me prendre par la main et me conduisit à un fort bel appartement. Nous entrâmes dans une chambre très-richement meublée, où il y avait un grand lit de brocard d'or, autour duquel on voyait des bougies de cire parfumée, qui brûlaient dans des flambeaux d'argent. Zemroude, que sa mère et deux esclaves venaient de déshabiller, y était déjà couchée. Mouaffac, sa femme et les esclaves se retirèrent et me laissèrent dans cette chambre, où après avoir rendu grâces au ciel de mon bonheur, j'ôtai mes habits et me mis au lit auprès de la personne que j'aimais plus que ma vie.

Le lendemain matin j'entendis frapper à la porte de ma chambre; je me levai, j'allai ouvrir, c'était l'aga noir qui portait un gros paquet de hardes. Je m'imaginai que c'était le cady qui nous envoyait à ma femme et à moi deux robes d'honneur; mais je me trompais. Seigneur aventurier, me dit le nègre d'un air railleur, le cady vous salue, et vous prie de lui rendre l'habit qu'il vous prêta hier pour faire le prince de Basra : je vous rapporte votre vieille robe et vos haillons. Vous pouvez reprendre vos habits naturels. Je fus assez surpris de ce compliment; je connus alors toute la malice du cady : je remis entre les mains de l'aga le turban et la robe de son

maître, et repris mon vieux caftan qui était tout déchiré. Zemroude avait entendu une partie du discours du nègre; me voyant couvert de lambeaux : O ciel! dit-elle, que signifie ce changement? Et qu'est-ce que cet homme vient de vous dire? — Ma princesse, lui répondis-je, le cady est un grand scélérat; mais il est la dupe de sa malignité. Il croit vous avoir donné pour époux un misérable, né dans la plus obscure condition, et c'est avec un prince que vous êtes mariée; je ne suis point au-dessous du mari dont vous vous imaginez avoir reçu la main; le rang du prince de Basra n'est pas au-dessus du mien. Je suis fils unique du roi de Moussel, l'héritier du grand Bin-Ortoc, et Fadlallah est mon nom. En même tems je lui contai mon histoire, sans en supprimer la moindre circonstance. Lorsque j'en eus achevé le récit : Mon prince, me dit-elle, quand vous ne seriez pas le fils d'un grand roi, je ne vous en aimerais pas moins, et j'ose vous assurer que si j'ai de la joie d'apprendre votre haute naissance, ce n'est que par rapport à mon père, qui est plus sensible que moi aux honneurs du monde. Toute mon ambition est d'avoir un mari qui m'aime uniquement, et qui ne me fasse pas le déplaisir de me donner des rivales.

Je ne manquai pas de lui protester que je l'aimerais toute ma vie. Elle me parut charmée de cette assurance; elle appela une de ses femmes, et lui

donna ordre d'aller secrètement et en diligence chez un marchand acheter un habit d'homme tout fait et des plus riches. L'esclave qui fut chargée de cette commission s'en acquitta comme on le souhaitait : elle revint promptement, chargée d'une robe et d'une veste magnifiques, avec un turban de mousseline des Indes, aussi beau que l'autre ; de sorte que je me trouvai en un instant encore plus richement vêtu qu'auparavant. Eh bien, seigneur, me dit alors Zemroude, croyez-vous que le cady ait grand sujet de s'applaudir de son ouvrage ? Il a voulu faire un affront à ma famille, et il lui a procuré un honneur immortel. Il s'imagine sans doute en ce moment que nous sommes accablés de douleur. Quel sera son chagrin lorsqu'il apprendra qu'il a si bien servi ses ennemis ? Mais avant que de lui faire connaître qui vous êtes, il faut punir sa mauvaise intention. Je me charge de ce soin-là. Je sais qu'il y a dans cette ville un teinturier qui a une fille d'une laideur effroyable. Je ne veux pas vous en dire davantage, ajouta-t-elle en se reprenant ; il faut vous laisser le plaisir de la surprise. Qu'il vous suffise de savoir que je médite un projet de vengeance qui mettra le cady au désespoir, et le rendra la fable de la cour et de la ville.

52e JOUR.

Je croyais ce juge assez puni de m'avoir donné pour gendre à Mouaffac, et j'aurais souhaité qu'on se fût contenté de lui découvrir ma condition; mais Zemroude paraissait avoir un plaisir extrême de se venger. Vous connaissez les femmes; je ne lui aurais pas fait plaisir de m'opposer à son dessein. Elle prit de simples habits, mais propres; et après s'être couvert le visage d'un voile fort épais, elle me demanda permission de sortir : je la lui accordai. Elle sortit toute seule, se rendit à l'hôtel du cady, et se tint debout dans un coin de la salle où ce juge donnait audience, tant aux musulmans qu'aux infidèles.

Il ne l'eut pas plus tôt aperçue que, frappé de son port majestueux, il lui envoya demander par un exempt qui elle était et ce qu'elle désirait. Elle répondit qu'elle était fille d'un artisan de la ville, et qu'elle souhaitait d'entretenir le cady d'une affaire secrète. L'exempt ayant porté cette réponse au cady,

ce juge, qui aimait naturellement le beau sexe, fit signe à Zemroude d'approcher et d'entrer dans un cabinet qui était à côté de son tribunal. Elle obéit en faisant une profonde inclination de tête; elle s'assit sur un sofa et leva son voile. Le cady la suivit, se mit auprès d'elle, et fut surpris de sa beauté : Eh bien, ma chère enfant, lui dit-il, qu'y a-t-il pour votre service ? — Seigneur, lui répondit-elle, vous qui avez le pouvoir de faire observer les lois, et qui rendez justice aux pauvres comme aux riches, soyez, je vous prie, attentif et sensible à mes plaintes; ayez pitié de la triste situation où je me trouve. — Explique-moi ton affaire, reprit le cady déjà tout ému; je jure sur ma tête et sur mes yeux, que je ferai pour toi le possible et l'impossible.

Alors Zemroude ôta son voile entièrement, et montrant au juge de beaux cheveux de couleur de musc, qui flottaient par boucles sur ses épaules : Voyez, monseigneur, lui dit-elle, si cette chevelure est désagréable; examinez, de grâce, mon visage, et me dites sans façon ce que vous en pensez ! Le cady, à ces paroles, qui lui donnaient si beau jeu, ne demeura pas muet. Par le sacrifice du mont Arafat [1],

[1] *Arafat.* C'est une montagne voisine de la Mecque; les Mahométans croyent qu'Adam et Ève ayant été chassés du paradis, l'un vers l'Orient, l'autre vers l'Occident, à cause de leur désobéissance, ils errèrent sur la terre pendant cent vingt ans par pénitence, en se cher-

s'écria-t-il, je n'aperçois en vous aucun défaut; votre front ressemble à une lame d'argent, vos sourcils à deux arcs, vos joues à des roses, vos yeux à deux pierres précieuses qui jettent un éclat éblouissant, et l'on prendrait votre bouche pour une boîte de rubis qui renferme un bracelet de perles.

La fille de Mouaffac ne s'en tint pas là; elle se leva de dessus le sofa et fit quelques pas dans le cabinet en se donnant de bons airs : Regardez ma taille, monseigneur, lui disait-elle, considérez la bien; y trouvez-vous quelque chose d'irrégulier? N'est-elle pas libre et dégagée? Ai-je les manières contraintes, le geste embarrassé? Qu'y a-t-il de choquant dans ma démarche? — Je suis enchanté de toute votre personne, repliqua le juge; je n'ai jamais rien vu de

chant; et qu'enfin, ils se rencontrèrent et se reconnurent sur le mont Arafat, qui pour cette raison a tiré son nom du mot arabe *arafa*, qui signifie reconnaître. Le dixième jour de la lune de *Zulaja*, qui est la dernière des douze de l'année arabique, jour appelé *Aldalaha*, c'est-à-dire, fête du Sacrifice, les pélerins de la Mecque y font une procession générale nommée *Tavaf*. Ils amènent chacun un mouton ou chameau qu'ils égorgent, et dont ils transportent les membres dans leur pays, comme des reliques. Il arrive ordinairement que le troisième jour après le sacrifice, il tombe une grosse pluie qui emporte le sang des bêtes, et nettoie la montagne; ce qui est regardé comme un miracle, sans qu'on fasse réflexion qu'elle est l'effet de la vapeur grossière qui sort du sang des bêtes, et qui s'élève dans l'air : car on égorge un nombre prodigieux d'animaux, puisque chaque homme amène sa victime, et qu'il y a ordinairement plusieurs millions d'hommes.

si beau que vous. — Et que vous semble de mes bras, reprit-elle en les découvrant, ne sont-ils pas assez blancs et assez ronds ? — Ah! cruelle, interrompit en cet endroit le cady transporté d'amour, tu me fais mourir ! si tu as d'autres choses à me dire, parle vite, car la raison m'abandonne, et je ne puis plus soutenir ta vue.

Vous saurez donc, monseigneur, reprit Zemroude, que malgré les attraits dont le ciel m'a pourvue, je vis dans l'obscurité d'une maison; interdite non-seulement à tous les hommes, mais aux femmes mêmes, qui pourraient par leurs discours me donner quelque consolation. Ce n'est pas qu'il ne se soit présenté souvent des partis pour moi ; et il y a long-tems que je serais mariée, si mon père n'avait pas eu la cruauté de me refuser à tous ceux qui m'ont demandée en mariage. Il dit aux uns que je suis plus sèche que du bois, et aux autres que je suis bouffie ; à celui-ci, que je suis boiteuse et manchotte; à celui-là, que j'ai perdu l'esprit; j'ai un cancer au dos, je suis hydropique et couverte de gale. Enfin il me fait passer pour une créature indigne de la compagnie des hommes, et il m'a si fort décriée, qu'il m'a rendue l'opprobre du genre humain ; personne ne me recherche plus, et je suis condamnée à un éternel célibat. En achevant ces paroles, elle fit semblant de pleurer, et joua son personnage avec tant d'art, que le juge s'y

laissa tromper. O père barbare, s'écria-t-il, peux-tu traiter avec tant de rigueur une fille si aimable? tu veux donc qu'un si bel arbre demeure stérile? Oh! c'est ce que je ne souffrirai point! Eh! quel est donc, poursuivit-il, le dessein de votre père? parlez, mon ange, pourquoi ne veut-il pas vous marier? — Je n'en sais rien, seigneur, repartit Zemroude en redoublant ses fausses larmes; j'ignore quelles peuvent être ses intentions, mais je vous avouerai que ma patience est à bout : je ne puis plus vivre dans l'état où je suis. J'ai trouvé moyen de sortir de chez mon père; je me suis échappée pour venir me jeter entre vos bras et implorer votre secours : ayez donc la bonté, monseigneur, d'interposer votre autorité pour me faire rendre justice, ou je ne réponds plus de ma vie : je me frapperai moi-même de mon propre cangiar [1], et je me tuerai pour mettre fin à mes souffrances.

53e JOUR.

Zemroude, par ces derniers mots, acheva de renverser la cervelle au cady. Non, non, dit-il, vous

[1] Espèce de poignard.

ne mourrez point, et vous ne passerez pas toute votre jeunesse dans les pleurs et les gémissemens. Il ne tiendra qu'à vous de sortir des ténèbres qui recèlent vos perfections, et d'être, même dès aujourd'hui, femme du cady de Bagdad. Oui, parfaite image des Houris [1], je suis prêt à vous épouser, si vous voulez bien y consentir. — Monseigneur, répondit la dame, quand vous ne seriez pas une des plus considérables personnes de cette ville, je n'aurais point de répugnance à vous donner la main, car vous me paraissez un homme fort aimable; mais je crains que vous ne puissiez obtenir l'aveu de mon père, quelque honneur que lui fasse votre alliance.

N'ayez point d'inquiétude là-dessus, reprit le juge, je réponds de l'événement : dites-moi seulement dans quelle rue demeure votre père, comment il se nomme, et de quelle profession il est? — Il s'appelle Ousta Omar, repartit Zemroude; il est teinturier; il demeure sur le quai oriental du Degela [2], et l'on voit à la porte de sa boutique un palmier chargé de dattes. — Cela suffit, dit le cady, vous pouvez présentement vous en retourner au logis; vous entendrez bientôt parler de moi, sur ma parole.

Alors la dame, après avoir regardé le juge d'un

[1] Filles du paradis de Mahomet, qui ne vieillissent jamais.

[2] C'est le fleuve que nous appelons le Tigre.

air gracieux, se couvrit le visage de son voile, sortit du cabinet, et revint me trouver. Elle me rendit compte de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec lui; à peine pouvait-elle se posséder, tant elle était transportée de joie. Nous serons vengés, me disait-elle; notre ennemi qui croit nous faire servir de risée au peuple, en sera lui-même le jouet. Effectivement le juge n'eut pas perdu de vue Zemroude, qu'il envoya un exempt chez Ousta Omar, qui se trouva dans sa maison. Venez parler au cady, lui dit l'exempt; il veut vous entretenir, et il m'a donné ordre de vous mener devant lui. Le teinturier pâlit à ces paroles; il crut que quelqu'un avait été se plaindre de lui au juge, et que c'était à cause de cela qu'on le venait chercher : il suivit l'exempt avec beaucoup d'inquiétude.

Aussitôt qu'il fut devant le cady, ce juge le fit entrer dans le même cabinet où il avait entretenu Zemroude, et le fit asseoir sur le même sofa : l'artisan était si confus de l'honneur qu'on lui faisait, qu'il changea plusieurs fois de couleur. Maître Omar, lui dit le cady, je suis bien aise de vous voir : il y a longtems que j'entends parler de vous avantageusement. On dit que vous êtes un homme de bonnes mœurs; que vous faites régulièrement vos cinq prières par jour, et que vous ne manquez jamais d'assister à celle du vendredi dans la grande mosquée : outre cela, je

sais que vous ne mangez point de porc, que vous ne buvez ni vin, ni eau-de-vie de dattes, et qu'enfin pendant que vous travaillez, un de vos garçons lit l'alcoran. — Cela est vrai, monseigneur, répondit le teinturier; je sais même par cœur plus de quatre mille hadits [1], et je me prépare à faire bientôt le pélérinage de la Mecque. — Je vous assure, reprit le juge, que tout cela me fait beaucoup de plaisir, car j'aime passionnément les bons musulmans. On m'a dit aussi, poursuivit-il, que vous aviez derrière le rideau de chasteté [2] une fille qui est en âge d'être mariée, cela est-il véritable? — Grand juge, repartit Ousta Omar, dont le palais sert de port et de refuge aux malheureux qui sont agités des tempêtes de ce monde, on vous a dit vrai. J'ai une fille qui est assez âgée pour avoir un mari, car elle a trente ans passés; mais la pauvre créature n'est pas en état d'être présentée à un homme; elle est laide, ou plutôt effroyable, estropiée, galeuse, imbécille; en un mot, c'est un monstre que je ne saurais trop cacher. — Bon, dit le cady en souriant, je m'attendais à celui-là, maître Omar, j'étais bien persuadé que vous me feriez ainsi l'éloge de votre fille. Mais apprenez, mon ami, que cette galeuse, cette imbécille, cette

[1] Ce sont les sentences de Mahomet.

[2] C'est-à-dire dans l'appartement des femmes.

estropiée, cette effroyable, ce monstre avec tous ses défauts, est aimée à la rage d'un homme qui souhaite de l'avoir pour femme, et que cet homme-là, c'est moi.

A ce discours, le teinturier regarda le juge en face, et lui dit : Monseigneur le cady veut plaisanter, il est maître; il peut, tant qu'il lui plaira, se moquer de ma fille.—Non, non, répliqua le cady, je ne plaisante point; je suis amoureux de votre fille, et vous la demande. L'artisan fit un éclat de rire à ces paroles : Par le prophète, s'écria-t-il, quelqu'un veut vous en donner à garder; car je vous avertis, monseigneur, que ma fille est méchante, boiteuse, hydropique....—Justement, interrompit le juge, je la reconnais à ce portrait-là; j'aime ces sortes de filles, c'est mon goût.—Encore une fois, reprit le teinturier, elle ne vous convient pas; elle se nomme Cayfacattaddhary (monstre du tems), et je vous proteste qu'elle est bien nommée.—Oh! c'en est trop, dit le cady, d'un ton brusque et impérieux, je suis las de tous ces raisonnemens : maître Omar, je veux que tu m'accordes cette Cayfacattaddhary telle qu'elle est, et ne me réplique pas davantage.

Le teinturier le voyant déterminé a épouser sa fille, et persuadé plus que jamais que quelqu'un, pour s'en divertir, l'avait rendu amoureux d'elle sur un faux portrait, dit en lui-même : Il faut que je lui

demande un gros schirbeha [1]; cette somme pourra le dégoûter de ma fille, et il cessera de m'en parler. Monseigneur, lui dit-il, je suis disposé a vous obéir, mais je ne vous livrerai point Cayfacattaddhary, que vous ne m'ayez donné auparavant mille sequins d'or. —La somme est un peu forte, dit le cady; cependant je vais te la mettre entre les mains. En même tems, il se fit apporter un grand sac plein de sequins; on en compta mille, on les pesa, et le teinturier les prit. Alors le juge ordonna qu'on dressât le contrat; mais lorsqu'il fut question de le signer, l'artisan protesta qu'il ne signerait qu'en présence de cent personnes de loi. Tu es bien défiant, lui dit le cady; n'importe, je veux te satisfaire, car je ne prétends pas que ta fille m'échappe. Il envoya chercher sur le champ des docteurs et des alsaquins, des moullas, des gens de mosquée et de justice; et il en vint plus que le teinturier n'en avait demandé.

[1] Dot en argent comptant, que le marié doit donner au père de la fille en se mariant, ou à la fille en la répudiant.

54e JOUR.

Lorsque tous les témoins furent assemblés chez le juge, Ousta Omar prit la parole : Seigneur cady, dit-il, je vous donne ma fille, pour être votre épouse légitime, puisque vous voulez absolument que je vous l'accorde ; mais je déclare devant tous ces seigneurs, que c'est à condition que si elle vous déplaît quand vous l'aurez vue, et qu'il vous prenne envie de la répudier, vous lui donnerez mille sequins d'or comme ceux que j'ai reçus de vous.—Eh bien, je te le jure, dit le cady, et j'en atteste toute l'assemblée : es-tu content ? Le teinturier répondit qu'oui, et sortit en disant qu'il allait lui envoyer la mariée.

Après le départ d'Omar, toute l'assemblée se sépara, et le cady demeura seul chez lui. Il y avait deux ans qu'il était marié avec la fille d'un marchand de Bagdad, avec qui jusque-là il avait vécu en assez bonne intelligence. Cette femme ayant appris que son mari songeait à de nouvelles noces, se mit en colère

contre lui : Comment donc, lui dit-elle, deux têtes dans un bonnet! deux mains dans un gant! deux épées dans un fourreau! deux femmes dans une maison! Ah volage! puisque les caresses d'une épouse fidèle, et jeune encore, ne sont pas capables de fixer ton inconstance, je suis prête à céder ma place à ma rivale, et à me retirer chez mes parens : tu n'as qu'à me répudier et me compter ma dot, et tu ne me reverras plus — Tu me fais plaisir de me prévenir, lui répondit le juge, car je me faisais une peine de t'annoncer mon nouveau mariage. Aussitôt il tira d'un coffre une bourse où il y avait cinq cents sequins d'or, et la lui mettant entre les mains : Tiens, femme, lui dit-il, ta dot est là dedans : va, emporte ton trousseau : *Je te répudie* [1] *une fois, deux fois, trois fois je te répudie*. Et afin que tes parens ne doutent point que je t'aie répudié, je vais te donner ces paroles écrites et signées de moi et de mon nayb, selon les lois. Il n'y manqua pas, et sa femme se retira chez son père avec son écrit et son argent.

Il ne la vit pas hors de sa maison, qu'il fit meubler magnifiquement un appartement pour recevoir sa nouvelle épouse. On y mit des tapisseries et des sofas de brocard d'or et d'argent : plusieurs casso-

[1] Ce sont les termes dont se servent les Orientaux quand ils répudient leurs femmes.

lettes remplies d'agréables odeurs, parfumaient la chambre nuptiale. Tout était déjà prêt, et le cady attendait impatiemment Cayfacattaddhary, qui ne venait point : il appela son fidèle aga [1], et lui dit : L'aimable objet de mes désirs devrait, ce me semble, être ici ; qui peut la retenir si long-tems chez son père ? que les momens qui retardent mon bonheur me paraissent longs !

Le cady impatient de voir sa nouvelle femme, allait envoyer son aga chez Ousta Omar, lorsqu'il arriva un porte-faix chargé d'une caisse de sapin couverte de taffetas vert. Que m'apportes-tu là, mon ami ? lui dit le juge.—Monseigneur, lui répondit le porte-faix en posant la caisse à terre, c'est la mariée ; vous n'avez qu'à ôter le tapis, et vous verrez comme elle est faite. Le cady ôta le tapis, et aperçut une fille de trois pieds et demi ; elle avait le visage long et couvert de gale, des yeux enfoncés dans la tête et plus rouges que du feu ; elle n'avait point de nez, il paraissait seulement au-dessus de sa bouche faite en forme de crocodile, deux larges naseaux très-dégoûtans. Il ne put voir cet objet sans horreur ; il remit dessus promptement le tapis, et dit au portefaix : Que veux-tu que je fasse de cet horrible animal ?—Seigneur, repartit le porte-faix, c'est la fille

[1] Chef des eunuques noirs.

de maître Omar le teinturier, qui m'a dit que vous l'avez épousée par inclination.—Juste ciel! s'écria le cady, est-ce qu'on peut épouser un monstre pareil à celui-là ?

Dans ce moment, le teinturier qui avait bien prévu la surprise du juge arriva. Misérable, lui dit le cady, pour qui me prend-tu ? il faut que tu sois bien effronté pour me faire de semblables tours : tu m'oses traiter ainsi, moi, qui puis me venger facilement de mes ennemis ? moi qui, quand il me plaît, mets tes pareils dans les fers. Crains ma colère, malheureux ! au lieu de cet épouvantable objet que tu m'as envoyé, donne, donne-moi ton autre fille dont rien n'égale la beauté : autrement, tu éprouveras bientôt ce que peut un cady irrité.—Monseigneur, dit Omar, cessez de me menacer, je vous en supplie, et ne soyez plus en colère contre moi : je jure par le créateur de la lumière, que je n'ai pas d'autre fille que celle-ci. Je vous ai dit mille fois qu'elle ne vous convenait point : vous n'avez pas voulu me croire ; à qui vous en prenez-vous ?

55e JOUR.

Le cady à ce discours rentra en lui-même, et dit au teinturier : Maître Omar, il est venu ici ce matin une fille parfaitement belle, qui m'a dit que vous étiez son père et que vous la faisiez passer dans le monde pour un monstre, afin que personne n'eût envie de vous la demander en mariage. — Monseigneur, lui dit l'artisan, cette belle fille-là est assurément une friponne, et il faut que vous ayez quelque ennemi.

Alors le cady baissa la tête sur son estomac et demeura quelque tems à rêver ; ensuite prenant la parole : C'est, dit-il, un malheur qui devait m'arriver : n'en parlons plus. Fais, je te prie, remporter ta fille chez toi ; garde les mille sequins d'or que je t'ai donnés ; mais ne m'en demande pas davantage, si tu veux que nous soyons amis.

Quoique le juge eût juré devant les gens de la loi qu'il donnerait encore mille sequins, si la fille

d'Omar ne lui plaisait pas, cet artisan n'osa l'obliger à tenir sa parole de peur de se brouiller avec lui; car il le connaissait pour un homme très-vindicatif et qui savait trouver facilement l'occasion de nuire à ses ennemis. Il aima mieux se contenter de ce qu'il avait reçu : Monseigneur, lui dit-il, je vais vous obéir et vous débarrasser de ma fille; mais il faut s'il vous plaît, la répudier auparavant. Oh! vraiment, dit le cady, je n'ai pas dessein d'y manquer, et je t'assure que cela sera bientôt fait. Effectivement, il envoya chercher son nayb à l'heure même, et la répudiation se fit dans les formes. Après quoi, maître Omar prit congé du juge, et fit emporter chez lui par le porte-faix, l'horrible Cayfacattaddahry.

Cette aventure fut bientôt sue dans la ville. Tout le monde en rit et approuva fort la tromperie qu'on avait faite au cady, qui n'en fut pas quitte pour le ridicule que cela lui donna dans Bagdad. Nous poussâmes la vengeance plus loin : j'allai, par le conseil de Mouaffac, trouver le prince des fidèles [1], à qui je dis mon nom et contai mon histoire. Je ne supprimai pas, comme vous pouvez penser, les circonstances qui marquaient davantage la malignité du cady. Le calife, après m'avoir écouté fort attentivement, me fit d'obligeans reproches : Prince, me dit-il, pour-

[1] C'est le titre qu'on donne aux califes.

quoi n'avez-vous pas eu d'abord recours à moi? vous aviez honte sans doute de votre fortune ; mais vous pouviez sans rougir vous présenter à mes yeux dans un état misérable. Dépend-il des hommes d'être heureux ou malheureux, et n'est-ce pas Dieu qui compose à son gré le tissu de notre vie? deviez-vous craindre que je ne vous fisse pas un accueil favorable? non. Vous savez que j'aime et que j'estime le roi Bin-Ortoc votre père, ma cour était un asile assuré pour vous.

Le calife me fit mille caresses; il me donna la Galate[1], avec un fort beau diamant qu'il avait au doigt : il me régala d'un excellent sorbet, et lorsque je fus de retour chez mon beau-père, j'y trouvai six gros paquets de brocard de Perse d'or et d'argent, deux pièces de kemkha[2] avec un très-beau cheval persan, richement enharnaché. Outre cela, il redonna à Mouaffac le gouvernement de Bagdad; et pour punir le cady d'avoir voulu tromper Zemroude et son père, il déposa ce juge, le condamna à une prison perpétuelle, où, pour combler sa misère, il lui ordonna de vivre avec la fille d'Ousta Omar.

Peu de jours après mon mariage, j'envoyai un courrier à Moussel, pour informer le roi, mon père,

[1] Galate en arabe, robe d'honneur, et en turc *Caftan*.

[2] Damas à grandes fleurs.

de tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de sa cour, et pour l'assurer en même tems que je m'en retournerais bientôt avec la personne que j'avais épousée. J'attendis impatiemment le retour de mon courrier; mais hélas! il m'apporta des nouvelles qui m'affligèrent fort; il m'apprit que « Bin-Ortoc ayant su » que quatre mille Arabes Bédouins m'avaient attaqué, et que mon escorte avait été taillée en pièces, » persuadé que je ne vivais plus, en avait conçu tant » de chagrin, qu'il s'était enfin laissé mourir : que » le prince Amadeddin-Zengui, mon cousin-germain, » occupait le trône; qu'il régnait avec beaucoup d'équité, et que cependant, quoiqu'il fût généralement aimé, les peuples n'avaient pas plus tôt » appris que j'étais encore vivant, qu'ils en avaient » témoigné une joie incroyable. » Le prince Amadeddin lui-même, par une lettre que le courrier me donna de sa part, m'assurait de sa fidélité, et me marquait beaucoup d'impatience de me voir, pour me remettre le diadème, et devenir mon premier sujet.

Ces nouvelles me firent prendre la résolution de hâter mon retour à Moussel. Je pris congé du prince des fidèles, qui me donna trois mille chevaux de sa garde pour m'escorter jusques dans mes états; et après avoir embrassé Mouaffac et sa femme, je partis de Bagdad avec ma chère Zem-

roude, qui serait morte de douleur en quittant son père et sa mère, si l'amour qu'elle avait pour moi, n'en eût modéré le sentiment.

56e JOUR.

Je n'avais pas fait la moitié du chemin de Bagdad à Moussel, que l'avant-garde de mon escorte découvrit la tête d'un corps de troupes qui marchait droit à nous. Je crus que c'étaient encore des Arabes Bedouins. Je mis aussitôt mes gens en bataille, et nous étions déjà disposés à combattre, lorsque mes coureurs me vinrent rapporter que les hommes que nous prenions pour des brigands et des ennemis, étaient des troupes de Moussel, qui venaient au-devant de moi; et qu'Amadeddin-Zengui les conduisait.

Ce prince, de son côté, ayant appris qui nous étions, se détacha de sa petite armée pour me venir trouver avec les principaux seigneurs de Moussel. Il me parla conformément à sa lettre, c'est-à-dire, d'une manière soumise et respectueuse, et toutes les personnes de qualité qui l'accompagnaient, m'assurèrent

de leur zèle et de leur fidélité. Quelque sujet que j'eusse de me défier d'eux, et de penser que mon cousin, sous prétexte de me faire honneur, avait peut-être dessein de m'ôter la vie, pour demeurer maître de mon royaume, j'aimai mieux bannir toute défiance, que de faire connaître que je n'étais pas sans crainte. Je renvoyai les soldats de la garde du calife, et confiai mes jours au prince Amadeddin. Je n'eus pas lieu de me repentir de ma confiance : au lieu d'être capable de former un noir attentat, il ne songea qu'à me donner des marques de son attachement.

Lorsque nous fûmes arrivés à Moussel, tout le peuple témoigna par des acclamations le plaisir qu'il avait de me revoir, et fit pendant trois jours de grandes réjouissances. Les boutiques des asouaques[1] et des badistans[2] furent tapissées en dedans et en dehors, et la nuit elles étaient éclairées de lampions qui formaient les lettres d'un verset de l'alcoran : de sorte que chaque boutique ayant son verset particulier, ce sacré livre se lisait tout entier dans la ville; et il semblait que l'ange Gabriel l'apportât une seconde fois à notre prophète en caractères lumineux.

Outre cette pieuse illumination, il y avait sur le devant des boutiques de grands plats de pilau de tou-

[1] *Asouaques*, ce sont les rues marchandes.

[2] *Badistan*, c'est un lieu comme la foire Saint-Germain ou le Palais, tout rempli de boutiques de bijoutiers.

tes sortes de couleurs en pyramides, avec de grandes jattes pleines de sorbet et de jus de grenades, dont les passans buvaient et mangeaient à discrétion. A tous les carrefours, on voyait des danses de tchenguis [1], animés par le son des tambouras [2], et des deffs [3], et les calanders, selon leur coutume, couraient par la ville comme des foux furieux. Tous les gens de métier montés sur des charriots parés de clinquant et de banderoles volantes de diverses couleurs, avec des outils qui marquaient leurs professions, après avoir traversé la grande rue, venaient au son des fifres, des tymbales et des trompettes, passer devant mon balcon, où Zemroude était assise auprès de moi, et ils nous saluaient en criant de toute leur force : *Essalat oucsselam Aleik y a resoul allah, allah in sor pssultan* [4].

Je ne me contentai pas de partager ces honneurs avec la fille de Mouaffac, je m'étudiai à chercher

[1] Les *tchenguis* sont des baladins.

[2] *Tambouras*, espèce de luths fort petits qui ont cinq cordes de laiton, et le manche long de deux pieds. On en touche les cordes avec un petit morceau d'écaille de tortue, ce qu'on appelle *tazana*. Cet instrument est d'ordinaire accompagné de la voix.

[3] *Deff*, c'est une espèce de tambour de basque, qui sert à marquer la mesure dans les concerts.

[4] Manière de crier *vive le roi* chez les Arabes, c'est-à-dire, bénédiction et salut sur toi, ô apôtre de Dieu; Dieu donne la victoire au roi.

tout ce qui pouvait lui faire quelque plaisir. Je fis mettre dans son appartement tout ce qu'il y avait de plus rare et de plus agréable à la vue. Je composai sa suite de vingt-cinq jeunes dames géorgiennes, esclaves du sérail de mon père; les unes chantaient et jouaient parfaitement du luth, les autres de la harpe, et les autres dansaient avec autant d'art et de grâce que de légèreté. Je lui donnai aussi un aga noir avec douze eunuques, qui tous avaient quelque talent propre à la divertir.

Je régnais sur des sujets fidèles et zélés; j'aimais plus que jamais Zemroude, et j'en étais aimé. Je vivais heureux, lorsqu'un derviche parut à ma cour. Il s'introduisit auprès des principaux seigneurs par un esprit plaisant et agréable; il engagea bientôt leur amitié par ses bons mots et ses reparties justes et brillantes. Il les accompagnait à la chasse, il faisait la débauche avec eux, il était de toutes les parties. Quelques-uns m'en parlaient tous les jours, comme d'un homme qui avait la conversation charmante; et enfin ils firent si bien, qu'ils me donnèrent envie de le voir et de l'entretenir.

Loin de trouver qu'on m'en eût fait un portrait flatteur, il me parut encore plus spirituel qu'on ne me l'avait dépeint. Son entretien me charma, et me tira d'une erreur où sont encore aujourd'hui beaucoup de gens de qualité, qui croient qu'on ne voit

qu'à la cour des esprits fins et délicats. Je pris tant de goût aux discours du derviche, et il me sembla même si propre aux grandes affaires, que je voulus le mettre au nombre de mes ministres; mais il me remercia, et me dit qu'il avait fait vœu de n'exercer jamais aucun emploi; qu'il aimait à mener une vie libre et indépendante; qu'il méprisait les honneurs et les richesses, et se contentait de ce que Dieu qui a soin des plus vils animaux, lui faisait trouver pour subsister; en un mot qu'il était content de sa condition.

57e JOUR.

J'admirais un homme si détaché des choses du monde, et j'en avais plus d'estime pour lui; je le recevais agréablement toutes les fois qu'il se présentait pour me faire sa cour; s'il était dans la foule des courtisans, mes yeux l'allaient chercher, et il était un de ceux à qui j'adressais le plus souvent la parole : je conçus insensiblement tant d'amitié pour lui, que j'en fis mon favori.

Un jour que je chassais dans un bois, je m'écartai du gros de la chasse, et le derviche se trouva seul avec moi. Il commença de m'entretenir de ses voyages, car quoiqu'il fût encore jeune, il ne laissait pas d'avoir voyagé. Il me parla de plusieurs choses curieuses qu'il avait vues dans les Indes, et entre autres d'un vieux brachmane qu'il y avait connu. Ce grand personnage, me dit-il, savait une infinité de secrets, tous plus curieux les uns que les autres : la nature n'avait rien d'impénétrable pour lui. Il mourut entre mes bras; mais, comme il m'aimait, avant que d'expirer il me dit : Mon fils, je veux t'apprendre un secret, afin que tu te souviennes de moi, à condition que tu ne le diras à personne. Je le lui promis, ajouta le derviche, et sur la foi de ma promesse, il m'apprit ce secret.

Et de quelle nature est ce secret, lui dis-je; n'est-ce pas celui de faire de l'or? — Non, sire, répondit-il, c'est un secret plus rare et plus précieux : c'est de ranimer un corps mort. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je puisse rendre à un cadavre la même ame qu'il a perdue; le ciel a seul le pouvoir de faire ce miracle; mais je puis faire entrer mon ame dans un corps privé de vie, et j'en ferai l'epreuve devant votre majesté, quand il lui plaira.—Très-volontiers, lui dis-je, et ce sera tout-à-l'heure, si vous voulez.

Il passa fort à propos auprès de nous, dans ce

moment, une biche; je lui décochai une flèche qui la perça et l'abattit. Nous allons voir, repris-je alors, si vous ranimerez cet animal. — Sire, repartit le derviche, votre curiosité sera bientôt satisfaite : remarquez bien ce que je vais faire. A peine eut-il achevé ces paroles, que je vis tout-à-coup tomber son corps sans sentiment, et en même temps je vis la biche se lever avec beaucoup de légèreté. Je vous laisse à juger de ma surprise; quoiqu'il ne me fût pas permis de douter de ce que je voyais, je me défiais du rapport de mes yeux. Cependant la biche me vint flatter et après avoir fait plusieurs bonds, elle tomba, et aussitôt le corps du derviche, qui était étendu par terre, se ranima

Je fus charmé d'un si beau secret, et je priai le derviche de me l'apprendre: — Sire, me dit-il, je suis fâché de ne pouvoir contenter votre envie, j'ai promis au brachmane mourant de ne faire part de ce secret à personne, et je suis esclave de ma parole. Plus le derviche se défendait de satisfaire mes désirs curieux, plus je sentais qu'il les irritait : Au nom de Dieu, lui dis-je, ne me refuse point la satisfaction que je te demande; je te promets aussi de ne pas découvrir ce secret, et je jure par celui qui nous a créés tous deux, que je n'en ferai jamais un mauvais usage. Le derviche rêva un moment; ensuite, reprenant la parole : Je ne puis, dit-il, tenir contre un

roi que j'aime plus que ma vie : je me rends à tant d'instances; aussi bien, ajouta-t-il, je ne fis au brachmane qu'une simple promesse; je ne me liai point par un serment inviolable : je vais donc apprendre mon secret à votre majesté. Il ne s'agit que de retenir deux mots; il suffit de les dire mentalement, pour ranimer un cadavre. En même tems il me les apprit,

Je ne les sus pas plus tôt, que je voulus en éprouver la vertu; je les prononçai dans l'intention de faire passer aussi mon ame dans le corps de la biche, et je me vis à l'instant métamorphosé en cet animal. Mais le plaisir que j'avais de sentir que l'opération se faisait heureusement, se changea bientôt en douleur : car dès que mes esprits furent entrés dans le corps de la biche, le perfide fit passer les siens dans mon cadavre, et bandant promptement mon arc, il allait me percer d'une de ses flèches, si jugeant à son action de son dessein, je ne me fusse dérobé à ses coups par une prompte fuite. Il ne laissa pas de décocher une flèche, mais par bonheur il me manqua.

58e JOUR.

Me voilà donc réduit à vivre avec les animaux des montagnes et des bois : heureux si je leur eusse parfaitement ressemblé, et qu'en perdant la forme humaine, j'eusse aussi perdu la raison ! je n'aurais pas été la proie de mille affligeantes réflexions.

Pendant que je déplorais mon infortune dans les forêts, le derviche occupait le trône de Moussel ; et ce qui me faisait beaucoup plus de peine, il possédait Zemroude. Il laissa dans le bois son corps de derviche, et fort satisfait d'avoir pris le mien, il goûtait en paix la douceur de régner. Comme il craignait pourtant qu'avec le même secret qui m'avait été si funeste, je ne trouvasse moyen de m'introduire dans le palais, et de me venger de sa perfidie, il ordonna dès le même jour qu'il se vit à ma place, qu'on tuât toutes les biches qu'on trouverait dans le royaume : voulant, disait-il, purger ses états de cette sorte de bêtes qu'il haïssait mortellement ; et pour

mieux engager ses sujets à détruire ces animaux, il fit publier qu'il donnerait trente sequins pour chaque biche dont on lui apporterait la tête.

Les peuples de Moussel animés par l'espérance du gain, se répandirent dans les campagnes avec leurs arcs et leurs flèches : ils entrèrent dans les forêts, parcoururent les montagnes, et percèrent de leurs traits toutes les biches qu'ils rencontrèrent. Heureusement leurs coups n'étaient pas à craindre pour moi, car, ayant aperçu au pied d'un arbre un rossignol mort, je le ranimai, et sous cette nouvelle forme, je volai vers le palais de mon ennemi, et me glissai dans les épais feuillages d'un arbre du jardin. Cet arbre n'était pas éloigné de l'appartement de la reine : là, rêvant à ma triste aventure, et au bonheur de mon rival, je m'attendris, et je commençai à chanter mes peines. C'était un matin, le soleil se levait, et déjà plusieurs oiseaux charmés de revoir sa lumière, exprimaient par leurs chants la joie qui les animait. Pour moi, peu sensible à la clarté du nouveau jour, je n'étais occupé que de mes ennuis : les yeux tristement tournés vers l'appartement de Zemroude, je poussais dans les airs une voix si plaintive, que j'attirai cette princesse à une fenêtre. Je continuai mon douloureux ramage à sa vue, je m'efforçai même de le rendre encore plus touchant, comme si j'eusse pu lui faire comprendre le sujet de

ma douleur. Mais, hélas! elle prenait plaisir à m'écouter, et j'avais la mortification de remarquer qu'au lieu de se laisser toucher à mes pitoyables accens, elle n'en faisait que rire avec une de ses esclaves, qui était aussi accourue à la même fenêtre pour m'entendre.

Je ne sortis point du jardin ce jour-là ni les autres suivans, et j'avais soin tous les matins de chanter au même endroit. Zemroude ne manquait pas non plus de se mettre à ses fenêtres, et ce qui me parut l'ouvrage du ciel, elle eut envie de m'avoir. Ecoutez, dit-elle à ses femmes, je veux qu'on prenne ce rossignol : qu'on aille chercher des oiseliers, j'aime cet oiseau, j'en suis folle, qu'on fasse si bien qu'on s'en saisisse et qu'on me l'apporte. On obéit à la reine; on fit venir d'habiles oiseliers qui me tendirent des filets, et comme je n'avais pas dessein de leur échapper, parce que je voyais qu'on n'en voulait à ma liberté que pour me rendre esclave de ma princesse, je me laissai prendre.

D'abord que je fus entre ses mains, elle fit paraître une grande joie: Mon mignon, me dit-elle, en me flattant, charmant rossignol, je veux être ta rose[1].

[1] Les Orientaux disent que le rossignol est amoureux de la rose. Tous les poètes turcs, dans leurs ouvrages, font mention de cet amour, et ne parlent jamais du rossignol, qu'ils ne parlent en même tems de la rose et du rosier.

Je me sens déjà pour toi une tendresse infinie. A ces mots, elle me baisa, et moi je portai mon bec doucement sur ses lèvres. Ah ! le petit fripon, s'écria-t-elle en riant, il semble qu'il entende ce que je lui dis. Enfin, après m'avoir caressé, elle me mit elle-même dans une cage de fils d'or, qu'un eunuque de sa maison avait été acheter dans la ville.

Je chantais tous les jours dès qu'elle était éveillée, et lorsque pour me flatter ou me donner quelque chose, elle se présentait devant ma cage, bien loin de paraître farouche, j'étendais mes ailes pour lui marquer ma joie, et lui tendais mon petit bec. Elle était étonnée de me voir apprivoisé en si peu de tems; quelquefois elle me tirait de ma cage et me laissait voler dans sa chambre; j'allais toujours à elle pour lui faire des caresses et recevoir les siennes; et si quelqu'une de ses esclaves me voulait prendre, je la pinçais très-rudement. Je me rendis peu à peu si cher à Zemroude, qu'elle disait souvent que si par malheur je venais à mourir, elle en serait inconsolable, tant elle se sentait attachée à moi.

Si dans mon malheur j'avais quelque plaisir d'être dans l'appartement de la reine, je le payais bien cher quand le derviche la venait voir. Quel affreux supplice ! je ne puis même encore aujourd'hui y penser sans frémir; je levais de tems en tems les yeux au ciel pour lui demander vengeance; mes plumes se

hérissaient, et le cœur bouffi de colère, je m'agitais, je me tourmentais extraordinairement dans ma cage. Si quelquefois la reine me caressait devant le traître, et qu'il voulût lui-même me flatter, je lui donnais des coups de bec de toute ma force, et faisais paraître beaucoup de fureur : mais ma rage ne servait qu'à les réjouir l'un et l'autre, et ne pouvait me venger.

Zemroude avait aussi dans sa chambre une chienne qu'elle aimait ; cet animal, un jour que nous étions seuls, mourut en faisant ses petits. Sa mort m'inspira la pensée de faire une troisième épreuve du secret : il faut, dis-je en moi-même, que je passe dans le corps de cette chienne ; je veux voir ce que produira le chagrin que la princesse aura de la mort de son rossignol. Je ne sais pourquoi cette fantaisie me prit ; car je ne prévoyais pas à quoi cette nouvelle métamorphose pourrait aboutir ; mais ce mouvement me parut un avis secret du ciel, et je le suivis à tout hasard.

59e JOUR.

Lorsque Zemroude revint dans la chambre, son premier soin fut de venir se présenter devant la cage. Dès qu'elle s'aperçut que le rossignol était mort, elle fit un cri qui attira toutes les esclaves. Qu'avez-vous, madame, lui dirent-elles d'un air effrayé, vous est-il arrivé quelque malheur? — Vous me voyez au désespoir répondit la princesse en pleurant amèrement, mon rossignol est mort! mon cher oiseau! mon petit mari! pourquoi m'es-tu si tôt enlevé? Je ne goûterai donc plus la douceur de tes chants! je ne te verrai plus! qu'ai-je fait pour mériter que le ciel me punisse avec tant de rigueur?

Elle était si affligée, que ses femmes tâchèrent vainememt de la consoler; leurs discours ne servirent qu'à irriter sa douleur. Une d'entre elles courut avertir le derviche de l'état où se trouvait la reine. Il se rendit auprès d'elle en diligence, et lui représenta que la mort d'un oiseau ne devait pas causer

une grande affliction ; que la perte n'était pas irréparable ; que si elle aimait tant les rossignols, et qu'elle en voulût avoir, il était aisé de la contenter. Mais il eut beau parler, tous ces raisonnemens furent inutiles ; il ne put rien gagner sur Zemroude. Cessez, seigneur, lui dit-elle, cessez de combattre ma douleur, vous ne la vaincrez jamais ; je sais bien que c'est une grande faiblesse de ne pouvoir se consoler de la mort d'un oiseau, j'en suis persuadée comme vous, et toutefois je ne puis résister à la force du coup qui m'accable : j'aimais ce petit animal, il paraissait sensible aux caresses que je lui faisais, et il y répondait d'une manière qui me ravissait. Si mes femmes s'en approchaient, il se montrait farouche, ou plutôt dédaigneux, au lieu qu'il venait au-devant de ma main, quand je m'avançais pour le prendre. Il semblait qu'il se sentît de l'amour pour moi ; il me regardait d'un air tendre et languissant, et l'on eût dit quelquefois qu'il était mortifié de n'avoir pas l'usage de la parole pour m'exprimer ses sentimens ; je lisais cela dans ses yeux. Ah ! je n'y puis penser sans désespoir ; mon aimable oiseau, je t'ai perdu pour jamais ! En achevant ces mots, elle redoubla ses pleurs, et parut ne pouvoir souffrir aucune consolation. Je conçus un présage favorable de la vivacité de cette douleur ; j'étais dans un coin de la chambre où je donnais à tetter à mes

petits chiens, d'où j'entendais tout ce qui ce qui se disait, et observais tout ce qui se faisait, sans qu'on prît garde à moi. J'eus un pressentiment que le derviche, pour consoler la reine, mettrait en œuvre son secret, et ce pressentiment ne fut pas faux.

Le derviche voyant que la princesse n'était pas capable d'écouter la raison, comme il l'aimait éperdument et qu'il était touché de ses larmes, au lieu de se répandre en discours superflus, il ordonna aux esclaves de la reine de sortir de la chambre, et de le laisser seul avec elle. Madame, lui dit-il alors, croyant que personne ne l'entendait, puisque la mort de votre rossignol vous fait tant de peine, il faut qu'il revive : ne vous affligez plus, vous le reverrez vivant ; je promets de le rendre à votre tendresse ; dès demain, à votre réveil, vous l'entendrez chanter encore, et vous aurez le plaisir de le caresser.

Je vous entends, seigneur, lui dit Zemroude, vous me regardez comme une insensée dont il faut flatter la douleur ; vous me faites espérer que demain je reverrai mon rossignol en vie ; demain vous remettrez ce miracle au jour suivant, et ainsi en différant toujours, vous comptez que peu à peu vous me ferez oublier mon oiseau ; ou bien, poursuivit-elle, vous avez dessein d'en faire chercher un autre aujourd'hui, et de le mettre à sa place pour tromper mon affliction.—Non, ma reine, repartit le derviche,

non, c'est cet oiseau que vous voyez étendu dans sa cage sans sentiment, ce rossignol, l'heureux objet d'une si vive douleur, c'est lui-même qui chantera; je lui donnerai une vie nouvelle, et vous pourrez lui prodiguer vos bontés. Il en connaîtra mieux le prix, et vous le verrez encore plus empressé à vous plaire, car ce sera moi qui l'animerai; tous les matins je le ferai revivre pour vous divertir. Je puis faire ce prodige, continua-t-il; c'est un secret que je possède: si vous en doutez, ou si vous avez trop d'impatience de revoir votre oiseau ranimé, je vais le faire revivre tout-à-l'heure.

Comme la princesse ne lui répondit point, et qu'il jugeait par son silence qu'elle n'était pas bien persuadée qu'il pût faire ce qu'il disait, il alla s'asseoir sur un sopha, où, par la vertu des deux cabalistes qui servaient comme de véhicule à l'ame pour la faire passer dans un cadavre, il laissa son corps, ou plutôt le mien, et entra dans celui du rossignol. L'oiseau se mit aussitôt à chanter dans sa cage, au grand étonnement de Zemroude. Mais la voix ne tarda guère à lui manquer, car d'abord qu'il eut commencé son ramage, je quittai le corps de la chienne, et me hâtai de reprendre le mien. En même tems, courant à la cage, j'en tirai brusquement l'oiseau, et lui tordis le cou. Que faites-vous, seigneur, me dit la princesse? Pourquoi traitez-vous

ainsi mon rossignol ? Si vous ne vouliez pas qu'il vive, vous ne deviez pas le rappeler à la vie.

Grâces au ciel, m'écriai-je alors, sans faire attention à ce qu'elle disait, tant j'étais occupé de la vengeance que je venais de tirer de l'outrage fait à mon honneur et à mon amour, c'en est fait, je viens de punir le perfide dont l'exécrable trahison méritait un plus rigoureux châtiment ! Si Zemroude avait été surprise de revoir son rossignol vivant, elle ne le fut pas moins de m'entendre prononcer ces paroles avec beaucoup d'émotion. Seigneur, me dit-elle, quel transport vous agite, et que signifie ce que vous venez de dire.

Je lui racontai tout ce qui m'était arrivé, et je remarquai qu'en lui faisant ce récit, elle frémissait à tous momens : tantôt la honte de m'avoir été infidèle, quoiqu'innocemment, la faisait rougir, et tantôt la rendait plus pâle que la mort.

Elle ne pouvait douter que je ne fusse véritablement Fadlallah, parce qu'elle savait qu'on avait trouvé dans le bois le corps du derviche, et l'ordre qu'il avait donné de tuer toutes les biches.

60e JOUR.

Après avoir achevé d'instruire Zemroude d'une si étrange aventure, je m'en repentis; j'aurais pu lui dire seulement que quelque grand cabaliste m'avait appris le secret de ranimer un corps mort, sans lui parler du tour que le derviche m'avait fait. Plût au ciel qu'elle eût toujours ignoré cette horrible perfidie! Peut-être, hélas! vivrait-elle encore. Mais, que dis-je? où mon esprit va-t-il s'égarer? Ne sais-je pas que les biens et les maux qui doivent nous arriver, sont marqués dans le ciel?

La fille de Mouaffac conçut tant de chagrin d'avoir fait le bonheur d'un misérable, qu'il me fut impossible de la consoler. J'eus beau lui représenter que son erreur l'excusait entièrement, et que tout le crime devait être imputé au derviche, qui l'avait expié par sa mort; malgré les assurances que je lui donnai de l'aimer toujours avec la même tendresse, je ne pus lui faire oublier ce désa-

gréable événement. Elle tomba malade, et mourut entre mes bras, en me demandant pardon d'un crime dont elle n'était pas coupable, et qui ne m'ôtait rien de mon amour pour elle.

En effet, quand elle fut morte, et que j'eus rendu à son tombeau tous les soins que je lui devais, je fis appeler le prince Amadeddin-Zingui : Mon cousin, lui dis-je, je n'ai point d'enfans, je me démets en votre faveur de la couronne de Mousel; je vous l'abandonne; je renonce à la grandeur souveraine, et veux passer le reste de ma vie dans un état obscur. Amadeddin, qui m'aimait véritablement, n'épargna rien pour me détourner de ma résolution; mais je lui fis connaître qu'il la combattait inutilement. Prince, lui dis-je, le dessein en est pris, je vous donne mon rang. Occupez le trône de Fadlallah, et puissiez-vous être plus heureux que lui! Régnez sur des peuples qui connaissent votre mérite, et ont déjà éprouvé le bonheur de vous avoir pour maître. Pour moi, dégoûté des grandeurs, je vais dans des climats éloignés, vivre comme un homme d'une condition commune; et là, libre des soins attachés au pouvoir souverain, je veux pleurer Zemroude, et, me rappelant les jours heureux que nous avons passés ensemble, faire mon unique occupation d'un si doux souvenir.

Je laissai donc Amadeddin sur le trône de Moussel;

et, accompagné seulement de quelques esclaves, je pris la route de Bagdad, où j'arrivai heureusement avec beaucoup d'or et de pierreries. J'allai descendre chez Mouaffac : sa femme et lui ne furent pas peu surpris de me voir, et ils le furent encore bien davantage, lorsque je leur appris la mort de leur fille, qu'ils aimaient passionnément. Je ne fis pas ce récit sans répandre des larmes, ni sans exciter les leurs. Je ne demeurai pas long-tems à Bagdad ; je me joignis à un grand nombre de pélerins qui allaient à la Mecque, où, après avoir fait mes dévotions, je trouvai par hasard une compagnie de pélerins tartares, avec qui je vins en Tartarie. Nous passâmes par cette ville, j'en trouvai le séjour agréable, je m'y arrêtai, je m'y établis, et il y a près de quarante années que j'y demeure. J'y passe pour un étranger qui s'est autrefois mêlé de négoce ; je mène une vie retirée, je ne vois presque personne ; Zemroude est toujours présente à ma pensée, et je prends plaisir à m'en ressouvenir.

CONTINUATION DE L'HISTOIRE DU PRINCE CALAF ET DE LA PRINCESSE DE LA CHINE.

Fadlallah ayant achevé le récit de ses aventures, dit à ses hôtes : Voilà mon histoire. Vous voyez par mes malheurs et par les vôtres, que la vie humaine

est un roseau sans cesse agité par le vent froid du nord. Je vous dirai pourtant que je vis heureux et tranquille depuis que je suis à Jaïc ; je ne me repens point d'avoir abandonné la couronne de Moussel, je trouve des douceurs dans l'obscurité du sort dont je jouis. Timurtasch, Elmaze et Calaf donnèrent mille louanges au fils de Bin-Ortoc ; le can admira la résolution qu'il avait pu prendre de se dépouiller lui-même de ses états, pour vivre comme un particulier dans une terre étrangère, où l'on ne savait pas même le rang qu'il avait autrefois tenu dans le monde. Elmaze loua la fidélité qu'il avait gardée à Zemroude, et le ressentiment qu'il avait eu de sa mort. Et enfin Calaf lui dit : Seigneur, il serait à souhaiter que tous les hommes qui sont dans l'adversité, eussent autant de constance que vous en avez fait paraître dans la mauvaise fortune.

Ils continuèrent de s'entretenir jusqu'à ce qu'il fût tems de se retirer. Alors Fadlallah appela ses esclaves, qui apportèrent des bougies dans des flambeaux faits d'aloës, et menèrent le can, la princesse et son fils dans un appartement où régnait la même simplicité qu'on voyait dans le reste de la maison. Elmaze et Timurtasch demeurèrent dans une chambre, et Calaf alla se coucher dans une autre. Le lendemain matin, le vieillard entra dans l'appartement de ses hôtes, lorsqu'ils furent levés, et il leur dit :

Vous n'êtes pas seuls malheureux; on vient de m'apprendre qu'un ambassadeur du sultan de Carizme arriva hier au soir dans cette ville; que son maître l'envoie à Ilenge-Can pour le prier non-seulement de ne pas donner un asile au can des Nogaïs son ennemi, mais même de le faire arrêter, s'il passe par le pays de Jaïc. Effectivement, poursuivit Fadlallah, le bruit court que ce can infortuné, de peur de tomber entre les mains du sultan de Carizme, a quitté sa capitale, et s'est sauvé avec sa famille. A cette nouvelle, Timurtasch et Calaf changèrent de couleur, et la princesse s'évanouit.

61e JOUR.

L'évanouisement d'Elmaze, aussi bien que le trouble du père et du fils, firent juger à Fadlallah que ses hôtes n'étaient pas des marchands. Je vois bien, leur dit-il, après que la princesse eut repris l'usage de ses sens, que vous prenez beaucoup de part aux malheurs du can des Nogaïs, ou plutôt, vous dirai-

je ce que je pense? Je crois que vous êtes tous trois les déplorables objets de la haine du sultan. — Oui, seigneur, lui dit Timurtasch, nous sommes les victimes qu'il veut sacrifier. Je suis le can des Nogaïs; vous voyez ma femme et mon fils; nous aurions tort de ne nous pas découvrir à vous, après la réception et la confidence que vous nous avez faite. J'espère même que, par vos conseils, vous nous aiderez à sortir de l'embarras où nous nous trouvons.

La conjoncture est assez délicate, répliqua le vieux roi de Mousel; je connais Ilenge-Can, il craint le sultan de Carizme; il ne faut pas douter que, pour lui plaire, il ne vous fasse chercher partout. Vous ne serez point en sûreté chez moi, ni dans aucune autre maison de cette ville : vous n'avez point d'autre parti à prendre que de sortir promptement du pays de Jaïc; passez la rivière d'Irtiche, et gagnez le plus tôt qu'il vous sera possible les frontières de la tribu de Berlas. Timurtasch, sa femme et Calaf goûtèrent cet avis. Aussitôt Fadlallah leur fit préparer trois chevaux avec des provisions, et leur donnant une bourse pleine de pièces d'or : Partez vite, leur dit-il, vous n'avez point de tems à perdre; dès demain, peut-être, Ilenge-Can vous fera chercher.

Ils rendirent au vieux roi les grâces qu'ils lui devaient; ils sortirent ensuite de Jaïc, passèrent l'Irtiche, et arrivèrent après plusieurs jours de marche

sur les terres de la tribu de Berlas. Ils s'arrêtèrent à la première horde [1] qu'ils rencontrèrent; ils y vendirent leurs chevaux, et vécurent avec assez de tranquillité tant qu'ils eurent de l'argent; mais lorsqu'il vint à leur manquer, les chagrins du can se renouvelèrent. Pourquoi, disait-il, faut-il que je sois encore au monde? Ne valait-il pas mieux attendre dans mes états mon superbe ennemi, et périr en défendant ma ville capitale, que de conserver une vie qui n'est qu'un enchaînement de malheurs? C'est en vain que nous souffrons patiemment nos disgrâces; le ciel ne nous rendra jamais heureux, puisque malgré la soumission que nous avons à ses ordres, il nous laisse toujours dans la misère. — Seigneur, lui dit Calaf, ne désespérons point de voir finir nos maux; le ciel, qui dispose des événemens, nous en prépare peut-être d'agréables que nous ne pouvons prévoir. Allons, poursuivit-il, à la principale horde de cette tribu, j'ai un pressentiment que notre fortune y pourra changer de face.

Ils allèrent donc à la horde, où demeurait le can de Berlas. Ils entrèrent sous une grande tente qui servait d'hôpital aux pauvres étrangers, et ils se couchèrent dans un coin, fort en peine de ce qu'ils fe-

[1] *Horde*, c'est un grand nombre de tentes dressées dans la campagne, qui font une espèce de ville, et qui servent de demeure aux Tartares.

raient pour subsister. Calaf laissa son père et sa mère en cet endroit, sortit, et s'avança dans la horde en demandant la charité aux passans; il en reçut une petite somme d'argent, dont il acheta des provisions, qu'il porta sur la fin du jour à son père et à sa mère. Ils ne purent tous deux s'empêcher de pleurer, quand ils surent que leur fils venait de demander l'aumône. Calaf s'attendrit avec eux, et leur dit : Rien, je l'avoue, ne me paraît plus mortifiant que d'être réduit à mendier : cependant si je ne puis autrement vous procurer du secours, je le ferai, quelque honte qu'il m'en coûte. Mais, ajouta-t-il, vous n'avez qu'à me vendre comme un esclave, et de l'argent qu'il vous en reviendra, vous aurez de quoi vivre long-tems. — Que dites vous, mon fils? s'écria Timurtasch à ce discours. Vous nous proposez de vivre aux dépens de votre liberté! Ah! dure plutôt toujours l'infortune qui nous accable! S'il faut vendre quelqu'un de nous trois pour secourir les deux autres, c'est moi; je ne refuse point de porter pour vous deux le joug de la servitude.

Seigneur, reprit Calaf, il me vient une pensée : demain matin j'irai me mettre parmi les porte-faix; quelqu'un m'emploiera, et nous vivrons ainsi de mon travail. Ils s'arrêtèrent à ce parti. Le jour suivant le prince se mêla parmi les porte-faix de la horde, et attendit que quelqu'un voulût se servir de lui;

mais il arriva par malheur que personne ne l'employa; de manière que la moitié de la journée était déjà passée, qu'il n'avait encore rien gagné. Cela l'affligeait fort : Si je ne fais pas mieux mes affaires, dit-il en lui-même, comment pourrai-je nourrir mon père et ma mère?

Il s'ennuya d'attendre en vain parmi les porte-faix que quelqu'un vînt s'adresser à lui; il sortit de la horde pour rêver plus librement aux moyens de subsister. Il s'assit sous un arbre, où après avoir prié le ciel d'avoir pitié de sa situation, il s'endormit. A son réveil, il aperçut un faucon d'une beauté singulière; il avait la tête ornée d'un panache de mille couleurs, et il portait au cou une chaîne de feuilles d'or garnie de diamans, de topases et de rubis. Calaf qui entendait la fauconnerie, lui présenta le poignet, et l'oiseau se mit dessus. Le prince des Nogaïs en eut beaucoup de joie : Voyons, dit-il en lui-même, où ceci nous ménera; cet oiseau, selon toutes les apparences, appartient au souverain de cette horde. Il ne se trompait pas, c'était le faucon d'Alinguer, can de Berlas, que ce prince avait perdu à la chasse le jour précédent. Ses grands-veneurs le cherchaient dans la campagne, avec d'autant plus d'ardeur et d'inquiétude, que leur maître les avait menacés du dernier supplice, s'ils revenaient à la cour sans son oiseau, qu'il aimait passionnément.

62e JOUR.

Le prince Calaf rentra dans la horde avec le faucon. Aussitôt tout le peuple se mit à crier : Eh, voilà le faucon du can retrouvé! béni soit le jeune homme qui va réjouir notre prince en lui portant son oiseau! Effectivement lorsque Calaf fut arrivé à la tente royale, et qu'il y parut avec le faucon, le can transporté de joie courut à son oiseau, et lui fit mille caresses. Ensuite, s'adressant au prince Nogaïs, il lui demanda où il l'avait trouvé? Calaf raconta la chose comme elle s'était passée. Après cela le can lui dit : Tu me parais étranger; de quel pays es-tu, et quelle est ta profession? — Seigneur, lui répondit le fils de Timurtasch en se prosternant à ses pieds, je suis fils d'un marchand de Bulgarie, qui possédait de grands biens; je voyageais avec mon père et ma mère dans le pays de Jaïc; nous avons rencontré des voleurs qui ne nous ont laissé que la vie, et nous sommes venus jusqu'à cette horde en mendiant.

Jeune homme, reprit le can, je suis bien-aise que ce soit toi qui aies trouvé mon faucon, car j'ai juré d'accorder, à la personne qui me le rapporterait, les trois choses qu'il voudrait me demander; ainsi tu n'as qu'à parler : dis-moi ce que tu souhaites que je te donne, et sois sûr de l'obtenir. — Puisqu'il m'est permis de demander trois choses, repartit Calaf, je voudrais premièrement que mon père et ma mère, qui sont à l'hôpital, eussent une tente particulière dans le quartier de votre majesté; qu'ils fussent entretenus à vos dépens le reste de leurs jours, et servis même par des officiers de votre maison. Secondement, je désire un des plus beaux chevaux de vos écuries, tout sellé et bridé; et enfin un habillement complet et magnifique avec un riche sabre, et une bourse pleine de pièces d'or, pour pouvoir faire commodément un voyage que je médite. — Tes vœux seront satisfaits, dit Alinguer; amène-moi ton père et ta mère, je commencerai dès aujourd'hui à les faire traiter comme tu le souhaites; et demain, vêtu de riches habits, et monté sur le plus beau cheval de mes écuries, tu pourras t'en aller où il te plaira.

Calaf se prosterna une seconde fois devant le can, et, après l'avoir remercié de ses bontés, il se rendit à la tente où Elmaze et Timurtasch l'attendaient impatiemment. Je vous apporte de bonnes nouvelles, leur dit-il, notre sort est déjà changé.

En même-tems il leur raconta tout ce qui lui était arrivé. Cette aventure leur fit plaisir; ils la regardèrent comme une marque infaillible que la rigueur de leur destinée commençait à s'adoucir. Ils suivirent volontiers Calaf, qui les conduisit à la tente royale, et les présenta au can. Ce prince les reçut fort bien, et leur promit qu'il tiendrait exactement la promesse qu'il avait faite à leur fils. Il n'y manqua pas; il leur donna dès ce jour-là une tente particulière, il les fit servir par des esclaves et des officiers de sa maison, et il ordonna qu'on les traitât comme lui-même.

Le lendemain Calaf fut revêtu de riches habits; il reçut de la main même du prince Alinguer un sabre dont la poignée était de diamans, avec une bourse remplie de sequins d'or, et ensuite on lui amena un très-beau cheval turcoman. Il le monta devant toute la cour, et pour montrer qu'il savait manier un cheval, il lui fit faire cent caracoles d'une manière qui charma le prince et ses courtisans.

Après avoir remercié le can de toutes ses bontés, il prit congé de lui. Il alla trouver Timurtasch et la princesse Elmaze : J'ai une extrême envie, leur dit-il, de voir le grand royaume de la Chine, permettez-moi de la satisfaire. J'ai un pressentiment que je me signalerai par quelque action d'éclat, et que

je gagnerai l'amitié du monarque qui tient sous ses lois de si vastes états. Souffrez que vous laissant ici dans un asile où vous êtes en sûreté, et où rien ne vous manque, je suive le mouvement qui m'entraîne, ou plutôt que je m'abandonne au ciel qui me conduit. — Va, mon fils, lui dit Timurtasch, cède au noble transport qui t'agite; cours au sort qui t'attend; hâte par ta vertu la lente prospérité qui doit succéder à notre infortune; ou par un beau trépas, mérite une place éclatante dans l'histoire des princes malheureux. Pars, nous attendrons de tes nouvelles dans cette tribu, et nous réglerons notre fortune sur la tienne.

Le jeune prince des Nogaïs embrassa son père et sa mère, et prit le chemin de la Chine. Il n'est point marqué dans les auteurs qu'il éprouva quelque aventure sur la route; ils disent seulement qu'étant arrivé à la grande ville de Canbalec, autrement Pékin, il descendit auprès d'une maison qui était à l'entrée, et où demeurait une petite vieille qui était veuve. Calaf se présenta à la porte; aussitôt la vieille parut. Il la salua, et lui dit : Ma bonne mère, voudriez-vous bien recevoir chez vous un étranger? Si vous pouvez me donner un logement dans votre maison, j'ose vous assurer que vous n'en aurez point de chagrin. La vieille envisagea le jeune prince, et jugeant à sa bonne mine, ainsi qu'à son habillement, que ce

n'était pas un hôte à dédaigner, elle lui fit une profonde inclination de tête, et lui répondit : Jeune étranger de grande apparence, ma maison est à votre service, aussi-bien que tout ce qu'il y a dedans. — Et avez-vous, reprit-il, un lieu propre à mettre mon cheval? — Oui, dit-elle, j'en ai. En même-tems elle prit le cheval par la bride, et le mena dans une petite écurie qui était sur le derrière de sa maison. Ensuite elle revint trouver Calaf, qui, se sentant beaucoup d'appétit, lui demanda si elle n'avait personne qui pût lui aller acheter quelque chose au marché ? La veuve repartit qu'elle avait un petit-fils de douze ans, qui demeurait avec elle, et qui s'acquitterait fort bien de cette commission. Alors le prince tira de sa bourse un sequin d'or, et le mit entre les mains de l'enfant, qui sortit pour aller au marché.

Pendant ce tems-là l'hôtesse ne fut pas peu occupée à satisfaire la curiosité de Calaf. Il lui fit mille questions : il lui demanda quelles étaient les mœurs des habitans de la ville? Combien on comptait de familles dans Pékin? Et enfin la conversation tomba sur le roi de la Chine. Apprenez-moi de grâce, lui dit Calaf, de quel caractère est ce prince? Est-il généreux, et pensez-vous qu'il fît quelque attention au zèle d'un jeune étranger qui s'offrirait à le servir contre ses ennemis? En un mot, mérite-t-il qu'on

s'attache à ses intérêts ? — Sans doute, répondit la vieille, c'est un très-bon prince, qui aime ses sujets autant qu'il en est aimé, et je suis fort surprise que vous n'ayez pas ouï parler de notre bon roi Altoun-Can, car la réputation de sa bonté s'est répandue dans tout le monde.

Sur le portrait que vous m'en faites, répliqua le prince Nogaïs, je juge que ce doit être le monarque du monde le plus heureux et le plus content. — Il ne l'est pourtant pas, repartit la veuve : on peut dire même qu'il est fort malheureux. Premièrement, il n'a point de prince pour lui succéder; il ne peut avoir d'enfant mâle, quelques prières, quelques bonnes œuvres qu'il fasse pour cela. Je vous dirai pourtant que le chagrin de n'avoir point de fils ne fait pas sa plus grande peine; ce qui trouble le repos de sa vie, c'est la princesse Tourandocte sa fille unique. — Eh, pourquoi, répliqua Calaf, est-elle un supplice pour lui ? — Je vais vous le dire, repartit la veuve; je puis vous parler savamment de cela, car c'est un récit que m'a fait souvent ma fille, qui a l'honneur d'être au sérail parmi les esclaves de la princesse.

63e JOUR.

La princesse Tourandocte, poursuivit la vieille hôtesse du prince des Nogaïs, est dans sa dix-neuvième année; elle est si belle que les peintres, qui en ont fait le portrait, quoique des plus habiles de l'Orient, ont tous avoués qu'ils avaient honte de leur ouvrage, et que le pinceau du monde qui saurait le mieux attraper les charmes d'un beau visage, ne pourrait prendre tous ceux de la princesse de la Chine : cependant les divers portraits qu'on en a faits, quoiqu'infiniment au-dessous de la nature, n'ont pas laissé de produire de terribles effets.

Elle joint à sa beauté ravissante un esprit si cultivé, qu'elle sait, non-seulement tout ce qu'on a coutume d'enseigner aux personnes de son rang, mais même les sciences qui ne conviennent qu'aux hommes. Elle sait traiter les différens caractères de plusieurs sortes de langues; elle possède l'arithmétique, la géographie, la philosophie, les mathéma-

tiques, le droit, et surtout la théologie; elle a lu les lois et la morale de notre législateur [1] Berginghuzin : enfin, elle est aussi habile que tous les docteurs ensemble. Mais ses belles qualités sont effacées par une dureté d'ame sans exemple; elle ternit son mérite par une détestable cruauté.

Il y a deux ans que le roi de Thibet l'envoya demander en mariage pour le prince son fils, qui en était devenu amoureux sur un portrait qu'il en avait vu. Altoun-Can, ravi de cette alliance, la proposa à Tourandocte. Cette fière princesse, à qui tous les hommes paraissent méprisables, tant sa beauté l'a rendue vaine, rejeta la proposition avec dédain. Le roi se mit en colère contre elle, et lui déclara qu'il voulait être obéi. Mais, au lieu de se soumettre de bonne grâce aux volontés de son père, elle pleura de dépit de ce qu'on prétendait la contraindre. Elle s'affligea sans modération, comme si l'on eût eu envie de lui faire un grand mal : enfin, elle se tourmenta de manière qu'elle tomba malade. Les médecins, connaissant la cause de sa maladie, dirent au roi que tous leurs remèdes étaient inutiles, et que la princesse perdrait infailliblement la vie, s'il s'obstinait à lui vouloir faire épouser le prince de Thibet.

[1] Les Chinois le nomment aussi le prophète Jatmouny. C'est apparemment Confucius.

Alors le roi, qui aime sa fille éperdument, effrayé du péril où elle était, l'alla voir, et l'assura qu'il renverrait l'ambassadeur de Thibet, avec un refus. Ce n'est pas assez, seigneur, lui dit la princesse, j'ai résolu de me laisser mourir, à moins que vous ne m'accordiez ce que j'ai à vous demander. Si vous souhaitez que je vive, il faut que vous vous engagiez, par un serment inviolable, à ne point gêner mes sentimens, et que vous fassiez publier un édit par lequel vous déclarerez que, de tous les princes qui me rechercheront, nul ne pourra m'épouser, qu'il n'ait auparavant répondu pertinemment aux questions que je lui ferai devant tous les gens de la loi, qui sont dans cette ville; que, s'il répond bien, je consens qu'il soit mon époux; mais que s'il répond mal, on lui tranchera la tête dans la cour de votre palais.

Par cet édit, ajouta-t-elle, qu'on fera savoir aux princes étrangers qui arriveront à Pékin, on leur ôtera l'envie de me demander en mariage, et c'est ce que je souhaite; car je hais les hommes, et ne veux point me marier. — Mais, ma fille, lui dit le roi, si quelqu'un, méprisant mon édit, se présente et répond juste à vos questions... — Oh! c'est ce que je ne crains pas, interrompit-elle avec précipitation; j'en sais faire de si difficiles, que j'embarrasserais les plus grands docteurs; j'en veux bien courir le

risque. Altoun-Can rêva quelque tems à ce que la princesse exigeait de lui : Je vois bien, dit-il en lui-même, que ma fille ne veut point se marier, et qu'en effet cet édit épouvantera tous ses amans ; ainsi je ne hasarde rien en lui donnant cette satisfaction ; il n'en peut arriver aucun malheur : quel prince serait assez fou pour affronter un si affreux péril ?

Enfin le roi, persuadé que cet édit n'aurait point de mauvaises suites, et que l'entière guérison de sa fille en dépendait, le fit publier, et jura sur les lois de Berginghuzin, de le faire exactement observer. Tourandocte rassurée par ce serment sacré, qu'elle savait que le roi son père n'oserait violer, reprit ses forces, et jouit bientôt d'une parfaite santé.

Cependant le bruit de sa beauté attira plusieurs jeunes princes étrangers à Pékin : l'on eut beau leur faire savoir la teneur de l'édit, comme tout le monde a bonne opinion de son esprit, et surtout les jeunes gens, ils eurent l'audace de se présenter pour répondre aux questions de la princesse, et n'en pouvant percer le sens obscur, ils périrent tous misérablement l'un après l'autre. Le roi, il faut lui rendre cette justice, paraît fort touché de leur sort. Il se repent d'avoir fait un serment qui le lie, et quelque tendresse qu'il ait pour sa fille, il aimerait mieux l'avoir laissé mourir, que de l'avoir conservée à ce prix. Il fait tout ce qui dépend de lui pour prévenir

ces malheurs. Lorsqu'un amant, que l'ordonnance n'a pu retenir, vient lui demander la main de la princesse, il s'efforce de le détourner de sa résolution, et il ne consent jamais qu'à regret, qu'il s'expose à perdre la vie. Mais il arrive ordinairement qu'il ne saurait persuader ces jeunes téméraires. Ils ne sont occupés que de Tourandocte, et l'espérance de la posséder les étourdit sur la difficulté qu'il y a de l'obtenir.

Mais si le roi du moins se montre sensible à la perte de ces malheureux princes, il n'en est pas de même de sa barbare fille. Elle s'applaudit des spectacles sanglans que sa beauté donne aux Chinois. Elle a tant de vanité, que le prince le plus aimable lui paraît, non-seulement indigne d'elle, mais même fort insolent d'oser élever sa pensée jusqu'à sa possession, et elle regarde son trépas comme un juste châtiment de sa témérité.

Ce qu'il y a de plus déplorable encore, c'est que le ciel permet souvent que les princes viennent se sacrifier à cette inhumaine princesse. Il n'y a pas long-tems qu'un prince qui se flattait d'avoir assez d'esprit pour répondre à ses questions, a perdu la vie, et cette nuit il en doit périr un autre, qui pour son malheur est venu à la cour du roi de la Chine dans la même espérance.

63e JOUR.

Calaf fut fort attentif au récit de la vieille. Je ne comprends pas, lui dit-il, après qu'elle eut achevé de parler, comment il se trouve des princes assez dépourvus de jugement pour aller demander la princesse de la Chine. Quel homme ne doit pas être effrayé de la condition sans laquelle on ne saurait l'obtenir. D'ailleurs, quoi qu'en puissent dire les peintres qui en ont fait le portrait, quoiqu'ils assurent que leur ouvrage n'est qu'une image imparfaite de sa beauté, je crois plutôt qu'ils lui ont prêté des charmes, et que leurs peintures sont flatteuses, puisqu'elles ont produit des effets si puissans. Enfin, je ne puis penser que Tourandocte soit aussi belle que vous le dites.—Seigneur, répliqua la veuve, elle est encore plus charmante que je ne vous l'ai dit, et vous pouvez m'en croire, car je l'ai vue plusieurs fois en allant voir ma fille au sérail. Faites-vous, si vous voulez, une idée à plaisir; rassemblez dans

votre imagination tout ce qui peut contribuer à composer une beauté parfaite, et soyez persuadé que vous ne sauriez vous représenter un objet qui approche de la princesse.

Le prince des Nogaïs ne pouvait ajouter foi au discours de son hôtesse, tant il le trouvait hyperbolique; il en ressentait pourtant, sans savoir pourquoi, un secret plaisir. Mais, ma mère, reprit-il, les questions que propose la fille du roi, sont-elles si difficiles qu'on ne puisse y répondre d'une manière qui satisfasse les gens de loi qui en sont les juges? Pour moi, je m'imagine que les princes qui n'en peuvent pénétrer le sens, sont tous de petits génies ou des ignorans.—Non, non, repartit la vieille, il n'y a point d'énigme plus obscure que les questions de la princesse, et il est presque impossible d'y bien répondre.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi de Tourandocte et de ses amans infortunés, le petit garçon qu'on avait envoyé au marché, revint chargé de provisions. Calaf s'assit à une table que la veuve lui dressa, et mangea comme un homme qui mourait de faim. Sur ces entrefaites la nuit arriva, et bientôt on entendit dans la ville les tymbales [1] de la justice. Le prince

[1] Ce sont des tymbales qu'on bat lorsqu'on veut faire quelque triste exécution.

demanda ce que signifiait ce bruit. C'est, lui dit la vieille, pour avertir le peuple qu'on va exécuter quelqu'un à mort : et le malheureux qui doit être immolé, est ce prince que je vous ai dit qui devait cette nuit perdre la vie, pour avoir mal répondu aux questions de la princesse. On a coutume de punir les coupables pendant le jour ; mais ceci est un cas particulier. Le roi dans son cœur déteste le supplice qu'il fait souffrir aux amans de sa fille, et il ne veut pas que le soleil soit témoin d'une action si cruelle. Le fils de Timurtasch eut envie de voir cette exécution, dont la cause lui paraissait bien singulière ; il sortit de la maison de son hôtesse, et rencontrant dans la rue une grande foule de Chinois, que la même curiosité animait, il se mêla parmi eux, et se rendit dans la cour du palais où se devait passer une si tragique scène.

Il vit au milieu un *schebtcheraghe*, autrement une tour de bois fort élevée, dont le dehors, du haut jusqu'en bas, était couvert de branches de cyprès, parmi lesquelles il y avait une prodigieuse quantité de lampes qui étaient fort bien arrangées, et qui répandaient une si grande lumière, que toute la cour en était éclairée. A quinze coudées de la tour, s'élevait un échafaud tout couvert de satin blanc [1], et

[1] Le blanc chez les Chinois est une marque de deuil.

autour duquel régnaient plusieurs pavillons de taffetas de la même couleur. Derrière ces tentes, deux mille soldats de la garde d'Altoun-Can, l'épée nue et la hache à la main, formaient une double haie qui servait de barrière au peuple. Calaf regardait avec attention tout ce qui s'offrait à sa vue, lorsque tout-à-coup la triste cérémonie dont on voyait l'appareil commença par un bruit confus de tambours et de cloches, qui, du haut de la tour, se faisaient entendre de fort loin. En même tems, vingt mandarins et autant de gens de loi, tous vêtus de longues robes de laine blanche, sortirent du palais, s'avancèrent vers l'échafaud, et après en avoir fait trois fois le tour, allèrent s'asseoir sous les pavillons.

Ensuite parut la victime, ornée de fleurs entrelacées de feuilles de cyprès, avec une banderole bleue sur la tête, et non une banderole rouge [1], comme les criminels que la justice a condamnés. C'était un jeune prince, qui avait à peine dix-huit ans; il était accompagné d'un mandarin qui le tenait par la main, et suivi par l'exécuteur. Ils montèrent tous trois sur l'échafaud : aussitôt le bruit des tambours et des cloches cessa. Le mandarin alors adressa la parole au prince, d'un ton de voix si haut, que la moitié du peuple l'entendit : Prince, lui dit-il, n'est-

[1] Chez les Chinois un criminel qu'on mène au supplice a sur sa tête une banderole rouge.

il pas vrai qu'on vous a fait savoir la teneur de l'édit du roi dès que vous vous êtes présenté pour demander la princesse en mariage? N'est-il pas vrai encore que le roi a fait tous ses efforts pour vous détourner de votre téméraire résolution? Le prince ayant répondu qu'oui : Reconnaissez donc, reprit le mandarin, que c'est votre faute si vous perdez aujourd'hui la vie, et que le roi et la princesse ne sont pas coupables de votre mort.—Je la leur pardonne, repartit le prince, je ne l'impute qu'à moi-même, et je prie le ciel de ne leur demander jamais compte du sang qu'on va répandre.

Il n'eut pas achevé ces paroles, que l'exécuteur lui abattit la tête d'un coup de sabre. L'air, à l'instant, retentit de nouveau du son des cloches et du bruit des tambours. Cependant douze mandarins vinrent prendre le corps; ils l'enfermèrent dans un cercueil d'ivoire et d'ébène, et le mirent dans une petite litière, que six d'entr'eux portèrent sur leurs épaules dans le jardin du sérail, sous un dôme de marbre blanc, que le roi avait fait bâtir exprès pour être le lieu de la sépulture de tous les malheureux princes qui devaient avoir le même sort. Il allait souvent pleurer sur le tombeau de ceux qui y étaient, et il tâchait, en honorant leurs cendres de ses larmes, d'expier en quelque façon la barbarie de sa fille.

65e JOUR.

D'abord que les mandarins eurent emporté le prince qui venait de périr, le peuple et les gens de loi se retirèrent dans leurs maisons, en blâmant le roi d'avoir eu l'imprudence de consacrer la fureur de sa fille par un serment qu'il ne pouvait violer. Calaf demeura dans la cour du palais, occupé de mille pensées confuses : il s'aperçut qu'il y avait auprès de lui un homme qui fondait en pleurs ; il jugea bien que c'était quelqu'un qui prenait beaucoup de part à l'exécution qui venait de se faire, et souhaitant d'en savoir davantage, il lui adressa la parole : Je suis touché, lui dit-il, de la vive douleur que vous faites paraître, et j'entre dans vos peines, car je ne doute pas que vous n'ayiez connu particulièrement le prince qui vient de mourir.—Ah! seigneur, lui répondit cet homme affligé, en redoublant ses larmes, je dois bien l'avoir connu, puisque j'étais son gouverneur. O malheureux roi de

Samarcande! ajouta-t-il, quelle sera ton affliction quand tu sauras l'étrange mort de ton fils! et quel homme osera t'en porter la nouvelle!

Calaf demanda de quelle manière le prince de Samarcande était devenu amoureux de la princesse de la Chine. Je vais vous l'apprendre, lui dit le gouverneur, et vous serez sans doute étonné du récit que j'ai à vous faire. Le prince de Samarcande, poursuivit-il, vivait heureux à la cour de son père; les courtisans le regardant comme un prince qui devait un jour être leur souverain, ne s'étudiaient pas moins à lui plaire qu'au roi même. Il passait ordinairement le jour à chasser, ou à jouer au mail; et la nuit il faisait secrètement venir dans son appartement la plus brillante jeunesse de la cour, avec laquelle il buvait toutes sortes de liqueurs. Il prenait aussi plaisir quelquefois à voir danser de belles esclaves, et à entendre des voix et des instrumens. En un mot, tous les plaisirs enchaînés l'un à l'autre, occupaient les momens de sa vie.

Sur ces entrefaites, il arriva un fameux peintre à Samarcande, avec plusieurs portraits de princesses, qu'il avait faits dans les cours différentes par où il avait passé. Il les vint montrer à mon prince, qui lui dit, en regardant les premiers qu'il lui présenta: Voilà de fort belles peintures; je suis persuadé que les originaux de ces portraits-là vous ont bien de

l'obligation. Seigneur, répondit le peintre, je conviens que ces portraits sont un peu flattés, mais je vous dirai en même tems que j'en ai un encore plus beau que ceux-là, et qui toutefois n'approche pas de son original. En parlant ainsi, il tira d'une petite cassette où étaient ses portraits, celui de la princesse de la Chine.

A peine mon maître l'eut-il entre ses mains, que ne pouvant s'imaginer que la nature fût capable de produire une beauté si parfaite, il s'écria qu'il n'y avait point au monde de femme si charmante, et que le portrait de la princesse de la Chine devait être encore plus flatté que les autres. Le peintre protesta qu'il ne l'était point, et assura que jamais aucun pinceau ne pourrait rendre la grâce et l'agrément qu'il y avait dans le visage de la princesse Tourandocte. Sur cette assurance, mon maître acheta le portrait, qui fit sur lui une si vive impression, qu'abandonnant un jour la cour de son père, il sortit de Samarcande accompagné de moi seul; et sans me dire son dessein, il prit la route de la Chine et vint dans cette ville. Il se proposait de servir quelque tems Altoun-Can contre ses ennemis, et de lui demander ensuite la princesse en mariage, mais nous apprîmes en arrivant la rigueur de l'édit, et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que mon prince, au lieu d'être vivement affligé de cette nouvelle, en conçut

de la joie. Je vais, me dit-il, me présenter pour répondre aux questions de Tourandocte. Je ne manque pas d'esprit, j'obtiendrai cette princesse.

Il n'est pas besoin de vous dire le reste, seigneur, continua le gouverneur en sanglottant; vous jugez bien, par le triste spectacle que vous venez de voir, que le déplorable prince de Samarcande n'a pu répondre, comme il l'espérait, aux fatales questions de cette barbare beauté, qui se plaît à répandre du sang, et qui a déjà coûté la vie à plusieurs fils de roi. Il m'a donné tantôt le portrait de cette cruelle princesse, quand il a vu qu'il fallait se préparer à la mort. Je te confie, m'a-t-il dit, cette rare peinture; conserve bien ce précieux dépôt : tu n'as qu'à le montrer à mon père, en lui apprenant ma destinée, et je ne doute pas qu'en voyant une si charmante image, il ne me pardonne ma témérité; mais, ajouta le gouverneur, qu'un autre, s'il veut, aille porter au roi son père une si triste nouvelle; pour moi, possédé de mon affliction, je vais loin d'ici et de Samarcande, pleurer une tête si chère. Voilà ce que vous souhaitiez d'apprendre, et voici ce dangereux portrait, poursuivit-il, en le tirant de dessous sa robe, et le jetant à terre avec indignation; voici la cause du malheur de mon prince. O détestable peinture! pourquoi mon maître, quand tu es tombé entre ses mains, n'avait-il pas mes

yeux ? O princesse inhumaine ! puissent tous les princes de la terre avoir pour toi les sentimens que tu m'inspires ! Au lieu d'être l'objet de leur amour, tu leur ferais horreur. A ces mots le gouverneur du prince de Samarcande se retira plein de colère, en regardant le palais d'un œil furieux, et sans parler davantage au fils de Timurtasch, qui ramassa promptement le portrait de Tourandocte, et voulut se retirer dans la maison de sa vieille ; mais il s'égara dans l'obscurité, et insensiblement il se trouva hors de la ville. Il attendit impatiemment le jour pour contempler la beauté de la princesse de la Chine ; sitôt qu'il le vit paraître et qu'il put contenter sa curiosité, il ouvrit la boîte qui renfermait le portrait.

Il hésita pourtant avant que de le regarder. Que vais-je faire ? s'écria-t-il. Dois-je présenter à mes yeux un objet si dangereux ? Songe, Calaf, songe aux funestes effets qu'il a causés ; as-tu déjà oublié ce que le gouverneur du prince de Samarcande vient de te dire ? Ne regarde point cette peinture ; résiste au mouvement qui t'entraîne, pendant qu'il n'est encore qu'un désir curieux : tandis que tu jouis de ta raison, tu peux prévenir ta perte... Mais que dis-je prévenir, ajouta-t-il, en se reprenant ; quel faux raisonnement m'inspire une timide prudence ? Si je dois aimer la princesse, mon amour n'est-il pas

déjà écrit au ciel en caractères ineffaçables? D'ailleurs, je crois qu'on peut voir impunément le plus beau portrait; il faut être bien faible pour se troubler à la vue d'un vain mélange de couleurs. Ne craignons rien; considérons de sang-froid ces traits vainqueurs et assassins; j'y veux même trouver des défauts et goûter le plaisir nouveau de censurer les charmes de cette princesse trop superbe; et je souhaiterais, pour mortifier sa vanité, qu'elle apprît que j'ai sans émotion envisagé son image.

64e JOUR.

Le fils de Timurtasch se promettait bien de voir d'un œil indifférent le portrait de Tourandocte; il le regarde, il l'examine, il admire le tour du visage, la régularité des traits, la vivacité des yeux, la bouche, le nez, tout lui paraît parfait: il s'étonne d'un si rare assemblage; et quoiqu'en garde contre ce qu'il voit, il s'en laisse charmer. Un trouble inconcevable l'agite malgré lui; il ne se connaît plus. Quel feu, dit-il, vient tout-à-coup m'animer! quel désordre ce

portrait met-il dans mes sens! Juste ciel! est-ce le sort de tous ceux qui regardent cette peinture d'aimer l'inhumaine princesse qu'elle représente? Hélas! je ne sens que trop qu'elle a fait sur moi la même impression qu'elle a faite sur le malheureux prince de Samarcande; je me rends aux traits qui l'ont blessé, et loin d'être effrayé de sa pitoyable histoire, peu s'en faut que je n'envie son malheur même! Quel changement, grand Dieu! Je ne concevais pas tout-à-l'heure comment on pouvait être assez insensé pour mépriser la rigueur de l'édit, et dans ce moment je ne vois plus rien qui m'épouvante; tout le péril est disparu.

Non, princesse incomparable, poursuivit-il en regardant le portrait d'un air tendre, aucun obstacle ne m'arrête; je vous aime malgré votre barbarie, et puisqu'il m'est permis d'aspirer à votre possession, je veux dès aujourd'hui tâcher de vous obtenir : si je péris dans un si beau dessein, je ne sentirai en mourant que la douleur de ne pouvoir vous posséder.

Calaf ayant pris la résolution de demander la princesse, retourna chez sa vieille veuve, dont il n'eut peu pas de peine à trouver la maison; car il s'en était assez éloigné pendant la nuit. Ah! mon fils, lui dit l'hôtesse sitôt qu'elle l'aperçut, je suis ravie de vous revoir; j'étais fort en peine de vous; je craignais qu'il ne vous fût arrivé quelque fâcheux accident :

pourquoi n'êtes-vous pas revenu plus tôt? — Ma bonne mère, lui répondit-il, je suis fâché de vous avoir causé de l'inquiétude, mais je me suis égaré dans l'obscurité. Ensuite il lui conta comment il avait rencontré le gouverneur du prince qu'on avait fait mourir, et il ne manqua pas de répéter tout ce que ce gouverneur lui avait dit : puis montrant le portrait de Tourandocte : Voyez, dit-il, si cette peinture n'est qu'une image imparfaite de la princesse de la Chine : pour moi, je ne puis m'imaginer qu'elle n'égale pas la beauté de l'original.

Par l'ame du prophète Jacmouny, s'écria la vieille après avoir examiné le portrait, la princesse est mille fois plus belle et plus charmante encore qu'elle n'est ici representée : je voudrais que vous l'eussiez vue, vous seriez persuadé, comme moi, que tous les peintres du monde qui entreprendront de la peintre au naturel, n'y pourront réussir ; je n'en excepte pas même le fameux Many. — Vous me faites un plaisir extrême, reprit le prince Nogaïs, de m'assurer que la beauté de Tourandocte est au-dessus de tous les les efforts de la peinture. Que cette assurance me flatte! elle m'affermit dans mon dessein et m'excite à tenter promptement une si belle aventure : que ne suis-je déjà devant la princesse! Je brûle d'impatience d'éprouver si je serai plus heureux que le prince de Samarcande.

Que dites-vous, mon fils? répliqua la veuve. Quelle entreprise osez-vous former, et songez-vous en effet à l'exécuter? — Oui, ma bonne mère, repartit Calaf, je prétends aujourd'hui me présenter pour répondre aux questions de la princesse; je ne suis venu à la Chine que pour offrir mon bras au grand roi Altoun-Can, mais il vaut mieux être son gendre, qu'un officier de ses armées.

A ces paroles, la vieille se prit à pleurer. Ah! seigneur, dit-elle, au nom de Dieu, ne persistez pas dans une résolution si téméraire : vous périrez sans doute, si vous êtes assez hardi pour aller demander la princesse; au lieu d'être charmé de sa beauté, détestez-la plutôt, puisqu'elle est la cause de tant d'événemens tragiques; représentez-vous quelle sera la douleur de vos parens, lorsqu'ils recevront la nouvelle de votre mort; soyez touché des déplaisirs mortels où vous les allez plonger. — De grâce, ma mère, interrompit le fils de Timurstach, cessez de me présenter des images si capables de m'attendrir : je n'ignore pas que si j'achève aujourd'hui ma destinée, ce sera pour les auteurs de ma naissance une source inépuisable de larmes; peut-être même (car je connais leur tendresse pour moi) ne pourront-ils apprendre mon trépas sans se laisser mourir de douleur : quelque reconnaissance pourtant que leurs sentimens me doivent inspirer et qu'ils m'inspirent

en effet, il faut que je cède à l'ardeur qui me domine; mais, que dis-je? n'est-ce pas aussi pour les rendre plus heureux que je veux exposer ma vie? Oui sans doute, leur intérêt s'accorde avec le désir qui me presse, et si mon père était ici, bien loin de s'opposer à mon dessein, il m'exciterait à l'exécuter promptement. C'est donc une chose résolue; ne perdez point de tems à me vouloir persuader, car rien ne saurait m'ébranler.

Lorsque la vieille vit que son jeune hôte n'écoutait point ses conseils, son affliction en redoubla : C'en est donc fait, seigneur, reprit-elle, on ne peut vous empêcher de courir à votre perte; pourquoi faut-il que vous soyez venu loger dans ma maison? pourquoi vous ai-je parlé de Tourandocte? Vous en êtes devenu amoureux sur le portrait que je vous en ai fait; malheureuse que je suis, c'est moi qui vous ai perdu : pourquoi faut-il que j'aie votre mort à me reprocher? — Non, ma bonne mère, interrompit une seconde fois le prince Nogaïs, ce n'est pas vous qui faites mon malheur; ne vous imputez point l'amour que j'ai pour la princesse; je devais l'aimer, et je remplis mon sort; d'ailleurs, qui vous a dit que je répondrai mal à ses questions? je ne suis ni sans étude, ni sans esprit, et le ciel peut-être m'a réservé l'honneur de délivrer le roi de la Chine des chagrins que lui cause un affreux serment : mais,

ajouta-t-il en tirant la bourse que le can de Berlas lui avait donnée, et dans laquelle il y avait encore une assez grande quantité de pièces d'or; comme cela, je l'avoue, est certain, et qu'il peut arriver que je meure, je vous fais présent de cette bourse pour vous consoler de mon trépas; vous pourrez même vendre aussi mon cheval et en garder l'argent; car je n'en aurai pas besoin, soit que la fille d'Altoun-Can devienne le prix de mon audace, soit que mon trépas en doive être le triste salaire.

67e JOUR.

La veuve prit la bourse de Calaf, en disant : O mon fils! vous vous trompez fort si vous vous imaginez que ces pièces d'or me consolent de votre perte; je vais les employer en bonnes œuvres, en distribuer une partie dans les hôpitaux aux pauvres, qui souffrent patiemment leur misère, et dont, par conséquent, les prières sont si agréables à Dieu; je donnerai le reste aux ministres de notre religion,

afin que tous ensemble ils prient le ciel de vous inspirer, et de ne pas permettre que vous vous exposiez à périr : toute la grâce que je vous demande, c'est de ne point aller aujourd'hui vous présenter pour répondre aux questions de Tourandocte; attendez jusqu'à demain, le terme n'est pas long; laissez-moi ce temps-là pour faire agir de bonnes ames et mettre Jacmouny dans vos intérêts; après cela, vous ferez tout ce qu'il vous plaira : accordez-moi, je vous prie, cette satisfaction; j'ose dire que vous la devez à une personne qui a déjà conçu pour vous tant d'amitié, qu'elle serait inconsolable si vous périssiez.

Effectivement, Calaf avait un air qui prévenait d'abord en sa faveur; outre que c'était un des plus beaux princes du monde et des mieux faits, il avait des manières aisées et si agréables, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer : il fut touché de la douleur et de l'affection que cette bonne vieille faisait paraître : Eh bien, ma mère, lui dit-il, j'aurai pour vous la complaisance que vous exigez de moi; je n'irai point aujourd'hui demander la princesse; mais, pour vous dire ce que je pense, je ne crois pas que votre prophète Jacmouny puisse me faire changer de résolution.

Il ne sortit point de toute la journée de la maison de la veuve, qui ne manqua pas d'aller dans les

hôpitaux distribuer des aumônes, et d'acheter, à beaux deniers comptans, l'intercession des bonzes [1] auprès de Berginghuzin : elle fit aussi sacrifier aux idoles des poules et des poissons ; les génies ne furent pas non plus oubliés ; on leur offrit en sacrifice du riz et des légumes, dans les lieux consacrés à cette cérémonie ; mais toutes les prières des bonzes et des ministres des idoles, quoique bien payées, ne produisirent pas l'effet que la bonne hôtesse de Calaf en avait attendu ; car, le lendemain matin, ce prince parut plus déterminé que jamais à demander Tourandocte : Adieu, ma bonne mère, dit-il à la veuve, je suis fâché que vous vous soyez donné hier tant de peine pour moi ; vous pouviez vous les épargner, car je vous avais assuré que je ne serais pas aujourd'hui dans d'autres sentimens. A ces mots, il quitta la vieille, qui se sentant saisir de la plus vive douleur, se couvrit le visage de son voile, et demeura la tête sur ses genoux, dans un accablement qu'on ne saurait exprimer.

Le jeune prince des Nogaïs, parfumé d'essence et plus beau que la lune, se rendit au palais : il vit à la porte cinq éléphans liés, et des deux côtés étaient en haie deux mille soldats, le casque en tête, armés de boucliers et couverts de plaques de fer. Un

[1] Ce sont des prêtres.

des principaux officiers qui les commandait, jugeant à l'air de Calaf qu'il était étranger, l'arrêta, et lui demanda quelle affaire il avait au palais : Je suis un prince étranger, lui répondit le fils de Timurtasch, et je viens me présenter au roi pour le prier de m'accorder la permission de répondre aux questions de la princesse sa fille. L'officier, à ces paroles, le regardant avec étonnement, lui dit : Prince, savez-vous bien que vous venez ici chercher la mort? Vous auriez mieux fait de demeurer dans votre pays, que de former le dessein qui vous amène; retournez sur vos pas, et ne vous flattez point de la trompeuse espérance que vous obtiendrez la barbare Tourandocte. Quand vous seriez plus habile qu'un mandarin [1] de la science, vous ne percerez jamais le sens de ses paroles ambiguës. — Je vous rends grâces de votre conseil, reprit Calaf; mais je ne suis pas venu jusqu'ici pour reculer. — Allez donc à la mort, répliqua l'officier d'un air chagrin, puisqu'il n'est pas possible de vous en empêcher. En même tems, il le laissa entrer dans le palais, et ensuite se tournant vers quelques autres officiers qui avaient entendu leur conversation : Que ce jeune prince, leur dit-il,

[1] Il y a dans chaque ville de la Chine deux *hioquons*, c'est-à-dire, mandarins de la science, qui ont droit d'examiner les gens qui se présentent pour prendre des degrés.

est beau et bien fait! C'est dommage qu'il meure si tôt.

Cependant Calaf traversa plusieurs salles, et enfin se trouva dans celle où le roi avait coutume de donner audience à ses peuples : il y avait dedans un trône d'acier du Catay, fait en forme de dragon, et haut de trois coudées; quatre colonnes de la même matière et fort élevées, soutenaient au-dessus un vaste dais de satin jaune garni de pierreries. Altoun-Can, revêtu d'un caftan de brocard d'or à fond rouge, était assis sur le trône avec un air de gravité que soutenait merveilleusement un bouquet de poils fort longs, et partagé en trois boucles qu'il avait au milieu de la barbe. Ce monarque, après avoir écouté quelques-uns de ses sujets, jeta par hasard les yeux sur le prince Nogaïs, qui était dans la foule : comme il lui sembla que c'était un étranger, et qu'il vit bien à son air noble, ainsi qu'à ses habits magnifiques, que ce n'était pas un homme du commun, il appela un de ses mandarins : il lui montra du doigt Calaf, et lui donna ordre tout bas de s'informer de sa qualité, et du sujet qui l'avait fait venir à sa cour.

Le mandarin s'approcha du fils de Timurtasch, et lui dit que le roi souhaitait de savoir qui il était, et s'il avait quelque chose à lui demander : Vous pouvez dire au roi votre maître, répondit le jeune prince, que je suis fils unique d'un souverain, et

que je viens tâcher de mériter l'honneur d'être son gendre.

69e JOUR.

Altoun-Can ne sut pas plutôt la réponse du prince des Nogaïs, qu'il changea de couleur : son auguste visage se couvrit d'une pâleur semblable à celle de la mort; il cessa de donner audience; il renvoya tout le peuple; ensuite il descendit de son trône et s'approcha de Calaf : Jeune téméraire, lui dit-il, savez-vous la rigueur de mon édit, et le malheureux destin de tous ceux qui jusqu'ici se sont obstinés à vouloir obtenir la princesse ma fille? — Oui, seigneur, répondit le fils de Timurtasch, je connais tout le danger que je cours; mes yeux même ont été témoins du juste et dernier supplice que votre majesté a fait souffrir au prince de Samarcande; mais la fin déplorable de ces audacieux, qui se sont vainement flattés de la douce espérance de posséder la princesse Tourandocte, ne fait qu'irriter l'envie que j'ai de la mériter.

Quelle fureur ! repartit le roi : à peine un prince a-t-il perdu la vie qu'il s'en présente un autre pour avoir le même sort ; il semble qu'ils prennent plaisir à s'immoler : quel aveuglement ! rentrez en vous-même, prince, et soyez moins prodigue de votre sang. Vous m'inspirez plus de pitié que tous ceux qui sont déjà venus chercher ici la mort; je me sens naître de l'inclination pour vous et je veux faire tout mon possible pour vous empêcher de périr : retournez dans les états de votre père, et ne lui donnez pas le déplaisir d'apprendre par la renommée qu'il ne reverra plus son fils unique.

Seigneur, repartit Calaf, il m'est bien doux d'entendre de la bouche même de votre majesté, que j'ai le bonheur de lui plaire; j'en tire un heureux présage : peut-être que touché des malheurs que cause la beauté de la princesse, le ciel veut se servir de moi pour en arrêter le cours, et assurer en même tems le repos de votre vie, que trouble la nécessité d'autoriser des actions si cruelles. Savez-vous en effet si je répondrai mal aux questions qu'on me fera ? Quelle certitude avez-vous que je périrai ? Si d'autres n'ont pu démêler le sens des paroles obscures de Tourandocte, est-ce à dire pour cela que je ne pourrai le pénétrer ? Non, Seigneur, leur exemple ne saurait me faire renoncer à l'honneur éclatant de vous avoir pour beau-père. — Ah ! prince infortuné,

répliqua le roi en s'attendrissant, vous voulez cesser de vivre : les amans qui se sont présentés avant vous pour répondre aux funestes questions de ma fille, tenaient le même langage; ils espéraient tous qu'ils en perceraient le sens, et ils n'ont pu en venir à bout : hélas! vous serez aussi la dupe de votre confiance; encore une fois, mon fils, poursuivit-il, laissez-vous persuader, je vous aime et veux vous sauver; ne rendez pas ma bonne intention inutile par votre opiniâtreté; quelque esprit que vous vous sentiez, défiez-vous-en : vous êtes dans l'erreur, de vous imaginer que vous pourrez répondre sur-le-champ à ce que la princesse vous proposera; cependant vous n'aurez pas un demi quart-d'heure pour y rêver, c'est la règle. Si dans le moment vous ne faites pas une réponse juste et qui soit approuvée de tous les docteurs qui en seront les juges, aussitôt vous serez déclaré digne de mort, et vous serez conduit au supplice la nuit suivante; ainsi, prince, retirez-vous; passez le reste de la journée à songer au parti que vous avez à prendre; consultez des personnes sages; faites vos réflexions, et demain vous viendrez m'apprendre ce que vous aurez résolu.

En achevant ces paroles il quitta Calaf, qui sortit du palais fort mortifié de ce que le roi venait de lui représenter, et il revint chez son hôtesse, sans faire la moindre attention à l'affreux péril auquel il vou-

lait s'exposer. Dès qu'il parut devant la vieille, et qu'il eut conté ce qui s'était passé au palais, elle recommença à le haranguer et mettre encore tout en usage pour le détourner de son entreprise; mais elle ne recueillit point d'autre fruit de ses nouveaux efforts, que de s'apercevoir qu'ils enflammaient son jeune hôte et le rendaient encore plus ferme dans sa résolution. En effet, il retourna le jour suivant au palais et se fit annoncer au roi, qui le reçut dans son cabinet, ne voulant pas que personne fût témoin de leur conversation.

Eh bien, prince, lui dit Altoun-Can, votre vue doit-elle aujourd'hui me réjouir ou m'affliger? dans quels sentimens êtes-vous?—Seigneur, répondit Calaf, j'ai toujours l'esprit dans la même disposition : quand j'eus l'honneur de me présenter hier devant votre majesté, j'avais déjà fait toutes mes réflexions; je suis déterminé à souffrir le même supplice que mes rivaux, si le ciel n'a pas autrement ordonné de mon sort. A ce discours le roi se frappa la poitrine, déchira son collet, et s'arracha quelques poils de la barbe.

Que je suis malheureux, s'écria-t-il, d'avoir conçu tant d'amitié pour celui-ci! La mort des autres ne m'a point fait tant de peine. Ah! mon fils, continua-t-il en embrassant le prince Nogaïs avec un attendrissement qui lui causa quelque émotion; rends-

toi à ma douleur, si mes raisons ne sont pas capables de t'ébranler : je sens que le coup qui t'ôtera la vie, frappera mon cœur d'une atteinte mortelle : renonce, je t'en conjure, à la possession de ma cruelle fille ; tu trouveras dans le monde assez d'autres princesses que tu pourras posséder ; pourquoi t'obstiner à la poursuite d'une inhumaine que tu ne saurais obtenir? Demeure, si tu veux, dans ma cour, tu y tiendras le premier rang après moi, tu auras de belles esclaves ; les plaisirs te suivront partout ; en un mot, je te regarderai comme mon propre fils. Désiste-toi donc de la poursuite de Tourandocte ; que j'aie du moins la satisfaction d'enlever une victime à cette sanguinaire princesse.

69e JOUR.

Le fils de Timurtasch était très-sensible à l'amitié que le roi de la Chine lui témoignait ; mais il lui répondit : Seigneur, laissez-moi de grâce m'exposer au péril dont vous voulez me détourner. Plus il est grand et plus il a de quoi me tenter. Je vous

avouerai même que la cruauté de la princesse flatte en secret mon amour. Je me fais un plaisir charmant de penser que je suis peut-être l'heureux mortel qui doit triompher de cette orgueilleuse. Au nom de Dieu, poursuivit-il, que votre majesté cesse de combattre un dessein que ma gloire, mon repos et ma vie veulent que j'exécute ; car enfin je ne puis vivre si je n'obtiens Tourandocte.

Altoun-Can voyant Calaf inébranlable dans sa résolution, en fut vivement affligé : Ah ! jeune audacieux, lui dit-il, ta perte est assurée, puisque tu t'opiniâtres à demander ma fille. Le ciel m'est témoin que j'ai fait tout mon possible pour t'inspirer des sentimens raisonnables. Tu rejettes mes conseils, et aimes mieux périr que de les suivre. N'en parlons donc plus. Tu recevras bientôt le prix de ta folle constance. Je consens que tu entreprennes de répondre aux questions de Tourandocte. Mais il faut auparavant que je te fasse les honneurs que j'ai coutume de faire aux princes qui recherchent mon alliance. A ces mots, il appela le chef du premier [1] corps de ses eunuques : il lui ordonna de mener Calaf dans le palais [2] du prince, et de lui donner deux cents eunuques pour le servir.

[1] Les eunuques des rois de la Chine sont ordinairement au nombre de douze mille, plus ou moins, et partagés en divers corps.

[2] Dans l'enceinte du palais du roi il y en a plusieurs autres qui sont

A peine le prince Nogaïs fut-il dans le palais où on l'avait conduit, que les principaux mandarins vinrent le saluer, c'est-à-dire, qu'ils se mirent à genoux et qu'ils baissèrent la tête jusqu'à terre, en lui disant l'un après l'autre : Prince, *le serviteur perpétuel de votre illustre race vient en cette qualité vous faire la révérence*. Ensuite ils lui firent des présens et se retirèrent.

Cependant le roi qui se sentait beaucoup d'amitié pour le fils de Timurtasch, et qui en avait compassion, envoya chercher le professeur le plus habile ou du moins le plus fameux de son collége royal, et lui dit : Docteur, il y a dans ma cour un nouveau prince qui demande ma fille. Je n'ai rien épargné pour le rebuter; mais je n'en ai pu venir à bout. Je voudrais que par ton éloquence tu lui fisses entendre raison; c'est pour cela que je te mande ici. Le docteur obéit; il alla voir Calaf et eut avec lui une fort longue conversation. Ensuite il revint trouver Altoun-Can et lui dit : Seigneur, il est impossible de persuader ce jeune prince, il veut absolument mériter la princesse ou mourir. Quand j'ai connu que c'était une erreur de prétendre vaincre sa fermeté, j'ai eu la curiosité de voir si son obstination n'avait point d'autre fondement que son amour; je l'ai in-

séparés, un pour le prince, un pour les petits-fils, un autre pour la reine, un autre pour les princesses, et d'autres pour les concubines.

terrogé sur plusieurs matières différentes, et je l'ai trouvé si savant que j'en ai été surpris. Il est musulman, et il me paraît parfaitement instruit de tout ce qui regarde sa religion. Enfin, pour dire à votre majesté ce que j'en pense, je crois que si quelque prince est capable de bien répondre aux questions de la princesse, c'est celui-là.

O docteur! s'écria le roi, tu me ravis par ce discours; plaise au ciel que ce prince devienne mon gendre! Dès qu'il a paru devant moi, je me suis senti de l'affection pour lui; puisse-t-il être plus heureux que les autres qui sont venus mourir dans cette ville! Le bon roi Altoun-Can ne se contenta pas de faire des vœux pour Calaf, il tâcha de lui rendre propices les esprits qui président au ciel, au soleil et à la lune. Pour cet effet il ordonna des prières publiques, et l'on fit dans les temples des sacrifice solennels. On immola par son ordre un bœuf au ciel, une chèvre au soleil, et un pourceau à la lune. De plus, il fit publier dans Pékin que les confréries du mois [1] eussent à faire un festin dans l'intention que le prince qui se présentait pour demander la princesse, eût le bonheur de l'obtenir.

Après les prières et les sacrifices, le monarque

[1] Ce sont des confréries d'artisans appelés ainsi, à cause qu'il y a dans chacune trente confrères, qui chaque jour régalent l'un après l'autre la confrérie.

Chinois envoya son colao [1] au prince des Nogaïs, pour l'avertir de se tenir prêt à répondre le lendemain aux questions de la princesse, et lui dire qu'on ne manquerait pas de l'aller chercher pour le conduire au divan, et que les personnes qui devaient composer l'assemblée, avaient déjà reçu ordre de s'y rendre.

70e JOUR.

Quelque déterminé que fût Calaf à éprouver l'aventure, il ne passa pas la nuit sans inquiétude. Si tantôt il osait se fier à son génie et se promettre un heureux succès, tantôt perdant cette confiance, il se représentait la honte qu'il aurait si ses réponses ne plaisaient pas au divan. Il pensait aussi quelquefois à Elmaze et à Timurtasch : Hélas ! disait-il, si je meurs, que deviendront mon père et ma mère ?

Le jour le surprit dans cette confusion de sentimens. Aussitôt il entendit le son de plusieurs cloches

[1] Colao, c'est le chancelier.

avec un grand bruit de tambours. Il jugea que c'était pour appeler au conseil tous ceux qui devaient s'y trouver. Alors élevant sa pensée à Mahomet : O grand prophète ! lui dit-il, vous voyez l'état où je suis ; inspirez-moi : faut-il que je me rende au divan, ou que j'aille dire au roi que le péril m'épouvante ? Il n'eut pas prononcé ces paroles, qu'il sentit évanouir toutes ses craintes, et renaître son audace ; il se leva et se vêtit d'un caftan et d'un manteau d'une étoffe de soie rouge à fleurs d'or, qu'Altoun-Can lui envoya, avec des bas et des souliers de soie bleue.

Comme il achevait de s'habiller, six mandarins bottés et vêtus de robes fort larges et de couleur cramoisie, entrèrent dans son appartement ; et après l'avoir salué de la même manière que ceux du jour précédent, ils lui dirent qu'ils venaient de la part du roi le prendre pour le mener au divan. Il se laissa conduire ; ils traversèrent une cour en marchant au milieu d'une double haie de soldats, et quand ils furent arrivés dans la première salle du conseil, ils y trouvèrent plus de mille chanteurs et joueurs d'instrumens, qui chantant et jouant tous ensemble de concert, faisaient un bruit étonnant. De là ils s'avancèrent dans la salle où se tenait le conseil et qui communiquait au palais intérieur.

Déjà toutes les personnes qui devaient assister à

cette assemblée, étaient assises sous des pavillons de diverses couleurs qui régnaient autour de la salle. Les mandarins les plus considérables paraissaient d'un côté, le colao avec les professeurs du collége royal étaient de l'autre, et plusieurs docteurs dont on connaissait la capacité, occupaient les autres places. Il y avait au milieu deux trônes d'or posés sur deux siéges triangulaires. D'abord que le prince Nogaïs parut, la noble et docte assistance le salua avec toutes les marques d'un grand respect, mais sans lui dire une parole, parce que tout le monde étant dans l'attente de l'arrivée du roi, gardait un profond silence.

Le soleil était sur le point de se lever. Dès qu'on vit briller les premiers rayons de ce bel astre, deux eunuques ouvrirent des deux côtés les rideaux de la porte du palais intérieur, et aussitôt le roi sortit accompagné de la princesse Tourandocte, qui portait un longue robe de soie tissue d'or et un voile de la même étoffe qui lui couvrait le visage. Ils montèrent tous deux à leurs trônes par cinq degrés d'argent. Lorsqu'ils eurent pris leurs places, deux jeunes filles parfaitement belles, parurent l'une au côté du roi et l'autre au côté de la princesse. C'étaient des esclaves du sérail d'Altoun-Can. Elles avaient le visage et la gorge découverte, de grosses perles aux oreilles, et elles se tenaient debout avec une plume

et du papier, prêtes à écrire ce que le roi leur ordonnerait. Pendant ce tems-là, toutes les personnes de l'assemblée qui s'étaient levées à la vue d'Altoun-Can, demeurèrent debout avec beaucoup de gravité et les yeux à demi-fermés. Calaf seul promenait partout ses regards, ou plutôt il ne regardait que la princesse, dont il admirait le port majestueux.

Quand le puissant monarque de la Chine eut ordonné aux mandarins et aux docteurs de s'asseoir, un des six seigneurs qui avaient conduit Calaf et qui était debout avec lui à quinze coudées des deux trônes, s'agenouilla, et lut un mémoire qui contenait la demande que ce prince étranger faisait de la princesse Tourandocte. Ensuite il se releva, et dit à Calaf de faire trois révérences au roi. Le prince des Nogaïs s'en acquitta de si bonne grâce, qu'Altoun-Can ne put s'empêcher de lui sourire, pour lui témoigner qu'il le voyait avec plaisir.

Alors le calao se leva de sa place et lut à haute voix l'édit funeste qui condamnait à mort tous les amans téméraires qui répondaient mal aux questions de Tourandocte. Puis adressant la parole à Calaf : Prince, lui dit-il, vous venez d'entendre à quelle condition on peut obtenir la princesse ; si l'image du péril présent fait quelque impression sur votre ame, il vous est encore permis de vous retirer. — Non, reprit le prince Nogaïs ; le prix qu'il s'agit de

remporter est trop beau, pour avoir la lâcheté d'y renoncer.

74e JOUR.

Le roi voyant Calaf disposé à répondre aux questions de Tourandocte, se tourna vers cette princesse, et lui dit : Ma fille, c'est à vous de parler ; proposez à ce jeune prince les questions que vous avez préparées, et plaise à tous les esprits à qui l'on fit hier des sacrifices, qu'il pénètre le sens de vos paroles ! Tourandocte, à ces mots, dit : Je prends à témoin le prophète Jacmouny, que je ne vois qu'à regret mourir tant de princes, mais pourquoi s'obstinent-ils à vouloir que je sois à eux ? que ne me laissent-ils vivre tranquillement dans mon palais, sans venir attenter à ma liberté ! Sachez donc, jeune audacieux, ajouta-t-elle en s'adressant à Calaf, que vous n'aurez point de reproche à me faire, lorsqu'à l'exemple de vos rivaux, il vous faudra souffrir une mort cruelle ; vous êtes vous seul la cause de votre perte,

puisque je ne vous oblige point à venir demander ma main.

Belle princesse, répondit le prince des Nogaïs, je sais tout ce qu'on peut dire là-dessus; faites-moi, s'il vous plaît, vos questions, et je vais tâcher d'en démêler le sens. — Eh bien, reprit Tourandocte, dites-moi : « Quelle est la créature qui est de tout » pays, amie de tout le monde, et qui ne saurait » souffrir son semblable?» Madame, répondit Calaf, c'est le soleil. Il a raison, s'écrièrent les docteurs, c'est le soleil. « Quelle est la mère, reprit la prin- » cesse, qui après avoir mis au monde ses enfans, » les dévore tous lorsqu'ils sont devenus grands ? » C'est la mer, répondit le prince des Nogaïs, parce que les fleuves qui vont se décharger dans la mer, tirent d'elle leur source.

Tourandocte voyant que le jeune prince répondait juste à ses questions, en fut si piquée, qu'elle résolut de ne rien épargner pour le perdre. « Quel » est l'arbre, lui dit-elle, dont toutes les feuilles sont » blanches d'un côté et noires de l'autre ? » Elle ne se contenta pas de proposer cette question, la maligne princesse, pour éblouir Calaf et l'étourdir, leva son voile en même-tems, et laissa voir à l'assemblée toute la beauté de son visage, auquel le dépit et la honte ajoutaient de nouveaux charmes. Sa tête était parée de fleurs naturelles placées avec un

art infini, et ses yeux paraissaient plus brillans que les étoiles. Elle était aussi belle que le soleil quand il se montre dans tout son éclat à l'ouverture d'un nuage épais. L'amoureux fils de Timurtasch, à la vue de cette incomparable princesse, au lieu de répondre à la question proposée, demeura muet et immobile; aussitôt tout le divan qui s'intéressait pour lui, fut saisi d'une frayeur mortelle; le roi même en pâlit, et crut que c'était fait de ce jeune prince.

Mais Calaf revenu de la surprise que lui avait causée tout-à-coup la beauté de Tourandocte, rassura bientôt l'assemblée en reprenant ainsi la parole: Charmante princesse, je vous prie de me pardonner si j'ai demeuré quelques momens interdit; j'ai cru voir un de ces objets célestes qui font le plus bel ornement du séjour qui est promis aux fidèles après leur mort; je n'ai pu voir tant d'attraits sans être troublé : ayez la bonté de répéter la question que vous m'avez faite, car je ne m'en souviens plus : vous m'avez fait tout oublier.—Je vous ai demandé, dit Tourandocte, « quel est l'arbre dont toutes les feuilles « sont blanches d'un côté et noires de l'autre? » Cet arbre, répondit Caláf, représente l'année qui est composée de jours et de nuits.

Cette réponse fut encore applaudie dans le divan; les mandarins et les docteurs dirent qu'elle était juste, et donnèrent mille louanges au jeune prince. Alors

Altoun-Can dit à Tourandocte : Allons, ma fille, confesse-toi vaincue, et consens d'épouser ton vainqueur : les autres n'ont pu seulement répondre à une de tes questions, et celui-ci, comme tu vois, les explique toutes. — Il n'a pas encore remporté la victoire, répondit la princesse en remettant son voile pour cacher sa confusion et les pleurs qu'elle ne pouvait s'empêcher de répandre ; j'ai d'autres questions à lui faire, mais je les lui proposerai demain. — Oh! pour cela, non, repartit le roi ; je ne permettrai point que vous lui fassiez des questions à l'infini ; tout ce que je puis souffrir, c'est que vous lui en proposiez encore une tout-à-l'heure. La princesse s'en défendit, en disant qu'elle n'avait préparé que celles qui venaient d'être interprétées, et elle pria le roi son père de ne lui pas refuser la permission d'interroger le prince le jour suivant.

C'est ce que je ne veux pas vous accorder, s'écria le monarque de la Chine en colère, vous ne cherchez qu'à mettre l'esprit de ce jeune prince en défaut, et moi je ne songe qu'à dégager l'affreux serment que j'ai eu l'imprudence de faire. Ah! cruelle, vous ne respirez que le sang ; et la mort de vos amans est un doux spectacle pour vous. La reine votre mère, touchée des premiers malheurs que vous avez causés, se laissa mourir de douleur d'avoir mis au monde une fille si barbare ; et moi, vous ne l'ignorez pas,

je suis plongé dans une mélancolie que rien ne peut dissiper depuis que je vois les suites funestes de la complaisance que j'ai eue pour vous; mais grâces aux esprits qui président au ciel, au soleil et à la lune, et à qui mes sacrifices ont été agréables, on ne fera plus dans mon palais de ces horribles exécutions qui rendent votre nom exécrable. Puisque ce prince a bien répondu à ce que vous lui avez proposé, je demande à toute cette assemblée s'il n'est pas juste qu'il soit votre époux? Les mandarins et les docteurs éclatèrent alors en murmures, et le colao prit la parole : Seigneur, dit-il au roi, votre majesté n'est plus liée par le serment qu'elle fit de faire exécuter son rigoureux édit; c'est la princesse présentement à y satisfaire de sa part : elle promit sa main à celui qui répondrait juste à ses questions; un prince vient d'y répondre d'une manière qui a contenté tout le divan; il faut qu'elle tienne sa promesse, ou il ne faut pas douter que les esprits qui veillent aux supplices des parjures ne la punissent bientôt.

72e JOUR.

Tourandocte pendant ce tems-là gardait le silence; elle avait la tête sur ses genoux et paraissait ensevelie dans une profonde affliction. Calaf s'en étant aperçu, se prosterna devant Altoun-Can, et lui dit : Grand roi, dont la justice et la bonté rendent florissant le vaste empire de la Chine, je demande une grâce à votre majesté; je vois bien que la princesse est au désespoir que j'aie eu le bonheur de répondre à ses questions; elle aimerait beaucoup mieux sans doute que j'eusse mérité la mort : puisqu'elle a tant d'aversion pour les hommes, que malgré la parole donnée, elle se refuse à moi, je veux bien renoncer aux droits que j'ai sur elle, à condition qu'à son tour elle répondra juste à une question que je vais lui proposer.

Toute l'assemblée fut assez surprise de ce discours. Ce jeune prince est-il fou, se disaient-ils tous bas les uns aux autres, de se mettre au hasard de perdre ce qu'il vient d'acquérir au péril de sa vie? croit-il

faire une question qui embarrasse Tourandocte ? il faut qu'il ait perdu l'esprit. Altoun-Can était aussi fort étonné de ce que Calaf osait lui demander : Prince, lui dit-il, avez-vous bien fait attention aux paroles qui viennent de vous échapper ? — Oui, Seigneur, répondit le prince des Nogaïs, et je vous conjure de m'accorder cette grâce. — Je le veux, répliqua le roi ; mais quelque chose qu'il en puisse arriver, je déclare que je ne suis plus lié par le serment que j'ai fait, et que désormais, je ne ferai plus mourir aucun prince. — Divine Tourandocte, reprit le fils de Timurtasch en s'adressant à la princesse, vous avez entendu ce que j'ai dit : quoiqu'au jugement de cette savante assemblée, votre main me soit due ; quoique vous soyez à moi, je vous rends à vous-même ; j'abandonne votre possession ; je me dépouille d'un bien si précieux, pourvu que vous répondiez précisément à la question que je vais vous faire ; mais de votre côté jurez que si vous n'y répondez pas juste, vous consentirez de bonne grâce à mon bonheur, et couronnerez mon amour. — Oui, prince, dit Tourandocte, j'accepte la condition ; j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, et je prends cette assemblée à témoin de mon serment.

Tout le divan était dans l'attente de la question que Calaf allait faire à la princesse, et il n'y avait personne qui ne blâmât ce jeune prince, de s'expo-

ser sans nécessité à perdre la fille d'Altoun-Can; ils étaient tous choqués de sa témérité. « Belle prin-
» cesse, dit Calaf, comment se nomme le prince
» qui, après avoir souffert mille fatigues et mendié
» son pain, se trouve en ce moment comblé de
» gloire et de joie? » La princesse demeura quelque tems à rêver; ensuite elle dit : Il m'est impossible de répondre à cela présentement, mais je vous promets que demain je vous dirai le nom de ce prince. Madame, s'écria Calaf, je n'ai point demandé de délai, et il n'est pas juste de vous en accorder; cependant, je veux vous donner encore cette satisfaction; j'espère qu'après cela, vous serez trop contente de moi pour faire quelque difficulté de m'épouser.

Il faudra bien qu'elle s'y résolve, dit alors Altoun-Can, si elle ne répond pas à la question proposée; qu'elle ne prétende pas en se laissant tomber malade, ou bien en feignant de l'être, échapper à son amant : quand mon serment ne m'engagerait pas à la lui accorder, et qu'elle ne serait pas à lui suivant la teneur de l'édit, je la laisserais plutôt mourir que de renvoyer ce jeune prince. Quel homme plus aimable peut-elle jamais rencontrer? En achevant ces paroles, il se leva de dessus son trône et congédia l'assemblée; il rentra dans le palais intérieur avec la princesse, qui de là se retira dans le sien.

Dès que le roi fut sorti du divan, tous les docteurs et les mandarins firent compliment à Calaf sur son esprit. J'admire, lui disait l'un, votre conception prompte et facile; non, lui disait l'autre, il n'y a point de bachelier, de licencié, ni de docteur même plus pénétrant que vous. Tous les princes qui se sont présentés jusqu'ici n'avaient pas, à beaucoup près, votre mérite; et nous avons une extrême joie que vous ayez réussi dans votre entreprise. Le prince des Nogaïs n'avait pas peu d'occupation à remercier tous ceux qui s'empressaient à le féliciter; enfin, les six mandarins qui l'avaient amené au conseil le ramenèrent au même palais où ils l'avaient été prendre, pendant que les autres, avec les docteurs, s'en allèrent, non sans inquiétude sur la réponse que ferait à sa question la fille d'Altoun-Can.

73e JOUR.

La princesse Tourandocte regagna son palais, suivie de deux jeunes esclaves qui étaient dans sa

confidence. Dès qu'elle fut dans son appartement, elle ôta son voile, et se jetant sur un sopha, elle donna une libre étendue aux transports qui l'agitaient; on voyait la honte et la douleur peintes sur son visage; ses yeux, déjà baignés de pleurs, répandirent de nouvelles larmes : elle arracha les fleurs qui paraient sa tête, et mit ses beaux cheveux en désordre. Ses deux esclaves favorites commencèrent à la vouloir consoler, mais elle leur dit : Laissez-moi l'une et l'autre; cessez de prendre des soins superflus; je n'écoute rien que mon désespoir, je veux pleurer et m'affliger. Ah! quelle sera demain ma confusion, lorsqu'il faudra qu'en plein conseil, devant les plus grands docteurs de la Chine, j'avoue que je ne puis répondre à la question proposée. Est-ce là, diront-ils, cette spirituelle princesse qui se pique de savoir tout, et à qui l'énigme la plus difficile ne coûte rien à deviner?

Hélas! poursuivit-elle, ils s'intéressent tous pour le jeune prince : je les ai vus pâles, effrayés, quand il a paru embarrassé, et je les ai vus pleins de joie lorsqu'il a pénétré le sens de mes questions; j'aurai la mortification cruelle de les voir encore jouir de ma peine; quand je me confesserai vaincue, quel plaisir ne leur fera pas cet aveu honteux, et quel supplice pour moi d'être réduite à le faire!

Ma princesse, lui dit une des esclaves, au lieu

de vous chagriner par avance, au lieu de vous représenter la honte que vous devez avoir demain, ne feriez-vous pas mieux de songer à la prévenir? ce qu'il vous a proposé est-il si difficile que vous n'y puissiez répondre? avec le génie et la pénétration que vous avez, n'en sauriez-vous venir à bout? — Non, dit Tourandocte, c'est une chose impossible; il me demande : « Comment se nomme le prince qui, » après avoir souffert mille fatigues et mendié son » pain, est en ce moment comblé de joie et de gloire? » Je conçois bien qu'il est lui-même ce prince; mais ne le connaissant point, je ne puis dire son nom. — Cependant, madame, reprit la même esclave, vous avez promis de nommer demain ce prince au divan; lorsque vous avez fait cette promesse, vous espériez sans doute que vous la tiendriez? — Je n'espérais rien, répartit la princesse, et je n'ai demandé du tems que pour me laisser mourir de chagrin avant que d'être obligée d'avouer ma honte et d'épouser le prince.

— La résolution est violente, dit alors l'autre esclave favorite. Je sais bien, madame, qu'aucun homme n'est digne de vous; mais il faut convenir que celui-ci a un mérite singulier : sa beauté, sa bonne mine et son esprit doivent vous parler en sa faveur. — Je lui rends justice, interrompit la princesse : s'il est quelque prince au monde qui mérite

que je le regarde d'un œil favorable, c'est celui-là; tantôt même, je le confesse, avant que de l'interroger, je l'ai plaint; j'ai soupiré en le voyant, et ce qui, jusqu'à ce jour, ne m'était point arrivé, peu s'en est fallu que je n'aie souhaité qu'il répondît bien à mes questions. Il est vrai que dans le moment j'ai rougi de ma faiblesse; mais ma fierté l'a surmontée, et les réponses justes qu'il m'a faites ont achevé de me révolter contre lui; tous les applaudissemens que les docteurs lui ont donnés m'ont tellement mortifiée, que je n'ai plus senti et ne sens plus encore pour lui que des mouvemens de haine. O malheureuse Tourandocte! meurs promptement de regret et de dépit d'avoir trouvé un jeune homme qui a pu te couvrir de honte, et te contraindre à devenir sa femme.

A ces mots elle redoubla ses pleurs, et, dans la violence de ses transports, elle n'épargna ni ses cheveux ni ses habits : elle porta même plus d'une fois la main sur ses belles joues pour les déchirer et pour punir ses charmes, comme premiers auteurs de la confusion qu'elle avait essuyée, si ses esclaves, qui veillaient sur sa fureur, n'en eussent sauvé son visage; mais elles avaient beau s'empresser à la secourir, elles ne pouvaient calmer son agitation. Pendant qu'elle était dans cet état affreux, le prince des Nogaïs, charmé du résultat du divan, nageait

dans la joie et se livrait à l'espérance de posséder sa maîtresse le jour suivant.

74e JOUR.

Le roi étant revenu de la salle du conseil dans son appartement, envoya chercher Calaf pour l'entretenir en particulier sur ce qui s'était passé au divan; le prince Nogaïs accourut aussitôt aux ordres du monarque, qui lui dit après l'avoir embrassé avec beaucoup de tendresse : Ah! mon fils, viens m'ôter de l'inquiétude où je suis; je crains que ma fille ne réponde à la question que tu lui as proposée. Pourquoi t'es-tu mis en danger de perdre l'objet de ton amour? — Seigneur, répondit Calaf, que votre majesté n'appréhende rien; il est impossible que la princesse me dise comment s'appelle le prince dont je lui ai demandé le nom, puisque je suis ce prince et que personne ne me connaît dans votre cour.

Ce discours me rassure, s'écria le roi avec transport; j'étais alarmé, je te l'avoue : Tourandocte est

fort pénétrante ; la subtilité de son esprit me faisait trembler pour toi ; mais, grâces au ciel, tu me rends tranquille : quelle que facilité qu'elle ait à percer le sens des énigmes, elle ne peut en effet deviner ton nom ; je ne t'accuse plus d'être un téméraire, et je m'aperçois que ce qui m'a paru un défaut de prudence est un tour ingénieux dont tu t'es servi pour ôter tout prétexte à ma fille de se refuser à tes vœux.

Altoun-Can, après avoir ri avec Calaf de la question faite à la princesse, se disposa à prendre le divertissement de la chasse. Il se revêtit d'un cafetan étroit et léger, et fit enfermer sa barbe dans un sac de satin noir. Il ordonna aux mandarins de se tenir prêts à l'accompagner, et fit donner des habits de chasse au prince des Nogaïs ; ils mangèrent quelques morceaux à la hâte, ensuite ils sortirent du palais. Les mandarins, dans des chaises d'ivoire, enrichies d'or et découvertes, étaient à la tête ; chacun avait six hommes qui le portaient, deux qui marchaient devant lui avec des fouets de corde, et deux autres qui le suivaient avec des tables d'argent, sur lesquelles étaient écrites en gros caractères toutes ses qualités. Le roi et Calaf, dans une litière de bois de sandal rouge, portée par vingt officiers militaires, aussi découverte, et sur laquelle la première lettre du nom du monarque et plusieurs figures d'animaux

étaient peintes en traits d'argent, paraissaient après les mandarins. Deux généraux des armées d'Altoun-Can tenaient à côté de la litière chacun un large éventail, pour les préserver de la chaleur, et trois mille eunuques, qui marchaient derrière, terminaient le cortége.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où les officiers de la vénerie attendaient le roi avec des oiseaux de proie, on commença la chasse aux cailles, qui dura jusqu'au coucher du soleil. Alors ce prince et les personnes de sa suite s'en retournèrent au palais dans le même ordre qu'ils en étaient sortis. Ils trouvèrent dans une cour, sous plusieurs pavillons de taffetas de diverses couleurs, une infinité de petites tables dressées, bien vernissées [1], et couvertes de toutes sortes de viandes coupées. Calaf et les mandarins s'assirent, à l'exemple du roi, chacun à une petite table séparée, auprès de laquelle il y en avait une autre qui servait de buffet. Ils commencèrent tous à boire plusieurs rasades de riz [2] avant que de toucher aux viandes, ensuite ils ne firent que man-

[1] On mange à la Chine sur des tables enduites d'un vernis nommé *charan;* ils ne servent point de nappes ni de serviettes; il n'y a pas non plus de couteaux, parce que les viandes sont coupées quand on les présente, et ils se servent de deux petits bâtons au lieu de fourchettes.

[2] Le vin de riz est de couleur d'ambre, et aussi délicat que le vin d'Espagne.

ger sans boire. Le repas achevé, Altoun-Can emmena le prince des Nogaïs dans une grande salle fort éclairée et remplie de siéges rangés comme pour quelque spectacle, et ils furent suivis de tous les mandarins. Le roi régla les rangs, et fit asseoir Calaf auprès de lui sur un grand trône d'ébène, orné de filigranes d'or.

Aussitôt que tout le monde eut pris sa place, il entra des chanteurs et des joueurs d'instrumens, qui, s'accordant ensemble, commencèrent un concert fort agréable. Altoun-Can en était charmé. Entêté de la musique chinoise, il demandait de tems en tems au fils de Timurtasch ce qu'il en pensait, et ce jeune prince, par complaisance, la mettait au-dessus de toutes les musiques du monde. Le concert fini, les chanteurs et joueurs d'instrumens se retirèrent pour faire place à un éléphant artificiel, qui, s'étant avancé par ressort au milieu de la salle, vomit six baladins, qui commencèrent à faire des sauts périlleux. Ils étaient presque nus : ils avaient seulement des escarpins [1], des caleçons de toile des Indes, et des bonnets de brocard. Après qu'ils eurent fait voir leur souplesse et leur agilité par mille tours surprenans, ils rentrèrent dans l'éléphant, qui sortit comme il était entré. Il parut ensuite des co-

[1] On les appelle nalcines.

médiens [1] qui représentèrent sur-le-champ une pièce dont le roi leur prescrivit le sujet. Quand tous ces divertissemens furent finis, la nuit se trouvant fort avancée, Altoun-Can et Calaf se levèrent pour aller reposer dans leurs appartemens, et tous les mandarins se retirèrent.

75e JOUR.

Le jeune prince des Nogaïs, conduit par des eunuques qui portaient dans des flambeaux d'or des bougies de serpent [2], se préparait à goûter la douceur du sommeil, autant que l'impatience de retourner au divan pouvait le lui permettre, lorsqu'en entrant dans son appartement il y trouva une jeune

[1] Les comédiens chinois, tant ceux du roi que les autres, jouent sur-le-champ tout ce qu'on leur ordonne de jouer, comme les comédiens italiens.

[2] Ce sont des bougies faites de l'huile d'une certaine espèce de serpent, mêlée avec un peu de cire. Elles sont blanches, et jettent une lumière plus brillante que les nôtres.

dame revêtue d'une robe de brocard rouge à fleurs d'argent, fort ample, par-dessus une autre plus étroite, de satin blanc, tout brodé d'or et parsemé de rubis et d'émeraudes. Elle avait un bonnet d'un simple taffetas de couleur rose garni de perles, et relevé d'une broderie d'argent fort légère, qui ne couvrait que le haut de la tête, et laissait voir de très-beaux cheveux bien bouclés, et mêlés de quelques fleurs artificielles. A l'égard de sa taille et de son visage, on ne pouvait rien voir de plus beau ni de plus parfait après la princesse de la Chine.

Le fils de Timurtasch fut assez surpris de rencontrer au milieu de la nuit une dame seule et si charmante dans son appartement. Il ne l'aurait pas impunément regardée, s'il n'eût vu Tourandocte; mais un amant de cette princesse pouvait-il avoir des yeux pour une autre? Sitôt que la dame aperçut Calaf, elle se leva de dessus un sopha où elle était assise, et sur lequel elle avait mis son voile; et après avoir fait une inclination de tête assez basse : Prince, dit-elle, je ne doute pas que vous ne soyez fort étonné de trouver ici une femme, car vous n'ignorez pas sans doute qu'il est défendu sous de très-rigoureuses peines, aux hommes et aux femmes qui habitent ce sérail, d'avoir ensemble quelque communication, mais l'importance des choses que j'ai à vous dire m'a fait mépriser tous les périls; j'ai eu l'adresse et le

bonheur de lever tous les obstacles qui s'opposaient à mon dessein ; j'ai gagné les eunuques qui vous servent, enfin, je me suis introduite dans votre appartement. Il ne me reste plus qu'à vous dire ce qui m'amène, et c'est ce que vous allez entendre.

Ce début intéressa Calaf ; il ne douta point que la dame, puisqu'elle avait fait une démarche si périlleuse, n'eût à lui dire des choses dignes de son attention. Il la pria de se remettre sur le sopha, ils s'y assirent tous deux, ensuite la dame reprit la parole en ces termes :

Seigneur, je crois devoir commencer par vous apprendre que je suis fille d'un Can, tributaire d'Altoun-Can. Mon père, il y a quelques années, fut assez hardi pour refuser de payer le tribut ordinaire; et se fiant un peu trop à son expérience dans l'art militaire, ainsi qu'à la valeur de ses soldats, il se mit en état de se défendre si on le venait attaquer : cela ne manqua pas d'arriver. Le roi de la Chine, irrité de son audace, envoya contre lui le plus habile de ses généraux avec une puissante armée. Mon père, quoique moins fort, alla au-devant de lui. Après un sanglant combat, qui se donna sur le bord d'un fleuve, le général chinois demeura victorieux. Mon père, percé de mille coups, mourut pendant l'action ; mais en mourant il ordonna qu'on jetât dans le fleuve ses femmes et ses enfans, pour

les conserver de l'esclavage. Ceux qu'il chargea de cet ordre généreux, mais inhumain, l'exécutèrent : ils me précipitèrent dans l'eau avec ma mère, mes sœurs et deux frères, que leur enfance retenait auprès de nous. Le général chinois arriva dans le moment à l'endroit du fleuve où l'on nous avait jetés, et où nous achevions notre misérable destinée. Ce triste et horrible spectacle excita sa compassion ; il promit une récompense à ceux de ses soldats qui sauveraient quelque reste de la famille du Can vaincu. Plusieurs cavaliers chinois, malgré la rapidité du fleuve, y entrèrent aussitôt, et poussèrent leurs chevaux partout où ils voyaient flotter nos corps mourans. Ils en recueillirent une partie, mais leur secours ne fut utile qu'à moi seule; je respirais encore quand ils me portèrent à terre, le reste se trouva sans vie. Le général prit grand soin de mes jours, comme si sa gloire en eût eu besoin, et que ma captivité eût donné un nouvel éclat à sa victoire. Il m'amena dans cette ville, et me présenta au roi, après lui avoir rendu compte de sa conduite. Altoun-Can me mit auprès de la princesse sa fille, qui est de deux ou trois années plus jeune que moi.

Quoique je ne fusse pas encore sortie de l'enfance, je ne laissais pas de penser que j'étais devenue esclave, et que je devais avoir des sentimens conformes à mon infortune ; ainsi j'étudiai l'humeur

de Tourandocte : je m'attachai à lui plaire, et je fis si bien par ma complaisance et mes soins, que je gagnai son amitié. Depuis ce tems-là je partage sa confidence avec une jeune personne d'une naissance illustre, que les malheurs de sa naissance ont aussi réduite à l'esclavage.

Pardonnez-moi, seigneur, poursuivit-elle, ce récit qui n'a rien de commun avec le sujet qui me conduit ici. J'ai cru devoir vous apprendre que je suis d'un sang noble, pour vous faire prendre plus de confiance en moi; car le rapport important que j'ai à vous faire est tel qu'une simple esclave pourrait trouver peu de créance dans votre esprit. Je ne sais même si, quoique fille de Can, je vous persuaderai : un prince charmé de Tourandocte ajoutera-t-il foi à ce que je vais lui dire d'elle? — Canume [1], interrompit en cet endroit le fils de Timurtasch, ne me tenez pas davantage en suspens; apprenez-moi de grâce ce que vous avez à me dire de la princesse de la Chine. — Seigneur, reprit la dame, Tourandocte, la barbare Tourandocte a formé le dessein de vous faire assassiner. A ces paroles, Calaf se renversant sur le sopha, demeura dans la situation d'un homme saisi d'horreur et d'étonnement.

[1] C'est-à-dire, princesse.

76e JOUR.

La princesse esclave qui avait bien prévu la surprise du jeune prince, lui dit : Je ne suis pas étonnée que vous receviez ainsi cette effroyable nouvelle, et je vois bien que j'avais raison de douter que vous la voulussiez croire. — Juste ciel ! s'écria Calaf, lorsqu'il fut revenu de son accablement, l'ai-je bien entendu ? la princesse de la Chine peut-elle être capable d'un si noir attentat ? comment l'a-t-elle pu concevoir ? — Prince, lui dit la dame, voici de quelle manière elle a pris cette horrible résolution. Ce matin, quand elle est sortie du divan où j'étais derrière son trône, elle avait un dépit mortel de ce qui venait de se passer ; elle est revenue dans son appartement, agitée des plus vifs mouvemens de haine et de rage ; elle a rêvé long-tems à la question que vous lui avez proposée, et n'y pouvant trouver de réponse à son gré, elle s'est aban-

donnée au désespoir. Je n'ai rien épargné, non plus que l'autre esclave favorite, pour calmer la violence de ses transports. Nous avons fait même tout notre possible pour lui inspirer des sentimens favorables pour vous; nous lui avons vanté votre bonne mine et votre esprit, et nous lui avons représenté qu'au lieu de s'affliger sans modération, elle devait plutôt se déterminer à vous donner la main. Mais elle nous a imposé silence par un torrent de mots injurieux qui lui sont échappés contre les hommes; le plus aimable ne fait pas plus d'impression sur elle que le plus laid et le plus mal fait. Ce sont tous, a-t-elle dit, des objets méprisables, et pour qui je n'aurai jamais que de l'aversion. A l'égard de celui qui se présente, j'ai encore plus de haine pour lui que pour les autres; et puisque je ne saurais m'en délivrer autrement que par un assassinat, je veux le faire assassiner.

J'ai combattu ce dessein détestable, continua la princesse esclave; j'en ai fait envisager à Tourandocte les suites terribles. Je lui ai représenté le tort qu'elle se ferait à elle-même, et la juste horreur que les siècles à venir auraient de sa mémoire. De son côté, l'autre esclave favorite n'a pas manqué d'ajouter des raisons aux miennes; mais tous nos discours ont été inutiles, nous n'avons pu la détourner de son entreprise. Elle a chargé des eunuques affi-

dés du soin de vous ôter la vie demain matin, lorsque vous sortirez de votre palais pour vous rendre au divan.

— O princesse inhumaine, perfide Tourandocte! s'écria le prince des Nogaïs; est-ce ainsi que vous vous préparez à couronner la tendresse du malheureux fils de Timurtasch? Calaf vous a donc paru bien horrible, puisque vous aimez mieux vous en défaire par un crime qui va vous déshonorer, que de joindre votre destinée à la sienne. Grand Dieu! que ma vie est composée d'aventures bizarres! Tantôt je parais jouir d'un bonheur digne d'envie, et tantôt je suis plongé dans un abîme de maux.

— Seigneur, lui dit la dame esclave, si le ciel vous fait éprouver des malheurs, il ne veut pas du moins que vous y succombiez, puisqu'il vous avertit des périls qui vous menacent. Oui, prince, c'est lui qui m'a sans doute inspiré la pensée de vous sauver, car je ne viens pas seulement vous découvrir un piége dressé contre vos jours, je viens vous donner les moyens de l'éviter. Par le moyen de quelques eunuques qui me sont dévoués, j'ai gagné des soldats de la garde, qui vous faciliteront la sortie du sérail. Comme après votre retraite on ne manquera pas de faire des perquisitions, et d'apprendre que j'en suis l'auteur, j'ai résolu de partir avec vous, pour m'éloigner de cette fatale cour, où j'ai plus

d'un sujet d'ennui; mon esclavage me la fait haïr, et vous me la rendez encore plus odieuse.

Il y a, continua-t-elle, dans un endroit de cette ville, des chevaux qui nous attendent : partons, et gagnons s'il est possible les terres de la tribu de Berlas. Le sang me lie avec le prince Alinguer qui en est le souverain : il aura une extrême joie de voir sa parente hors des fers du superbe Altoun-Can, et il vous recevra comme mon libérateur. Nous vivrons tous deux sous ses tentes, plus tranquilles et plus heureux qu'ici; moi, dégagée des liens de ma captivité, j'y jouirai d'un sort plus doux; et vous, seigneur, vous y pourrez trouver quelque princesse assez belle pour mériter d'être aimée, et qui, bien loin d'attenter à votre vie pour ne pas devenir votre femme, ne sera occupée que du soin de vous plaire, si elle peut faire le bonheur d'un prince tel que vous. Ne perdons point de tems, allons, et que demain le soleil en commençant sa course nous trouve déjà bien éloignés de Pékin.

Calaf répondit : Belle princesse, j'ai mille grâces à vous rendre de m'avoir voulu délivrer du danger où je suis. Que ne puis-je, par reconnaissance, vous tirer d'esclavage et vous conduire à la horde du Can de Berlas votre parent! que j'aurais de plaisir à vous remettre entre ses mains! par là je m'acquitterais de quelques obligations que je lui ai. Mais,

dites-moi, Canume, dois-je ainsi disparaître aux yeux d'Altoun-Can? que penserait-il de moi? il croirait que je ne serais venu dans sa cour que pour vous enlever : et dans le tems que je ne fuirais que pour épargner un crime à sa fille, il m'accuserait d'avoir violé les droits de l'hospitalité; d'ailleurs, faut-il vous l'avouer, toute barbare qu'est la princesse de la Chine, mon lâche cœur ne saurait la haïr. Que dis-je, la haïr! je l'adore : je suis dévoué à toutes ses volontés, et puisqu'elle veut m'immoler, la victime est toute prête.

La dame esclave voyant le prince des Nogaïs dans la résolution de mourir plutôt que de partir avec elle, se prit à pleurer en lui disant : Est-il possible, seigneur, que vous préfériez la mort à la reconnaissance d'une princesse captive dont vous pouvez briser les fers? Si Tourandocte est plus belle que moi, en récompense j'ai un autre cœur que le sien. Hélas! quand vous vous êtes présenté ce matin au divan, j'ai tremblé pour vous; j'ai craint que vous ne répondissiez pas aux questions de la fille d'Altoun-Can; et lorsque vous y avez bien répondu, j'ai senti naître un autre trouble : je pressentais sans doute qu'on attenterait sur vos jours. Ah! mon cher prince, ajouta-t-elle, je vous conjure de réfléchir sur vous-même, et de ne vous point laisser entraîner à cette fureur qui vous fait envisager la mort

sans pâlir. Qu'un aveugle amour ne vous fasse point mépriser un péril qui m'alarme : cédez à la crainte qui m'agite pour vous, et tous deux, sans différer, sortons de ce sérail où je souffre un cruel tourment.

— Ma princesse, répartit à ces paroles le fils de Timurtasch, quel que malheur qui me doive arriver, je ne puis me résoudre à une si prompte fuite. Vous avez, je l'avoue, de quoi payer votre libérateur, et lui faire un destin plein de charmes; mais je ne suis pas né pour être heureux; mon sort est d'aimer Tourandocte, malgré l'horreur qu'elle a pour moi; je ne ferais, loin de ses yeux, que traîner des jours languissans.... — Hé bien, ingrat, demeure, interrompit brusquement la dame en se levant. Ne t'éloigne pas de ce séjour qui fait tes délices; quand tu devrais l'arroser de ton sang, je ne te presse plus de partir, la fuite te déplaît avec une esclave; si tu vois le fond de mon cœur, je lis dans le tien; quelle que ardeur que t'inspire la princesse de la Chine, tu as moins d'amour pour elle, que d'aversion pour moi. En achevant ces mots elle remit son voile, et sortit de l'appartement de Calaf.

77e JOUR.

Ce jeune prince, après le départ de la dame, demeura sur le sopha dans une grande perplexité. Dois-je croire, disait-il, ce que je viens d'entendre ? Peut-on jusque-là pousser la barbarie ? Mais hélas ! je n'en saurais douter : cette princesse esclave a eu horreur de l'attentat que médite Tourandocte, elle est venue m'en avertir, et les sentimens même qu'elle m'a laissé voir sont de sûrs garans de sa sincérité. Ah ! cruelle fille du meilleur de tous les rois, est-ce ainsi que vous abusez des dons que vous avez reçus du ciel ? O Dieu ! comment avez-vous pu douer d'une beauté si parfaite cette princesse inhumaine, ou, pourquoi lui avez-vous donné une ame si barbare avec tant de charmes ?

Au lieu de chercher à se procurer quelques heures de sommeil, il passa le reste de la nuit à se livrer aux plus affligeantes réflexions. Enfin le jour parut, le son des cloches et le bruit des tambours

se firent entendre, et bientôt six mandarins le vinrent prendre, comme le jour précédent, pour le mener au conseil. Il traversa la cour, où des soldats de la garde du roi étaient en haie; il crut qu'il laisserait la vie en cet endroit, et que sans doute les gens dont on avait fait choix pour l'assassiner, l'attendaient au passage. Loin de se tenir sur ses gardes et de songer à se défendre, il marchait comme un homme résolu à la mort, et semblait même accuser de lenteur ses assassins. Il passa pourtant la cour sans que personne l'attaquât, et il arriva dans la première salle du divan. Ah! c'est sans doute ici, disait-il en lui-même, que l'ordre sanguinaire de la princesse doit être exécuté. En même-tems il regardait de tous côtés, et chaque personne qu'il voyait lui paraissait son meurtrier. Il s'avance toutefois, et entre dans la chambre où se tenait le conseil, sans recevoir le coup mortel qu'il attendait.

Tous les docteurs et les mandarins étaient déjà sous leurs pavillons, et Altoun-Can allait paraître. Quel est donc le dessein de la princesse, dit-il alors en lui-même? Veut-elle être témoin de ma mort, et veut-elle me faire assassiner aux yeux de son père? Le roi serait-il complice de cet attentat? Que dois-je penser? aurait-elle changé de sentiment, et révoqué l'arrêt de mon trépas? Tandis qu'il était dans cette incertitude, la porte du palais intérieur s'ou-

vrit, et le roi, accompagné de Tourandocte, rentra dans la salle. Ils se placèrent sur leur trône, le prince des Nogaïs se tint debout devant eux, et à la même distance que le jour précédent.

Le Calao, dès qu'il vit le roi assis, se leva, et demanda au jeune prince s'il se ressouvenait d'avoir promis de renoncer à la princesse si elle répondait juste à la question qu'il lui avait proposée; Calaf fit réponse qu'oui, et protesta de nouveau qu'à cette condition il cessait de prétendre à l'honneur d'être gendre du roi. Le Calao ensuite adressa la parole à Tourandocte. Et vous, grande princesse, lui dit-il, vous savez quel serment vous lie, et à quoi vous vous êtes soumise si vous ne nommez pas aujourd'hui le prince dont on vous a demandé le nom.

Le roi, persuadé qu'elle ne pouvait répondre à la question de Calaf, lui dit : Ma fille vous avez eu tout le tems de rêver à ce qu'on vous a proposé; mais quand on vous donnerait une année entière pour y penser, je crois que malgré votre pénétration, vous seriez obligée d'avouer à la fin que c'est une chose impénétrable pour vous. Ainsi, puisque vous ne sauriez la deviner, rendez-vous de bonne grâce à l'amour de ce jeune prince, et satisfaites l'envie que j'ai de le voir votre époux; il est digne de l'être et de régner avec vous après moi sur les

peuples de la Chine. — Seigneur, dit Tourandocte, pourquoi vous imaginez-vous que je ne saurais répondre à la question de ce prince? cela n'est pas si difficile que vous le pensez; si j'eus hier la honte d'être vaincue, je prétends aujourd'hui avoir l'honneur de vaincre. Je vais confondre ce jeune téméraire, qui a eu trop mauvaise opinion de mon esprit. Qu'il me fasse sa question, et j'y répondrai.

— Madame, dit alors le prince des Nogaïs, je vous demande « quel est le nom du prince qui, » après avoir souffert mille fatigues et mendié son » pain, se trouve en ce moment comblé de joie et » de gloire? » — « Ce prince, repartit Tourandocte, » se nomme Calaf, et il est fils de Timurtasch. » Aussitôt que Calaf entendit prononcer son nom, il changea de couleur; ses yeux se couvrirent d'épaisses ténèbres, et il tomba tout-à-coup sans sentiment. Le roi et toute l'assemblée jugeant par-là que Tourandocte avait effectivement nommé le prince dont on lui demandait le nom, pâlirent, et demeurèrent dans une grande consternation.

78e JOUR.

Après que le prince Calaf fut revenu de son évanouissement, par les soins des mandarins et du roi même, qui était descendu de son trône pour le secourir, il adressa la parole à Tourandocte : Belle princesse, lui dit-il, vous êtes dans l'erreur si vous croyez avoir bien repondu à ma question, le fils de Timurtasch n'est point comblé de joie et de gloire ; il est plutôt couvert de honte et accablé de douleur. —Je conviens, dit la princesse, que vous n'êtes point comblé de joie et de gloire en ce moment, mais vous l'étiez quand vous m'avez proposé votre question ; ainsi, prince, au lieu d'avoir recours à de vaines subtilités, avouez de bonne foi que vous avez perdu les droits que vous aviez sur Tourandocte. Je puis donc vous refuser ma main et vous abandonner au regret de l'avoir manquée : cependant, je veux bien vous l'apprendre et le déclarer ici publiquement, je suis dans une autre disposition à

votre égard ; l'amitié que le roi mon père a conçue pour vous, et votre mérite particulier, me déterminent à vous prendre pour époux.

A ce discours, la salle du divan retentit de mille cris de joie. Les mandarins et les docteurs applaudirent aux paroles de la princesse ; le roi s'approcha d'elle, l'embrassa, et lui dit : Ma fille, vous ne pouviez prendre une résolution qui me fût plus agréable : par là, vous effacerez la mauvaise impression que vous aviez faite sur l'esprit de mes peuples, et vous donnerez à un père la satisfaction qu'il attendait de vous depuis long-tems, et qu'il désespérait d'avoir jamais. Oui, l'aversion que vous aviez pour les hommes, cette aversion si contraire à la nature, m'ôtait la douce espérance de voir naître de vous des princes de mon sang. Heureusement cette haine finit aujourd'hui son cours, et ce qui met le comble à mes souhaits, vous venez de l'éteindre en faveur d'un jeune héros qui m'est cher : Mais apprenez-nous, ajouta-t-il, comment vous avez pu deviner le nom d'un prince qui vous était inconnu ? Par quel charme l'avez-vous découvert ? — Seigneur, répondit Tourandocte, ce n'est point par enchantement que je l'ai su, c'est par une aventure assez naturelle ; une de mes esclaves a été trouver cette nuit le prince Calaf, et a eu l'adresse de lui arracher son secret : il doit me pardonner d'avoir profité de

cette trahison, puisque je n'en fais pas un mauvais usage.

— Ah! charmante Tourandocte, s'écria le prince des Nogaïs en cet endroit : Est-il bien possible que vous ayez pour moi des sentimens si favorables? de quel abîme affreux vous me retirez pour m'élever à la première place du monde. Hélas! que j'étais injuste; tandis que vous me prépariez un si beau sort, je vous croyais coupable de la plus noire de toutes les perfidies : trompé par une horrible fable qui avait troublé ma raison, je payais vos bontés de soupçons injurieux : que j'ai d'impatience d'expier à vos pieds mon injustice!

L'amoureux fils de Timurtasch allait continuer de se répandre en discours tendres et passionnés, lorsque tout-à-coup il fut obligé de se taire pour écouter et considérer une esclave, qui jusque-là s'était tenue debout derrière la princesse de la Chine, et qui s'avançant alors au milieu de l'assemblée, surprit tout le monde par son action : elle leva son voile, et aussitôt Calaf la reconnut pour cette même personne qu'il avait vue la nuit dans son appartement; elle avait le visage aussi pâle que la mort, les yeux égarés, et elle paraissait méditer quelque chose de funeste. Tous les spectateurs la regardaient avec étonnement, et Altoun-Can, comme les autres, était dans l'attente de ce qu'elle allait dire, quand

se tournant vers Tourandocte, elle lui parla dans ces termes : Princesse, il est tems de vous désabuser; je n'ai point été trouver le prince Calaf pour l'engager à me découvrir son nom; je n'ai pas fait cette démarche pour vous servir; c'est pour mon intérêt seul que je l'ai hasardée : je voulais sortir d'esclavage et vous enlever votre amant. J'avais tout disposé pour prendre la fuite avec lui; il a rejeté ma proposition, ou plutôt l'ingrat a méprisé ma tendresse. Je n'ai pourtant rien épargné pour le détacher de vous; je lui ai peint votre fierté avec les plus noires couleurs; j'ai dit même que vous deviez le faire assassiner aujourd'hui, mais je vous ai vainement chargée de cet attentat, je n'ai pu ébranler sa constance. Il sait quels transports j'ai laissé éclater en le quittant, et ses yeux ont été témoins de mon dépit et de ma confusion. Jalouse, désespérée, je suis revenue dans votre appartement, et par une fausse confidence, je me suis fait un mérite auprès de vous d'une démarche qui n'a tourné qu'à ma honte. Ce n'est donc point pour vous tirer d'embarras que je vous ai appris le nom que vous vouliez savoir; il est échappé au prince dans un transport qu'il n'a pu retenir, et j'ai cru que, toujours ennemie des hommes, vous seriez bien aise de pouvoir écarter Calaf; enfin, j'ai cru par-là prévenir les funestes nœuds qui vont vous lier l'un à l'autre. Mais puis-

que mon artifice a été inutile, et que vous vous déterminez à épouser votre amant, je n'ai point d'autre parti à prendre que celui-ci. En achevant ces mots, elle tira de dessous sa robe un cangiar et se le plongea dans le sein.

79e JOUR.

Toute l'assemblée frémit à cette action. Altoun-Can en fut saisi d'horreur, Calaf sentit diminuer sa joie, et Tourandocte, en jetant un grand cri, descendit de son trône pour aller secourir la princesse esclave, et l'empêcher de périr s'il était possible; l'autre esclave favorite accourut aussi dans le même dessein, ainsi que les deux autres qui tenaient l'encre et le papier; mais avant qu'elles arrivassent, la malheureuse amante du fils de Timurtasch, comme si le coup qu'elle s'était donné n'eût pas suffi pour lui arracher la vie, retira son poignard et s'en frappa une seconde fois. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de recevoir dans leurs bras son corps chance-

lant. Adelmuc [1], lui dit la princesse de la Chine toute éplorée, ma chère Adelmuc, qu'avez-vous fait? fallait-il vous porter à cette extrémité? pourquoi ne m'avez-vous pas ouvert votre cœur cette nuit? que ne me disiez-vous que vous perdriez la vie si j'épousais le prince Calaf? quel effort n'aurais-je pas fait pour une rivale telle que vous?

A ces paroles, la princesse esclave ouvrant les yeux, que déjà la mort commençait à fermer, les tourna d'un air languissant vers Tourandocte et lui dit : C'en est fait, ma princesse, je vais cesser de vivre et de souffrir; ne plaignez point mon sort, louez plutôt ma généreuse résolution. Je m'affranchis en mourant d'un double esclavage : je sors des fers d'Altoun-Can et de ceux de l'amour, qui sont encore plus rigoureux. J'ai sucé avec le lait les principes de Xaca [2], ainsi l'on ne doit pas être surpris que j'aie été capable de cette fermeté. En achevant ces mots, elle fit un profond soupir et expira.

Les mandarins et les docteurs furent touchés de la pitoyable fin d'Adelmuc; Tourandocte répandit de nouvelles larmes, et Calaf, se regardant comme l'auteur de ce tragique événement, en conçut une vive douleur. De son côté, le bon roi de la Chine en

[1] Équité du royaume.

[2] Suivant la secte de Xaca, il n'y a point de récompense à espérer après la mort, ni de châtiment à craindre.

parut fort affligé ; ah ! princesse infortunée, dit-il, seul et précieux reste des débris d'une célèbre maison, de quoi vous sert présentement qu'on vous ait sauvée de la fureur des eaux ? hélas ! vous auriez été plus heureuse si vous eussiez achevé votre destin le jour qui vit périr le malheureux Keycodad, le Can des Catalans, votre père, et toute votre famille ; puissiez-vous du moins, après avoir parcouru les neuf enfers [1], renaître fille d'un autre souverain à la première transmigration.

Altoun-Can ne se contenta pas de déplorer ainsi le malheur de la princesse Adelmuc, il ordonna de superbes funérailles. On porta son corps dans un palais séparé, où il fut revêtu de riches habits blancs, et avant qu'on le mit dans un cercueil, le roi, avec tous les officiers de sa maison, alla lui faire la révérence et lui présenter des parfums ; ensuite on l'enferma dans un cercueil de bois d'aloës, et on le plaça sur une espèce de trône, qui avait été élévé pour cet effet du milieu d'une grande cour. Il demeura là une semaine entière, et tous les jours les femmes des mandarins, couvertes de deuil depuis

[1] La plupart des Chinois s'imaginent qu'il y a neuf enfers que les ames parcourent ; qu'elles revivent ensuite, mais qu'elles n'ont pas toutes le même sort : celles qui sont les plus heureuses renaissent hommes : les autres deviennent des animaux semblables aux hommes, et les plus malheureuses prennent des formes d'oiseaux, sans espérance de pouvoir redevenir hommes à la première transmigration.

les pieds jusqu'à la tête, furent obligées de l'aller visiter, et de lui faire chacune quatre révérences avec des démonstrations de douleur. Après cette cérémonie, le jour que le grand mathématicien avait désigné pour l'enterrement étant venu, on mit le cercueil sur un char de triomphe, couvert de plaques d'argent, entremêlées de figures d'animaux peintes sur du carton; puis on fit un sacrifie au génie qui gardait le char, afin que les funérailles s'achevassent heureusement; et après avoir arrosé le cercueil d'eau de senteur, la marche commença. Elle dura trois jours, à cause des diverses cérémonies et des pauses qu'il fallut faire avant que d'arriver à la montagne où sont les tombeaux des rois de la Chine; car Altoun-Can voulut que la cendre de la princesse Adelmuc fût mêlée avec les cendres des princes mêmes de sa maison. Il est vrai que Tourandocte, par amitié pour son esclave favorite, avait prié le roi son père de lui faire cet honneur.

Lorsque le convoi fut auprès de la montagne, on ôta le cercueil du char qui l'avait apporté jusque-là, pour le mettre sur un autre encore plus riche; ensuite on sacrifia un taureau qu'on arrosa de vin aromatique, et on le présenta avec d'autres choses à la terre, en la suppliant de recevoir favorablement le corps de la princesse.

80e JOUR.

Quand les obsèques d'Adelmuc furent finies, la cour de la Chine changea de face : on y quitta les habits de deuil, et les plaisirs succédèrent aux tristes soins dont on y avait été occupé. Altoun-Can ordonna les apprêts du mariage de Calaf avec Tourandocte ; et pendant qu'on y travaillait, il envoya des ambassadeurs à la tribu de Berlas, pour informer le can des Nogaïs de tout ce qui s'était passé à la Chine, et pour le prier d'y venir avec la princesse sa femme.

Les préparatifs étant achevés, le mariage se fit avec toute la pompe et la magnificence qui convenaient à la qualité des époux ; on ne donna point de maîtres [1] à Calaf, et le roi déclara même publiquement que, pour marquer l'estime et la considération

[1] On donne ordinairement aux gendres des rois de la Chine deux vieux mandarins pour leur servir de maîtres, et pour les instruire de tout ce qu'il convient aux princes de savoir. D'ailleurs, il faut observer que, jusqu'à ce que la fille du roi ait eu des enfans, le *fumema*, c'est-à-dire, celui qui l'a épousée, est obligé de lui faire tous les jours quatre révérences à genoux.

particulière qu'il avait pour son gendre, il le dispensait de faire à son épouse les révérences ordinaires. On ne vit à la cour, pendant un mois entier, que spectacles et que festins, et il y eut aussi dans la ville de grandes réjouissances.

La possession de Tourandocte ne ralentit point l'amour de Calaf, et cette princesse, qui avait jusque-là regardé les hommes avec tant de mépris, ne put se défendre d'aimer un prince si parfait. Quelque tems après leur mariage, les ambassadeurs que Altoun-Can avait envoyés au pays de Berlas revinrent en bonne compagnie : ils avaient avec eux non-seulement le père et la mère du gendre de leur roi, mais même le prince Alinguer, qui, pour faire plus d'honneur à Elmaze et à Timurtasch, avait voulu les accompagner avec les plus grands seigneurs de sa cour, et les conduire jusqu'à Pékin.

Le jeune prince des Nogaïs, averti de leur arrivée, ne manqua pas d'aller au-devant d'eux; il les rencontra à la porte du palais. Il faut se représenter la joie qu'il eut de revoir son père et sa mère, et les transports dont ils furent agités à sa vue; car c'est une chose qu'il n'est pas possible d'exprimer par des paroles. Ils s'embrassèrent tous trois à plusieurs reprises, et les larmes qu'ils répandirent en s'embrassant excitèrent celles des Chinois et des Tartares qui étaient présens.

Après de si doux embrassemens, Calaf salua le can de Berlas; il lui témoigna combien il était touché de ses bontés, et surtout de ce qu'il avait voulu accompagner lui-même, jusqu'à la cour de la Chine, les auteurs de sa naissance, à quoi le prince Alinguer répondit, qu'ignorant la qualité de Timurtasch et d'Elmaze, il n'avait pas eu pour eux tous les égards qu'il leur devait, et qu'ainsi, pour réparer les mauvais traitemens qu'il pouvait leur avoir faits, il avait cru devoir faire cette démarche. Là-dessus le can des Nogaïs et la princesse sa femme firent des complimens au souverain de Berlas; ensuite, ils entrèrent tous dans le palais pour aller voir Altoun-Can. Ils trouvèrent ce monarque qui les attendait dans la première salle. Il les embrassa tous l'un après l'autre, et les reçut fort agréablement; il les conduisit ensuite dans son cabinet, où, après avoir témoigné à Timurtasch le plaisir qu'il avait de le voir, et la part qu'il prenait à ses malheurs, il l'assura qu'il emploierait toutes ses forces pour le venger du sultan de Carizme; et cette assurance ne fut pas vaine; car, dès le même jour, on envoya ordre aux gouverneurs des provinces de faire marcher en diligence des soldats [1] qui étaient dans les

[1] Il y a dans toutes les villes du royaume de la Chine des soldats qui n'ont point d'autre métier que celui de la guerre, et il y en a aussi qui de plus sont artisans, comme cordonniers et tisserands.

villes de leurs juridictions, et de leur faire prendre la route du lac Baljouta, qu'on avait choisi pour le rendez-vous de la formidable armée qu'on voulait assembler. De son côté, le can de Berlas, qui avait bien prévu cette guerre, et qui souhaitait de contribuer au rétablissement de Timurtasch dans ses états, avait, en partant de sa tribu, ordonné au premier chef de ses troupes de se tenir prêt à se mettre en campagne au premier ordre. Il lui manda de se rendre auprès du lac Baljouta, le plus tôt qu'il lui serait possible.

Tandis que les officiers et les soldats qui devaient composer l'armée d'Altoun-Can, et qui se trouvaient dispersés dans les villes du royaume, étaient en marche pour s'assembler tous dans le même lieu, ce roi n'épargna rien pour bien recevoir ses nouveaux hôtes; il leur fit donner à chacun un palais séparé, avec un grand nombre d'eunuques et une garde de deux mille hommes. Chaque jour il les régalait de quelque nouvelle fête, et il mettait toute son attention à rechercher ce qui pouvait leur faire plaisir. Calaf, quoiqu'occupé de mille soins, n'oublia pas sa vieille hôtesse : il se ressouvint avec plaisir de la part qu'elle avait prise à son sort; il la fit venir au palais, et pria Tourandocte de la recevoir parmi les personnes de sa suite.

81e JOUR.

L'espérance que Timurtasch et la princesse Elmaze avaient de remonter sur le trône des Tartares Nogaïs, par le secours du roi de la Chine, leur fit insensiblement oublier leurs malheurs passés; et le beau prince dont Tourandocte accoucha dans ce tems-là, les combla de joie. La naissance de cet enfant, qui fut nommé le prince de la Chine, fut célébrée dans toutes les villes de ce vaste empire par des réjouissances publiques.

Elles duraient encore, lorsqu'on apprit par des courriers, envoyés par les officiers qui avaient ordre d'assembler l'armée, que toutes les troupes du royaume et celles même du can de Berlas étaient arrivées au lac Baljouta. Aussitôt Timurtasch, Calaf et Alinguer partirent pour se rendre au camp, où ils trouvèrent en effet toutes choses en état [1], et sept cent

[1] Ce qui est très-possible, puisqu'il y a plus d'un million de soldats de profession dans tout le royaume. Il y en a ordinairement quatre-vingt mille dans la seule ville de Pékin.

mille hommes prêts à marcher : ils prirent bientôt le chemin de Cotan, d'où ils allèrent à Cachgar, et enfin ils entrèrent dans les états du sultan de Carizme.

Ce prince, averti de leur marche et de leur nombre, par les courriers que lui envoyèrent les gouverneurs de ses places frontières, au lieu d'être étonné de tant d'ennemis, se prépara courageusement à les bien recevoir; au lieu même de se retrancher, il eut l'audace de marcher au-devant d'eux à la tête de quatre cent mille hommes qu'il avait ramassés en diligence. Ils se rencontrèrent auprès de Cogende, où ils se mirent en bataille. Du côté des Chinois, Timurtasch commandait l'aile droite, le prince Alinguer la gauche, et Calaf était au cen-
e; de l'autre côté, le sultan confia la conduite de son aile droite au plus habile de ses généraux, opposa le prince de Carizme au prince des Nogaïs, et se réserva la gauche, où était l'élite de sa cavalerie. Le can de Berlas commença le combat avec les soldats de sa tribu, qui se battant comme des gens qui avaient les yeux de leur maître pour témoins de leurs actions, firent bientôt plier l'aile droite des ennemis; mais l'officier qui la commandait la rétablit. Il n'en fut pas de même de Timurtasch; le sultan l'enfonça dès le premier choc, et les Chinois, en désordre, étaient prêts à prendre la fuite, sans

que le can des Nogaïs pût les retenir, lorsque Calaf, informé de ce qui se passait, laissa le soin du centre à un vieux général chinois, et courut au secours de son père avec des troupes choisies. En peu de tems les choses changèrent de face : la gauche des Carizmiens est enfoncée à son tour; les rangs s'ouvrent et sont ensuite facilement rompus : toute l'aile est mise en déroute. Le sultan, qui voulait vaincre ou mourir, fit des efforts incroyables pour rallier ses soldats; mais Timurtasch et Calaf ne lui en donnèrent pas le tems et l'enveloppèrent de toutes parts, de sorte que le prince Alinguer, ayant aussi défait l'aile droite, la victoire se déclara pour les Chinois.

Il ne restait plus au sultan de Carizme qu'un parti à prendre, c'était de se faire un passage au travers de ses ennemis, et de se réfugier chez quelque prince étranger; mais ce prince aimant mieux ne pas survivre à sa défaite que d'aller montrer aux nations un front dépouillé de tous ses diadèmes, se jeta en aveugle où il s'aperçut qu'on faisait un plus grand carnage, et il ne cessa point de combattre jusqu'à ce que, frappé de mille coups mortels, il tomba sans vie et demeura dans la foule des morts. Le prince de Carizme, son fils, eut la même destinée; deux cent mille hommes des leurs furent tués ou faits prisonniers; le reste chercha son salut dans

la fuite. Les Chinois perdirent aussi beaucoup de monde; mais si la bataille avait été sanglante, en récompense elle était décisive. Timurtasch, après avoir rendu grâces au ciel de cet heureux succès, envoya un officier à Pékin pour en faire le détail au roi de la Chine; ensuite il s'avança dans le Zagatay et s'empara de la ville de Carizme.

Il fit publier dans cette capitale qu'il n'en voulait ni aux richesses, ni à la liberté des Carizmiens, que Dieu l'ayant rendu maître du trône de son ennemi, il prétendait le conserver; que désormais le Zagatay et les autres pays qui étaient sous l'obéissance du sultan, reconnaîtraient pour leur souverain le prince Calaf, son fils.

Les Carizmiens, fatigués de la domination de leur dernier maître, et persuadés que celle de Calaf serait plus douce, se soumirent de bonne grâce, et proclamèrent sultan ce jeune prince dont ils connaissaient le mérite. Pendant que le nouveau sultan de Carizme prenait toutes les mesures nécessaires pour affermir sa puissance, Timurtasch partit avec une partie des troupes chinoises, et se rendit avec toute la diligence possible dans ses états. Les Tartares Nogaïs le reçurent comme des sujets fidèles, qui étaient ravis de revoir leur légitime souverain; mais il ne se contenta pas de remonter sur son trône, il déclara la guerre aux Circassiens, pour se venger

de la trahison qu'ils avaient faite au prince Calaf à Jund. Au lieu de chercher à l'apaiser par des soumissions, ces peuples formèrent à la hâte une armée pour lui résister; il les battit, les tailla presque tous en pièces, et se fit déclarer roi de Circassie. Après cela, s'en étant retourné au Zagatay, il y trouva les princesses Elmaze et Tourandocte, qu'Altoun-Can avait fait conduire à Carizme avec beaucoup d'appareil.

Telle fut la fin des malheurs du prince Calaf, qui s'attira par ses vertus l'amour et l'estime des Carizmiens. Il régna long-tems et paisiblement sur eux; et toujours charmé de Tourandocte, il en eut un second fils, qui fut après lui sultan de Carizme; car pour le prince de la Chine, Altoun-Can le fit élever et le choisit pour son successeur. Timurtasch et la princesse sa femme allèrent passer le reste de leurs jours à Astracan; et le can de Berlas, après avoir reçu d'eux et de leur fils toutes les marques de reconnaissance que méritait sa générosité, se retira dans sa tribu avec le reste de ses troupes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

	Pages.
NOTICE	j
Introduction	1
Premier Jour. — Histoire d'Aboulcasem Basry	7
2e Jour	11
3e Jour	16
4e Jour	21
5e Jour	26
6e Jour	30
7e Jour	35
Histoire de la Dame trouvée dans un sac	39
8e Jour	41
9e Jour	47
10e Jour	54
11e Jour	59
12e Jour	65
13e Jour	69
14e Jour	75
15e Jour	79
16e Jour	85
Histoire du roi Ruzvanschad et de la princesse Cheheristany	90

Pages.
17e Jour..... 91
18e Jour..... 95
19e Jour..... 101
Histoire du jeune roi de Thibet et de la princesse de Naïmans..... *ibid.*
20e Jour..... 106
21e Jour..... 110
Histoire du visir Caverscha..... 113
22e Jour..... 116
23e Jour..... 121
24e Jour..... 125
25e Jour..... 130
26e Jour..... 133
Continuation de l'histoire de Ruzvanschad et de la princesse Cheheristany..... 137
27e Jour..... 139
28e Jour..... 143
29e Jour..... 147
30e Jour..... 153
Histoire de Couloufe et de la belle Dilara..... 156
31e Jour..... 157
32e Jour..... 164
33e Jour..... 168
34e Jour..... 173
35e Jour..... 179
36e Jour..... 183
37e Jour..... 188
38e Jour..... 192
39e Jour..... 196
40e Jour..... 199
41e Jour..... 203

Pages.
42e Jour..... 208
43e Jour..... 213
44e Jour..... 217
45e Jour..... 222
Histoire du prince Calaf et de la princesse de la Chine..... 226
46e Jour..... 229
47e Jour..... 235
48e Jour..... 239
Histoire du prince Fadlallah, fils de Bin-Ortoc, roi de Moussel..... 241
49e Jour..... 244
50e Jour..... 247
51e Jour..... 253
52e Jour..... 258
53e Jour..... 262
54e Jour..... 268
55e Jour..... 272
56e Jour..... 276
57e Jour..... 280
58e Jour..... 284
59e Jour..... 289
60e Jour..... 294
Continuation de l'histoire du prince Calaf et de la princesse de la Chine..... 296
61e Jour..... 298
62e Jour..... 303
63e Jour..... 309
64e Jour..... 314
65e Jour..... 319
66e Jour..... 324

Pages.
67e Jour..... 329
68e Jour..... 334
69e Jour..... 338
70e Jour..... 342
71e Jour..... 346
72e Jour..... 351
73e Jour..... 354
74e Jour..... 358
75e Jour..... 362
76e Jour..... 367
77e Jour..... 373
78e Jour..... 377
79e Jour..... 381
80e Jour..... 385
81e Jour..... 389

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.